AVENTURES D'UN PETIT PARISIEN

PAR

ALFRED DE BRÉHAT

DESSINS PAR Ed. MORIN



PARIS
J. HETZEL
EDITEUR

AVENTURES

D'UN

PETIT PARISIEN

PAR
ALFRED DE BRÉHAT

DESSINS
PAR
E. MORIN.

PARIS

J. HETZEL
EDITEUR



A MON PETIT AMI.

L.-J. HETZEL

Je vous ai vu, un jour, sérieusement occupé. D' une main, vous caressiez un gros chat, qui se laissait faire avec la nonchalance endormie de ses pareils ; de l' autre, vous teniez un livre justement cher aux enfants, le *Robinson suisse.*

Vous aviez l' air de vous amuser beaucoup.

Assise dans le salon, votre mère vous couvait des yeux. De la fenêtre de son cabinet, votre père vous contemplait avec attendrissement. Son regard semblait demander à Dieu d' épargner les orages à votre tête blonde.

En vous voyant tous trois heureux grâce à un livre d' enfant, il me vint à l' idée de faire un ouvrage qui pût servir à vos lectures, et prolonger votre plaisir lorsque vous auriez tourné la dernière page du Robinson suisse.

Dès le lendemain, je commençai les *Aventures d' un petit Parisien.*

Je n' ai pas eu la prétention de rivaliser avec un chef d' œuvre tel que le *Robinson suisse.* Mon ambition sera satisfaite si les aventures véridiques de Jean Belin peuvent vous rendre une partie des émotions que vous a données l' histoire de la charmante famille du Robinson allemand.

Je sais que votre père est encore plus heureux que vous-même de vos joies. Puisse ce volume que je vous dédie, mon petit ami être pour lui comme pour vous un témoignage de la sincère affection de l' auteur.

ALFEED DE BRÉHAT.



I. Les boules de neige. — Pierre Caillaud. — Le petit joueur de violon. — La crémerie de Suzette Villemot.

On était au milieu de l’ hiver. La neige couvrait le sol ; lès rues étaient presque impraticables ; la Seine était prise, et l’ on aurait pu sans danger faire passer des charrettes sur le canal Saint-Martin.

Le coin de la rue Popincourt et de la rue Saint Sébastien était le théâtre d’ un combat acharné. Des gamins, divisés en deux corps, s’ y livraient une bataille homérique. La plupart sortaient de quelque atelier ou de quelque fabrique, car sept heures venaient de sonner à l’ horloge voisine. Ils auraient mieux fait de regagner leur logis, où chacun d’ eux était sans doute attendu. Mais les enfants sont étourdis, ils oublient tout dès qu’ il s’ agit de s’ amuser.

S’ ils s’ étaient contentés de se battre entre eux, le mal n’ eût pas été bien grand ; mais peu à peu les deux armées firent cause commune pour jeter des

boules de neige aux passants. Les femmes, les vieillards, les voitures, tout devint la cible de leur redoutable artillerie. Cela ne pouvait manquer de mal finir.

Un vieil ouvrier, nommé Pierre Caillaud, qui sortait d' une fabrique de la rue Popincourt, se trouva, malheureusement pour lui, traverser la rue à portée des projectiles des gamins. Caillaud venait de toucher sa paye, et nous sommes forcé d' avouer, à sa honte, que sa démarche se ressentait un peu des stations multipliées qu' il avait faites chez les marchands de vin.

Une décharge de boules de neige l' atteignit au passage. C' était un homme d' un bon caractère ; il ne fit d' abord qu' en rire ; mais une nouvelle grêle de projectiles l' ayant forcé à presser le pas, il glissa sur la neige et tomba de tout son long sur le pavé. Son chapeau roula d' un côté, son bâton de l' autre, à la grande joie de ses méchants petits ennemis. Heureusement pour la morale, tout le monde n' avait pas le caractère aussi endurant que Pierre Caillaud. Quelques passants que les gamins avaient assaillis, voyant le pauvre ouvrier par terre et le nez en sang, firent volte-face, coururent sur ses agresseurs et corrigèrent rudement ceux qui leur tombèrent sous la main. Les autres prirent la fuite ; ce fut une déroute complète.

Un peu dégrisé par sa chute, mais encore tout étourdi du choc de sa tête contre le sol, Caillaud cherchait, en tâtonnant, son bâton et son chapeau, lorsqu' une petite voix frêle, mais nette et décidée, lui dit :

— Voilà votre bâton, monsieur ; je vais vous rapporter aussi votre chapeau.

Il leva la tête et aperçut un petit garçon de sept ou huit ans, à peine vêtu d' un mauvais bourgeron de cotonnade et d' un pantalon de toile tout déchiré. Ce n' était pas un vêtement bien chaud pour le mois de janvier.

— Merci, mon brave garçon, dit Pierre en remettant son chapeau, que l' enfant était allé chercher à une vingtaine de pas de là.

— N' oubliez pas votre bourse, ajouta l' enfant, qui tendit à Pierre une sorte de poche de cuir assez semblable à une blague à tabac.

— C' est bien ma bourse, ma foi, dit l' ouvrier touché de cet acte de probité. Où l' as-tu trouvée, mon ami?

— Quand vous êtes tombé, j' étais là sous le portail ; j' ai entendu l' argent *sonner* en tombant, et je l' ai ramassé pour vous le rendre.

— Et que diable faisais-tu sous ce portail, par un froid comme celui-ci?

— Je gelais, répliqua l' enfant, dont les pauvres petites lèvres, bleuies par le froid, s' efforçaient de sourire en dépit de la souffrance, et je jouais du

violon.

— Du violon, mon pauvre petit, par ce temps-là ? dit Caillaud.

— Oui, répondit le petit musicien en montrant avec quelque fierté un violon, veuf de deux cordes sur quatre, qu' il avait caché sous la porte cochère, pour aller au secours de l' ouvrier.



— Si les chevaux qui passent ici n' avaient pas plus de jambes que ton violon n' a de cordes, ils n' iraient pas loin, murmura Caillaud, qui examinait avec un intérêt croissant la figure pâle et souffreteuse, mais vive et intelligente, du petit garçon.

Comme pour soutenir la réputation de son instrument, l' enfant passa son archet sur les deux cordes. Elles rendirent quelques sons aigus et criards, bientôt accompagnés des hurlements de deux ou trois chiens du voisinage.

— Bravo ! dit Pierre. Quel âge as-tu, mon petit homme?

— Six ans, m’ sieu.

— Et tu t’ appelles?

— Jean Belin.

— Comment tes parents te laissent-ils ainsi exposé au froid?

— Je n’ ai plus de parents, monsieur, dit Jean en baissant les yeux, de peur qu’ on ne vît les larmes qui vinrent les remplir. Mon père, qui était charpentier, a péri dans un incendie, et maman est morte il y a deux mois.

— Et où loges-tu?

— Quand j’ ai de l’ argent, je vais dans un garni où je paye un sou pour la nuit. Quand je n’ en ai pas, je couche sous les ponts ou sous les piles de bois ; il le faut bien, de ce temps-ci ; il fait si froid, que personne ne veut s’ arrêter. On ne m’ a donné qu’ un sou aujourd’ hui !

— Pauvre petit diable ! fit Pierre attendri. Tu as faim peut-être, mon pauvre garçon?

— Non, dit l’ enfant ; j’ ai si froid, que je ne sens plus rien...

Pierre n’ était plus gris du tout.

— Viens avec moi, dit-il. Tu t’ es conduit comme un honnête garçon, et je t’ invite à souper. Allons, en route !

A quelques pas de là, l’ ouvrier s’ arrêta.

— Est-ce que tu es blessé ? demanda-t-il en voyant que Belin boitait un peu.

— Non, m’ sieu, ce n’ est rien... Je *m’ai* un peu coupé le pied sur la glace ; mais quand j’ aurai marché quelque temps, ça ira mieux.

— Veux-tu que je te porte?

— Non, *par exemple !* répliqua vivement le petit bonhomme, humilié de cette proposition.

Et il se mit à trottiner courageusement à côté de son compagnon.

Avec cette brusquerie apparente qu’ affectent souvent les gens du peuple pour cacher leur émotion, Pierre prit l’ enfant dans ses bras, malgré sa résistance. Il l’ enveloppa de son mieux avec sa blouse j et l’ emporta ainsi jusqu’ à une crémerie voisine, où il prenait ses repas avec d’ autres ouvriers de la même fabrique.

— Au moins, vous me mettrez par terre avant d’ ouvrir la porte ! murmura l’ enfant d’ une voix suppliante.

— Oui, mon petit homme, je te le promets. Tiens, nous y voilà... Une, deux, hop!... Maintenant donne moi la main, et entrons.

— Toujours en retard, père Caillaud ! dit la crémière, jeune et jolie paysanne normande, à figure honnête et réjouie, qu' on appelait Suzette Villemot.

— Arrivez donc, lambin ! crièrent sept ou huit ouvrier sassis dans l' arrière-boutique autour de plusieurs tables.

— Que diable nous amène-t-il là ? s' écria l' un des ouvriers en apercevant la piteuse petite figure de Belin, qui se serrait timidement contre son protecteur.

— Pierre veut nous donner un bal, dit un autre, puisqu' il amène avec lui un violon.

— Il aura trouvé le violon et le violoneux dans la hotte de quelque chiffonnier, dit un gros joufflu, nommé Bonaventure Cantinaud.

Sans se préoccuper de toutes ces plaisanteries, Pierre installa tout près du poêle l' enfant qui grelottait toujours et dans les yeux duquel brillaient déjà de grosses larmes.

— Mes amis, dit Caillaud en élevant la voix, cet enfant a froid et faim. Lorsqu' il sera réchauffé et rassasié, alors vous vous moquerez de nous deux, si ça vous convient. Jusque-là laissez-nous tranquilles.

— Tiens ! le père Caillaud qui se fâche ! s' écria Cantinaud.

— Jamais ! repartit Pierre en coupant du pain dans le bouillon qu' il avait fait apporter à son protégé ; seulement, je trouve qu' il n' est pas généreux de rire de ceux qui souffrent, tandis qu' il y a tant, d' imbéciles gras, rougeauds et trop contents d' eux-mêmes dont, ce serait pain bénit de se moquer.

Un éclat de rire suivit cette réponse, car Bonaventure, qui passait pour égoïste et envieux, ne jouissait pas de la sympathie de ses camarades.

Cinq ou six ouvriers se groupèrent autour du petit joueur de violon, dont l' attention était en ce moment absorbée par le repas somptueux que la crémière avait placé devant lui. Une tranche de bœuf bouilli, des choux, un morceau de fromage et un verre de vin, c' était pour le pauvre petit diable un festin de Lucullus.

Combien d' enfants font tous les jours des grimaces devant les meilleurs plats, sans se douter que des milliers de petits êtres de leur âge, aussi bons et quelquefois meilleurs qu' eux, n' ont même pas de pain et recevraient avec une joyeuse reconnaissance les morceaux qu' ils rebutent!

Ranimée par la chaleur, la figure de Jean reprenait peu à peu son expression habituelle d' intelligence et de vivacité. Les ouvriers, auxquels

Pierre avait raconté le trait d' obligeance et de probité du petit garçon, questionnaient ce dernier avec cette bienveillante cordialité qu' un enfant sait si bien lire dans les yeux et dans la voix de ceux qui lui parlent. Encouragé par ce bon accueil, et d' ailleurs un peu surexcité par le repas qu' il venait de faire, Jean répondait à ses interlocuteurs avec cet esprit de repartie commun à la plupart des enfants de Paris. Chacun lui témoigna sa sympathie à sa manière. Un ouvrier lui offrit une tasse de café ; un autre eut la sotte idée de lui passer un verre d' eau-de-vie. Par bonheur pour le petit garçon, qu' un amour-propre mal placé avait empêché de refuser, et qui se brûlait le gosier pour avaler le maudit breuvage, la crémière intervint et retira le verre des mains de Jean.

— Êtes-vous fou, Baptiste ? dit-elle à l' ouvrier. Faire boire de l' eau-de-vie à un enfant de cet âge-là, c' est le tuer. Vous feriez bien mieux de lui donner de quoi s' acheter une veste pour remplacer son bourgeron percé qui ne le garantit guère contre le froid, le pauvre petit... Tiens, mon garçon, continua la digne femme, j' ai là une casquette qui m' a été laissée par ce coquin de Manuel, qui est parti sans me payer. Je vais la rétrécir un peu et je te la donnerai. A-t-il de jolis cheveux, ce gamin-là!

Et Suzette se mit à séparer les cheveux bouclés qui couvraient le front et les yeux de Jean.

Comme nous l' avons dit, c' était jour de paye. Chez les gens du peuple, le cœur est presque toujours bon quand la bourse est bien garnie. En moins de cinq minutes, Jean se trouva possesseur d' un trésor de gros sous qu' il contemplait d' un œil humide de reconnaissance.

Tout le monde avait contribué, excepté Bonaventure Cantinaud.

— Je n' ai pas de monnaie, avait-il répondu pour s' excuser.

Il y a beaucoup de gens qui n' ont jamais de monnaie quand il s' agit de faire une bonne action.

— Cela ne fait rien, répondit un autre ouvrier nommé Firmin Nivelle ; voici dix sous que je mets pour toi ; tu me les rendras plus tard.

— Non, certainement ! s' écria Bonaventure, aux dépens duquel tous les ouvriers s' étaient mis à rire.

— Bah ! reprit Firmin en retroussant ses manches, qui mirent à découvert des bras d' Hercule. Tu as pourtant de l' argent, et plus que les autres même. Il faudra donc *instrumenter,* comme dit le clerc de M. Saullard l' huissier.

Aussi poltron qu' avare, Bonaventure tira dix sous de sa poche et les remit d' un air grognon à Firmin Nivelle.

Heureusement pour Cantinaud, qu’ on allait plaisanter sur son avarice et sa poltronnerie, une querelle survenue entre Jean et un autre petit garçon détourna l’ attention des ouvriers.



II. Jean Belin et Landry Cantinaud. — Bataille et bain de lait. — Les protecteurs de Jean. — Suzette Villemot et Firmin Nivelle. —Sage projet.

Bonaventure Cantinaud avait un frère nommé Landry, de quelques mois plus âgé que le petit joueur de violon, mais beaucoup plus grand et plus fort. Ses grosses joues rebondies, d' un beau rouge violacé, ses petits yeux tout ronds et son nez retroussé lui donnaient avec Bonaventure un air de famille facile à reconnaître. Son caractère promettait aussi de ressembler à celui de son frère. Il travaillait à la même fabrique, et comme il rachetait par son assiduité sa lenteur et son peu d' intelligence, il gagnait déjà de quoi vivre, ce qui était fort joli pour un enfant de cet âge. Malheureusement, il était peu obligeant, rapporteur, menteur, intéressé, taquinant les faibles, et, par dessus tout, égoïste et envieux.

Jaloux des témoignages d' intérêt prodigués à Jean, il l' avait tout d' abord pris en grippe. Au lieu de répondre aux avances du petit Parisien qui, voyant un enfant, s' était tout naturellement rapproché de lui, il prenait à tâche de lui dire des choses désagréables.

Jean était d' une nature douce et patiente. Il tourna d' abord la chose en plaisanterie et répondit gaiement aux méchancetés de Landry. Les sots prennent souvent la modération pour de la poltronnerie : Landry en arriva bientôt à dire à Jean des injures qui firent venir des larmes d' indignation dans les yeux du brave petit garçon. Malgré la colère qu' il commençait à

ressentir, il n’ aurait peut-être rien dit cependant, si Landry ne s’ était avisé de l’ appeler *mendiant* et de traiter en même temps le père Caillaud de *vieil, ivrogne.* Cette injure grossière contre son bienfaiteur exaspéra Belin.

— Ce n’ est pas vrai ! s’ écria-t-il.

— Si ! c’ est un vieil ivrogne, reprit Landry.

Et, comme il arrive d’ habitude entre des enfants de cet âge en pareille circonstance, ils répétèrent sept ou huit fois de suite, l’ un son démenti, l’ autre son affirmation, en se regardant comme deux coqs en colère.

Quelques ouvriers firent cercle autour des deux champions. Par une sottise, malheureusement trop commune, ils se mirent à les exciter au lieu de chercher à les calmer, comme des gens de bon sens auraient dû le faire.

Poussé par son frère et se croyant d’ ailleurs le plus fort, Landry commença la bataille. Il porta à Jean un coup de poing qui faillit le renverser. Mais, en dépit de son pied blessé, Jean passa lestement la jambe à maître Landry, qui s’ en alla tomber en plein dans une de ces énormes terrines remplies de lait qui garnissent toutes les crémeries. Il est inutile de dire qu’ il n’ y tomba pas la tête la première... au contraire.

Pendant quelques secondes, on ne vit de lui que sa figure effarée et ses deux jambes qui gesticulaient comme les anciens télégraphes. Il se débattit si bien, qu’ il cassa la terrine et roula sur le sol dans une mare de lait, en criant comme un possédé.

Lorsque son frère le releva, au milieu des éclats de rire de tous les ouvriers, il était tellement barbouillé de lait, que la crémière elle-même ne put s’ empêcher de rire. La colère, cependant, reprit bientôt le dessus, et Suzette réclama le payement du dommage, en adressant aux deux combattants les épithètes les moins tendres.

Arraché à l’ enivrement de sa victoire par la voix de la crémière, le pauvre Jean tira son petit trésor de sa poche et le tendit, en soupirant, à mademoiselle’ Villemot.

— Pour qui me prends-tu ? s!écria la crémière en repoussant la main du petit garçon. Crois-tu, par hasard, que je vais te retirer l’ argent qu’ on vient de te donner?

— Dame ! je ne puis pas faire mieux, répondit l’ enant, qui sentait les larmes lui venir aux yeux. Je suis bien fâché de vous avoir causé du tort.

— Qu’ est-ce qui te demande quelque chose, à toi ? reprit Suzette, qui avait un excellent cœur. Veux-tu bien ne pas pleurer, petit nigaud ! Puisque

je te dis que ce n’ est pas ta faute, à toi... Allons, allons, ramasse-moi bien vite ton argent... et ceci avec... et embrasse-moi.



Et, tout en essuyant les yeux de l’ enfant, la crémière fourrait une poignée de pruneaux dans la poche du pauvre Jean, qui jeta ses deux bras autour du cou de Suzette et l’ embrassa avec l’ effusion d’ un cœur reconnaissant.

Suzette, qui tenait toutefois à épancher sa colère sur quelqu’ un, se tourna vers Landry :

— C’ est à ce petit drôle que j’ en ai, dit-elle. Avec les grands, il est poltron comme un lièvre, et chaque fois qu’ il rencontre des enfants plus faibles que lui, il leur cherche noise. J’ ai entendu la querelle ; c’ est lui qui a eu tort. Il faut que son frère ou lui me paye ma terrine et mon lait.

Bonaventure jeta les hauts cris, mais tous les ouvriers se tournèrent contre lui.

— Écoute donc, lui dit Nivelle, j' ai toujours entendu dire que c' était à ceux qui prennent les bains de les payer.

— Ce n' est pas de sa faute si la terrine s' est trouvée là, répondit Bonaventure.

— Ma terrine était à sa place, dit la crémière ; mais sa place à lui n' était pas dans ma terrine, peutêtre. D' ailleurs, ça vous apprendra à mieux instruire votre frère sur ses devoirs envers les anciens. S' il n' avait pas insulté Pierre Caillaud, à qui le petit Jean doit de la reconnaissance, rien ne serait arrivé. Allons, payez, sinon vous irez chercher à manger ailleurs, et, foi de Suzette, vous ne remettrez pas les pieds ici.

La cuisine de Suzette était bonne ; Bonaventure était gourmand. Cette menace fit taire son avarice ; mais, furieux de se voir obligé à débourser quatre francs cinquante centimes pour payer le dégât commis par son frère, il épongeait si rudement le pauvre Landry, que celui-ci poussait de temps en temps des hurlements de détresse. Le bon Jean en eut pitié, et s' approcha généreusement pour donner la moitié de ses pruneaux à son ennemi vaincu, que Bonaventure venait de lâcher en lui administrant cinq ou six taloches en guise d' adieu. Loin de savoir gré à Jean de sa prévenance, Landry lui tira la langue, jeta les pruneaux par terre et s' en alla cacher dans un coin sa rancune et sa honte.

Pendant ce temps, on s' était entendu pour indemniser la crémière, qui se montra du reste fort accommodante, et la bonne humeur reparut. On continua à faire causer Jean, dont les reparties amusaient d' autant plus les ouvriers, qu' il ne parlait pas à tort et à travers comme les autres enfants, et attendait qu' on l' interrogeât pour prendre la parole.

L' épithète de mendiant que lui avait lancée Landry préoccupait toujours le petit joueur de violon.

— N' est-ce pas que je ne suis pas un mendiant ? répéta-t-il deux ou trois fois.

— Non, certainement, mon petit homme, répondit Firmin, qui l' avait fait asseoir à côté de lui ; mais pourtant, vois-tu, ce n' est pas un état que de râcler du violon.

— C' est vrai, ajouta Caillaud ; j' aimerais mieux le voir travailler comme nous dans un atelier ou dans une fabrique.

— Je le voudrais bien aussi ! s' écria l' enfant en joignant les mains ; j' aurais à manger tous les jours.

— Il est difficile de te faire engager, dit Justin en l’ examinant ; tu es bien petit et bien faible.

— Ce n’ est pas ma faute, murmura Belin en baissant tristement les yeux.

— Il a raison, dit Nivelle en passant amicalement la main sur la tête de Jean. Nous essayerons de le faire recevoir.

— Le patron le refusera, bien sûr, dit Bonaventure avec un haussement d’ épaules méprisant. J’ ai déjà eu bien de la peine à lui faire admettre mon frère, qui connaissait le métier et qui est un autre gaillard que ce mioche-là.

— Dame ! quand on prend des bains de lait, ça doit fortifier, répliqua Jean à demi-voix.

Les ouvriers se mirent à rire.

— Bien riposté, dit Nivelle.

— Ecoutez, dit Pierre, cet enfant m’ intéresse. Il se perdrait à vagabonder dans les rues. Il faut que nous l’ aidions à devenir un bon ouvrier et un honnête homme.

— Ça va, reprit Firmin. Voici ce que je propose : Demain dimanche, il se reposera, et on lui achètera de quoi s’ habiller un peu plus chaudement. Lundi, nous le conduirons à l’ atelier, et nous tâcherons de le faire engager par le patron, n’ importe à quelles conditions. En attendant qu’ il gagne suffisamment, eh bien ! chacun l’ aidera un peu, pas vrai, les amis?

— C’ est dit ! s’ écria Caillaud en se levant.

Chacun paya son écot et se prépara à sortir.

— Où vas-tu coucher, mon ami ? demanda Pierre en examinant l’ enfant qui regardait tristement les apprêts du départ de ses protecteurs.

— Je ne sais pas, murmura Jean, le cœur bien gros à la pensée de se retrouver tout seul.

— Veux-tu venir avec moi ? dit Firmin.

— Oh ! oui, s’ écria le petit, dont la figure s’ illumina.

— En route, alors, dit Nivelle. Enveloppe-toi dans ma veste ; car ça me saigne le cœur de te voir si peu vêtu par un froid pareil.

— Et vous, Firmin ? dit la crémière en se rapprochant.

— Oh ! moi, je suis solide... D’ ailleurs, puisqu’ il a mal au pied, je le porterai, et ça me réchauffera.

— Eh bien, non, reprit Suzette ; laissez-le ici plutôt. Je vais lui faire un lit dans un coin, et, demain, nous verrons à l’ habiller. Veux-tu rester avec moi, mon petit ami?

Jean n’ avait garde de refuser.

Il embrassa les ouvriers et leur souhaita le bonsoir d' une voix si douce et si reconnaissante, qu' il redoubla ainsi l' intérêt qu' on lui portait déjà. Firmin Nivelle resta le dernier avec le père Caillaud, auquel il avait offert de le reconduire, car il craignait que le vieil ouvrier, encore un peu ému, ne tombât de nouveau sur la neige durcie.

Tandis que le père Caillaud faisait ses adieux à Jean, Firmin causait avec Suzette. Il est bon de dire ici que Nivelle était épris de la jeune crémière et qu' il aurait bien voulu l' épouser ; mais, depuis quelque temps, celle-ci le recevait assez froidement. Excellent ouvrier, loyal et franc, Nivelle, malheureusement, était violent, emporté et un peu batailleur. Ces défauts effrayaient justement mademoiselle Suzette, auquel l' ouvrier ne déplaisait pas de reste.

Ce soir-là, elle lui dit adieu si amicalement, que Firmin en resta tout surpris et tout attendri.

— Vous avez un bon cœur, Firmin, lui dit Suzette. Ah ! si vous vouliez vous corriger de quelques défauts que vous savez bien... !

— Vous m' aimeriez un peu, alors ? s' écria Nivelle avec un élan joyeux.

— Qui sait ? reprit Suzette. On verrait. Mais plus de batailles !

— Puisqu' il en est ainsi, je tâcherai de me corriger, fit Nivelle, auquel Suzette n' en avait jamais tant dit. Demain, je viendrai voir le petit et je l' emmènerai acheter ce dont il aura besoin. Lundi matin, je reviendrai le chercher pour le conduire à l' atelier.

— C' est bien, répondit Suzette en échangeant une cordiale poignée de main avec le jeune ouvrier qui partit gaiement, le cœur doublement joyeux de sa bonne action et des paroles affectueuses de la jolie crémière.



III. Première entrée à la fabrique. — Début difficile. — M. Person. — Le contre-maître Fergaurand. — Le petit Victor. — Fortuné, Fanny et Beppo. — Vilain jeu. — Bon cœur et adresse de Jean.

C’ était un type assez singulier que Pierre Caillaud. Bien que tout le monde l’ appelât le père Caillaud, et qu’ il parût avoir dépassé la soixantaine, il avait à peine cinquante ans. Les chagrins, une vie peu réglée qui en avait été la suite, l’ avaient vieilli avant l’ âge. Il s’ exprimait avec une facilité et une pureté peu ordinaires pour un ouvrier. Quoiqu’ il affectât souvent des manières communes, on sentait qu’ il avait reçu une certaine éducation et fréquenté jadis un monde plus élégant que celui dans lequel il vivait depuis quelques années. Deux ou trois fois, des ouvriers l’ avaient vu accoster dans la rue par des messieurs qui étaient venus lui tendre la main comme à un égal et même à un ami. Lui, au contraire, cherchait à éviter ces rencontres, qui le laissaient toujours extrêmement triste pendant plusieurs jours et dont il n’ aimait pas qu’ on lui parlât.

C’ était l’ ouvrier, non pas le plus adroit, mais le plus intelligent de toute la fabrique. Malheureusement, c’ était aussi le plus inexact. Les autres ouvriers l’ aimaient beaucoup à cause de son caractère bienveillant et serviable ; mais comment auraient-ils respecté un homme qu’ on rencontrait trop souvent dans un état d’ ivresse?

M. Person, directeur de la fabrique, auquel Pierre semblait avoir été spécialement recommandé par quelque protecteur mystérieux, avait deux ou trois fois voulu en faire son contre-maître. L’ intempérance et l’ inexactitude de Caillaud l’ avaient toujours empêché de profiter de la bonne volonté de son patron.

Le lendemain du jour où il avait rencontré le petit Jean, Pierre s’ était promis de ne pas mettre le pied dans un cabaret, afin de garder son argent pour le petit joueur de violon ; mais telle est la force de l’ habitude, que l’ ouvrier ne put résister à son funeste penchant. Le lundi le trouva encore dans une guinguette à la barrière, en compagnie de quelques fainéants.

Firmin, au contraire, avait eu le courage de tenir sa promesse. Il avait passé une partie de la matinée du dimanche à faire des emplettes avec le petit Jean. Puis, le soir, il était resté à causer au coin du feu avec Suzette et un vieil habitué de la crémerie.

Le lundi matin, il arriva de bonne heure chez Suzette pour emmener l’ enfant. Jean s’ était réveillé à trois heures du matin, tant était grande son impatience d’ aller à la fabrique ! Il embrassa sa protectrice et suivit gaiement Firmin Nivelle. Celui-ci était presque aussi joyeux que l’ enfant, car Suzette, touchée de sa conduite et de son bon cœur, lui avait promis de l’ épouser s’ il persévérait dans cette bonne voie.

En arrivant à la fabrique, Firmin alla trouver M. Antoine Fergaurand, qui remplissait, à la fois les fonctions de secrétaire du directeur et de contremaître.

M. Fergaurand, ancien ouvrier lui-même, était un homme assez capable, mais d’ un esprit étroit et vaniteux. Comme beaucoup de parvenus, il se figurait prouver sa supériorité en se montrant dur et grossier. Ce travers gâtait les qualités réelles et pratiques qu’ il possédait d’ ailleurs. Son favori était Bonaventure Cantinaud, qui avait conquis son affection moins encore par son assiduité au travail (ce qui eût été fort juste) que par son caractère obséquieux, flatteur et rampant. En revanche, et grâce peut-être à quelque méchant rapport de Bonaventure, le contremaître détestait Firmin Nivelle et le père Caillaud.

Au moment où Nivelle entrait chez M. Fergaurand, Bonaventure venait de quitter le contre-maître.

Évidemment prévenu contre Jean, Fergaurand accueillit assez mal le pauvre enfant et son protecteur. Sa voix rude et son ton brusque intimidèrent Belin, qui répondit tout de travers à ses questions.

— Une belle recommandation que la vôtre ! dit le contre-maître en interrompant le petit discours que Firmin venait de commencer en faveur de son protégé. Tenez, voilà encore une lettre du commissaire de police qui se plaint du tapage que les ouvriers de la fabrique ont fait, il y a huit jours, dans une guinguette de Vincennes. Je sais que vous étiez du nombre, que c' est vous qui avez battu le garçon du marchand de vin.

Comme nous l' avons dit, un des défauts de Firmin était d' avoir un caractère un peu altier. Froissé des reproches, assez justes pourtant, du contre-maître, il répondit d' une manière peu convenable. La discussion s' envenima si bien, que M. Fergaurand se fâcha tout à fait, refusa net d' admettre le petit Belin et lui interdit même l' entrée de la fabrique.

— Quant à vous, Firmin, dit-il à l' ouvrier, dès que M. Person sera arrivé, je lui rendrai compte de votre conduite et je vous ferai renvoyer.

Là-dessus, il leur ferma la porte au nez et se remit à ses additions.

Déconcerté par cet échec et mécontent de s' être laissé aller à sa violence habituelle, Firmin se retira, la tête basse, avec son protégé, plus triste et plus découragé encore que lui.

— Écoute, mon garçon, dit Nivelle, ce que tu as de mieux à faire, c' est de retourner chez Suzette. Ne lui dis pas que je me suis mis en colère, car cela lui ferait de la peine et n' avancerait à rien. Viens me prendre à midi ; tu dîneras avec"moi et nous consulterons le père Caillaud, qui a toujours quelques bons conseils au service des amis. Va, mon garçon, et ne perds pas courage.

—C' est surtout à cause de vous que j' ai de la peine, dit le pauvre Jean. Si j' étais cause que vous perdiez votre place, j' en aurais tant de chagrin !

— Ne te tourmente pas, mon ami, dit Nivelle en feignant de n' avoir aucune inquiétude, et reviens à midi.

Jean partit, le cœur serré. Heureusement pour lui, Suzette était allée aux provisions. Vers onze heures, il reprit le chemin de la fabrique. En dépit du froid, il s' assit sur une pierre au milieu de la cour pour attendre que les ouvriers sortissent des ateliers.

Dans un jardin assez vaste dépendant de la fabrique et séparé de la cour par une simple barrière à claire-voie d' un mètre de haut tout au plus, deux enfants jouaient ensemble sur une pièce d' eau assez vaste et complétement gelée. Ils s' amusaient à faire rouler des noix sur la glace, et à courir après. Il leur arrivait souvent de tomber ; ils se relevaient en riant. Le petit garçon était un peu plus âgé crue Jean, la petite fille ne devait guère avoir plus de quatre ou cinq ans. Tous les deux étaient bien habillés, surtout le petit garçon, dont la blouse de velours était garnie de fourrures.

Au bout de quelques minutes, un autre enfant vint les rejoindre. Celui-ci marchait avec une petite béquille, et il s' était probablement échappé, car il regardait, à chaque instant, du côté de la maison, comme quelqu' un qui craint d' être poursuivi.

Les deux autres enfants l' accueillirent assez mal, et ne voulurent pas jouer avec lui.

— Tu seras cause qu' on va nous faire rentrer, Victor, dit l' autre petit, qui s' appelait Fortuné Raynal. D' ailleurs, tu ne cours pas assez vite pour jouer avec nous. Va-t' en.

Et repoussant son cousin le petit infirme, il continua de jouer avec Fanny, qui était la sœur de Victor.

Celui-ci soupira et resta tristement à regarder les jeux des autres enfants. Bientôt un joyeux aboiement attira l' attention de Victor, dont la figure reprit un peu de gaieté. Un chien tout jeune encore, et de la petite espèce des king-charles, vint sauter aux jambes de l' enfant.

— Bonjour, Beppo ! bonjour, mon pauvre Beppo ! dit Victor en embrassant le chien comme pour le remercier de son affection.

Le petit chien, de son côté, lui léchait les mains et mordillait le bout de ses souliers en jappant joyeusement.

— Tiens, voilà Beppo, dit Fortuné. Ici, Beppo, ici!

Mais Beppo, qui se défiait des caresses trop brusques du petit garçon, ne se pressait pas de courir à lui. Alors Fanny appela Beppo, en lui montrant un morceau de sucre. Beppo était gourmand, défaut qui lui causa mainte mésaventure dans le cours de sa carrière. Il se laissa tenter. Échappant aux mains de Victor, qui ne voulait pas le laisser s' éloigner, il courut à Fanny.

Fortuné profita du moment où il croquait le morceau de sucre pour s' emparer de l' imprudent Beppo.

— Il faut le baigner dans la fontaine, dit Fortuné ; ses poils gèleront après, et il aura l' air d' un chien de sucre.

Trop jeune encore pour comprendre ce qu' il y avait de barbare dans cet amusement, Fanny applaudit à l' idée de son méchant cousin.

En dépit des protestations énergiques du pauvre Beppo et des cris de Victor, Fortuné lança le King Charles au milieu d' une fontaine située à l' extrémité de la pièce d' eau et dont les eaux courantes n' avaient pas encore été prises par la glace.

Peu disposé à jouir des douceurs du bain par une température pareille, Beppo se mit à nager pour regagner la terre ferme. Malheureusement pour lui, la margelle était trop élevée pour qu' il pût y grimper. La pauvre petite bête se débattait dans l' eau glacée, en poussant des gémissements douloureux et déchirait ses pattes contre les pierres, sans pouvoir s' y cramponner assez pour sauter.

Voyant que le chien n' avait plus la force de nager, Fortuné essaya d' abord de le retirer de la fontaine ; mais il ne put y parvenir, et lui-même faillit tomber dans l' eau.

Alors, comme beaucoup d' enfants, quand ils ont commis une faute, il se sauva avec Fanny. Tous deux allèrent se cacher dans l' habitation.

Pendant ce temps, Victor était accouru au secours de son chien, aussi vite que le lui permettait son infirmité. Dans son empressement, le pauvre enfant tomba sur la glace ; mais il se releva courageusement et gagna enfin la fontaine. En le voyant approcher, Beppo fit de nouveaux efforts, mais la pauvre bête était à bout de forces et commençait à enfoncer.

Jean Belin avait assisté de loin à toute cette petite scène, mais il n' avait pas osé intervenir. Il ne se rendait pas bien compte, d' ailleurs, de ce qui se passait dans la fontaine. Aux cris déchirants de Victor, qui se penchait sur la margelle de manière à tomber lui-même dans l' eau, Jean se décida enfin et courut bien vite aider le petit Victor. Il était temps. Ce dernier, avec un courage extraordinaire chez un enfant infirme, s' était aventuré sur les deux barres de fer posées sous un robinet, en travers de la fontaine, pour recevoir les vases qu' on voulait remplir d' eau.

La force lui manquant pour se soutenir, il allait dégringoler, si Jean ne l' avait saisi par les épaules et ne l' avait aidé à sortir de cette périlleuse position.

Une fois Victor tiré d' affaire, Jean grimpa à son tour sur les deux barres de fer et s' avança avec précaution jusqu' à ce qu' il arrivât au-dessus du pauvre Beppo. Se tenant aux barres avec les pieds et avec la main gauche, Belin saisit le chien de la main droite et L' éleva jusqu' au bord de la

margelle. Victor penché sur cette margelle, put alors prendre Beppo par le cou et le retirer tout à fait de l’ eau.



Tandis que Jean s’ en revenait à reculons, se cramponnant des deux mains aux barres de fer que la glace rendait encore plus glissantes que d’ habitude, un homme accourut du fond du jardin.

— Vilain enfant, dit-il, d’ une voix essoufflée, au petit Victor, tu veux donc te rendre tout à fait malade ? On te défend de sortir à cause du froid, et je te trouve les mains dans l’ eau glacée. Emportez-le bien vite, François, ajouta-t-il en remettant au domestique ,qui le suivait, le pauvre Victor tout contrit.

L’ enfant voulut dire quelque chose à son père au sujet de Jean, mais le domestique ne lui en laissa pas le temps et l’ emporta, en courant, avec maître Beppo, que Victor n’ avait pas lâché.



IV. Position critique de Jean. — Innocence reconnue. — Reconnaissance de Victor et de Beppo. — La grâce de Nivelle et de Pierre Caillaud. — Quinze sous par jour. — Le pain sec de Fortuné, et son mauvais caractère. — La petite Maria. — Les deux camps. — Invitation.

En se retournant, Jean se trouva face à face avec le monsieur, qui lui demanda d' un ton sévère :

— Quel est le méchant garçon qui a jeté ce pauvre chien dans la fontaine?

— Ce n' est pas moi, monsieur, répondit Belin, qui secouait ses manches toutes mouillées.

— Ce n' est pas Victor non plus, cependant.

— Non, monsieur.

Qui donc alors, puisqu' il n' y avait que vous deux?

Ne voulant pas dénoncer l' autre petit garçon, Jean garda le silence.

— Je suis sûr que c' est ce méchant gamin, dit le contre-maître, qui arrivait au même instant par la cour. Ce matin, j' ai refusé de l' engager à la

fabrique ; pour se venger, il aura jeté le chien de M. Victor dans la fontaine.

— Puisque c' est moi, au contraire, qui l' en ai retiré ! répondit Jean, froissé de se voir si mal récompensé de sa bonne action.

— Alors, quel est le coupable ? lui dit le contremaître.

Jean ne répondit pas.

— Je veux savoir ce qu' il en est, dit M. Person (car c' était le directeur de la fabrique qui venait d' interroger ainsi Jean Belin). Quant à toi, petit drôle, si tu mens, je te promets une correction que tu te rappelleras longtemps.

Laissant dans l' antichambre, sous la garde du contre-maître, le pauvre enfant tremblant de frayeur et de froid, M. Person alla questionner son fils.

Victor était, comme Jean, peu disposé à dénoncer ses camarades. Il ne voulut pas avouer d' abord quel était le coupable. Quand il sut cependant qu' on allait fustiger le petit garçon qui avait sauvé Beppo, il ne voulut pas que l' innocent fût sacrifié pour le coupable et ne put s' empêcher de dire que l' auteur du méfait était Fortuné. Celui-ci nia effrontément, et accusa même le petit étranger. Fanny, qu' il avait d' abord forcée de dire comme lui, ne put longtemps soutenir son mensonge devant les questions de M. Person. L' innocence de Jean Belin ne tarda pas à être complétement démontrée.

— Ainsi, tu ne veux pas me nommer le coupable, petit drôle ? dit. M. Person, qui revenait, un grand fouet à la main, dans l' appartement où il avait laissé le contre-maître et le petit Belin.

Jean ne répondit pas.

M. Person leva le fouet de nouveau.

— Je vous ai dit que ce n' était pas moi, dit Jean, et je ne sais pas mentir.

— C' est lui, allez, monsieur, dit Fergaurand ; corrigez-le comme il le mérite.

M. Person leva le fouet de nouveau, mais ce fut pour le jeter loin de lui.

— Tu es un brave petit garçon, dit-il en saisissant dans ses bras l' enfant tout surpris ; je sais maintenant la vérité. Viens avec moi, mon pauvre enfant ; on va te donner de quoi changer et tu te réchaufferas dans la chambre de Victor. Quant à vous, Fergaurand, ajouta-t-il d' un air mécontent, retournez à l' atelier et tâchez une autre fois d' être moins injuste.

Le contre-maître se retira tout penaud. M. Person conduisit lui-même Jean auprès de Victor, qui le reçut avec une joie reconnaissante. Beppo, déjà

ranimé par le feu, vint sauter aux jambes de Belin comme pour le remercier du service qu' il lui avait rendu.

Tandis qu' on passait au petit garçon un des habillements de Victor, et qu' on lui faisait apporter un potage bien chaud, M. Person questionnait l' enfant.

Le directeur de la fabrique était un homme d' un abord rude et sévère, mais il avait un excellent cœur et savait apprécier tous les bons sentiments. Il fut frappé de la franchise des réponses de Jean.

— Que veux-tu que je te donne pour te dédommager de mes injustes soupçons ? lui demanda M. Person lorsque Jean eut fini de raconter sa petite histoire.

— Accordez-moi la grâce de Firmin Nivelle, dit l' enfant en joignant les mains.

Quoique touché de sa bonne intention, M. Person fronça les sourcils.

— Firmin a eu grand tort de répondre insolemment à son supérieur, dit-il. Enfin, n' importe ; cette fois, je lui pardonne à cause de toi, et il restera à la fabrique. Voyons, as-tu autre chose à me demander?

— Dame ! monsieur, répondit Jean timidement, il y a bien aussi le père Caillaud...

— Est-ce que, par hasard, il mérite une récompense, lui aussi ? dit M. Person en souriant.

— Ah ! monsieur, s' il n' avait pas eu la bonté de me recueillir avant-hier, je ne serais pas venu ici aujourd' hui.

— Eh bien ?

— Eh bien, alors, Beppo se serait noyé et peut-être que M. Victor serait tombé dans la fontaine.

— Il n' y a pas de peut-être ! s' écria Victor en frappant dans ses mains ; j' y serais tombé certainement ; j' étais au bout de mes forces ; sans le petit Jean, papa, je me serais noyé avec Beppo.

— Sais-tu que tu ferais un bon avocat, mon gaillard ? dit M. Person en passant affectueusement la main sur les cheveux de Jean pour cacher son émotion.Allons, ton ami Caillaud aura le travail qu' il me demande depuis huit jours, quoiqu' il ne le mérite guère. Quant à toi qui ne demandes rien, tu vas entrer à la fabrique et tu gagneras, pour commencer, tes quinze sous par jour. Travaille bien, sois assidu et rangé, et je te promets de ne pas te perdre de vue. A propos, où loges-tu ?

— Rue Saint-Sébastien, chez Suzette Villemot la crémière.

— Je la connais, c’ est une bonne fille. Tâche qu’ elle te prenne en pension. Dis-lui de venir me parler demain matin avant midi. Adieu, mon garçon, porte cette lettre à Mathurin Ganger, de ma part, là, à cette porte que tu vois ouverte. Il te donnera de la besogne, en attendant que je passe moi-même à l’ atelier et que je lui parle de toi. Garde ces habits que tu as là ; ils sont à toi désormais, tu viendras reprendre les tiens pour travailler à la fabrique.

— Papa, dit Victor, tandis que Jean s’ en allait la joie dans le cœur, tu lui permettras de venir jouer quelquefois avec moi, n’ est-ce pas?

— Nous verrons cela, dit M. Person. Il faudra d’ abord que tu sois plus obéissant que tu ne l’ as été aujourd’ hui. Puis je veux m’ assurer auparavant qu’ il mérite mon intérêt.

— Monsieur, dit un domestique en ouvrant la porte, M. Fortuné a jeté par la fenêtre le pain sec et l’ eau qu’ on lui avait apportés pour déjeuner.

— Eh bien ! dites à François de ramasser le morceau de pain et de lé porter ce soir à M. Fortuné pour son dîner. Vous annoncerez, en outre, à M. Fortuné qu’ il restera en punition trois jours au lieu de deux. Quant à toi, Victor, je t’ avais acheté le *Nouveau Magasin des enfants* que tu désirais tant, et que voilà ; mais comme tu es sorti malgré la défense de ta mère, je le garde. Si je ne te punis pas plus sévèrement, c’ est à cause du bon cœur que tu as montré envers le petit Belin.

Et il sortit là-dessus, laissant maître Victor fort préoccupé sans doute de trouver le moyen de regagner le livre si plein d’ histoires et de vignettes qu il venait de perdre, mais très-heureux d’ avoir fait agréer le petit Jean par son père.

Pendant ce temps, Jean commençait son apprentissage. Plus jeune et plus faible que les autres enfants attachés à la fabrique, il sentit qu’ il lui fallait racheter ces défauts involontaires par son zèle et son assiduité. Aussi fut-il promptement apprécié par les ouvriers. Le contre-maître lui-même, qui lui gardait toujours un peu rancune, ne put s’ empêcher de rendre bon témoignage de sa conduite et de ses progrès.

De son côté, Suzette était enchantée de son petit pensionnaire, et le soignait comme s’ il eût été son propre enfant. Je crois qu’ au fond elle lui savait beaucoup de gré de la conversion de Firmin Nivelle. Ce dernier, en effet, avait pris l’ habitude de passer la soirée du dimanche à la crémerie en tête-à-tête avec Suzette, le petit Belin et quelques voisines. Sa bourse, sa santé et sa réputation s’ en trouvaient également bien, car il ne fêtait plus le

lundi, et M. Person lui avait déjà fait des compliments sur l' amélioration de sa conduite.

Quant au père Caillaud, il restait toujours le même, malheureusement. Ses habitudes d' intempérance étaient tellement enracinées, qu' il aurait fallu, pour les détruire, plus de courage et de persévérance que n' en avait le pauvre ouvrier.

Au bout de quelques semaines, M. Person, désormais certain de la bonne conduite de Jean, l' invita à venir le dimanche jouer avec ses enfants. Outre Victor et Fanny, Jean y rencontrait toujours Fortuné et sa sœur Maria, charmante petite fille de trois ans, que tout le monde aimait dans la maison.

Les deux petits Raynal, orphelins depuis deux ans, demeuraient chez M. Person, leur oncle et leur tuteur, qui les aimait comme ses propres enfants. M. Raynal, frère de madame Person, avait laissé une assez belle fortune à Fortuné et à Maria. Grâce aux bavardages et aux flatteries de quelques domestiques, Fortuné savait déjà qu' il serait riche, et il s' en prévalait pour montrer beaucoup d' orgueil et de paresse.

— Je n' ai pas besoin de travailler, moi, disait-il souvent, en prenant un petit air important qui faisait lever les épaules aux gens raisonnables et qui lui attirait de vertes réprimandes de la part de son oncle.

M. Person, en effet, avait commencé sa carrière comme simple ouvrier. C' est à force de travail, d' intelligence et d' activité qu' il était parvenu à la position qu' il occupait. Quoiqu' il eût pu se montrer fier à juste titre d' un succès qu' il ne devait qu' à lui même, c' était l' homme le plus simple et le plus modeste du monde.

Désireux de voir son fils et sa fille conserver de telles idées, il avait soin de leur donner pour compagnons de jeux quelques enfants de la fabrique. Landry Cantinaud était du nombre. Il devait cette faveur à son caractère laborieux et rangé. Toutefois, malgré le soin avec lequel il dissimulait ses défauts, Victor n' aimait pas beaucoup le petit Normand.

Tandis que Jean obligeait par bonté d' âme et sans calculer s' il devait lui en revenir quelque avantage, Landry ne rendait service qu' à ceux qui pouvaient l' en récompenser de quelque manière. Envers ceux-ci, par exemple, il se montrait aussi humble, aussi soumis qu' il était exigeant envers les personnes dont il n' avait rien à attendre. Ainsi que Fortuné, Landry détestait Jean Belin et ne songeait qu' à lui nuire dans l' esprit de M. et madame Person. Quoiqu' elle fût loin d' être méchante au fond, Fanny, qui se laissait toujours dominer par son cousin, prenait naturellement le

parti de Fortuné ; mais Victor et la petite Maria défendaient chaudement leur ami Belin.

Dès les premiers jours, les enfants se trouvèrent ainsi divisés en deux camps. Au commencement, deux ou trois petits garçons, qui partageaient les jeux du dimanche, avaient suivi la bannière de Fortuné et de Landry, parce qu' ils s' amusaient davantage à courir avec eux qu' à tenir compagnie au pauvre Victor, auquel son infirmité interdisait bien des plaisirs. A la longue, pourtant, ils finirent par s' ennuyer de l' humeur impérieuse de Fortuné, qui voulait toujours commander et qui battait volontiers ses petits camarades, tout en criant comme un perdu, dès qu' on le touchait du bout du doigt. Il en résulta que, grâce à la bonne humeur et à l' esprit inventif de Jean, qui ne quittait pas Victor, les autres enfants prirent peu à peu l' habitude de se grouper autour des deux amis et de la petite Maria. Fortuné et Landry furent obligés de suivre les autres. Souvent Fortuné se fâchait de ce qu' on ne voulait pas faire sa volonté et s' en allait bouder dans quelque coin ; mais quand il voyait qu' on le laissait à sa mauvaise humeur sans s' occuper de lui, il revenait en grognant auprès de ses camarades. Gâté par sa vieille bonne et habitué à faire le maître, il ne pouvait pardonner à Jean d' avoir plus d' influence que lui sur les autres enfants. Quant à Landry, naturellement envieux, il lui semblait que chaque cadeau fait à Jean était autant de retiré à sa propre part.





V. Sottises de Jean. — Fâcheuses influences. — Bon cœur de Victor. — La lettre à Jean. — Repentir et pardon. — Il apprend à lire. — Leçon aux vaniteux. — Landry le rapporteur.

Dix-huit mois se passèrent ainsi.

Lorsqu' arrivèrent les fêtes de Pâques de l' année suivante, les deux petits Person et leurs cousins allèrent passer quinze jours chez un parent de madame Person. Pendant leur absence, Jean fit la connaissance d' un méchant petit garçon qui travaillait dans un atelier voisin. Plus âgé de deux ans que Belin, ce petit mauvais sujet prit un certain empire sur le pauvre Jean, et lui donna de fort vilains conseils. Il lui apprit à fumer, à porter sa casquette sur l' oreille comme un vrai vaurien, et même à jurer un peu.

Jean avait beaucoup d' amour-propre, ce qui n' est pas une mauvaise chose lorsqu' on le place bien, mais ce qui conduit aussi à bien des fautes lorsqu' on l' applique de travers. Il eut bientôt toutes les apparences d' un méchant petit drôle. Malheureusement pour lui, Suzette était allée dans son pays pour chercher ses papiers afin d' épouser Firmin Nivelle. Celui-ci, quoique changé complétement par la salutaire influence de sa fiancée, n'

était pas capable de conduire un enfant et ne faisait que rire des nouvelles manières de Belin.

Quand le petit sot fumait un cigare et disait un vilain mot, les ouvriers riaient de tout leur cœur.

Au lieu de voir qu' on se moquait de lui, Jean, prenant ces rires pour une approbation de sa conduite, continuait à se rendre ridicule. Enchanté de le voir se perdre ainsi, Bonaventure et Landry lui faisaient force compliments, et Jean se laissait berner comme un nigaud par leurs flatteries..

Un jour, M. Person l' aperçut dans la cour, la casquette sur l' oreille et une pipe à la bouche. Il fronça les sourcils et passa sans lui dire bonjour comme d' habitude.

Bonaventure et Landry se regardèrent d' un air satisfait. Quant à Jean, dont les ouvriers riaient comme on rit d' une caricature, il était trop enivré de ce qu' il regardait comme un succès, pour avoir remarqué le mécontentement de son patron.

Victor et les autres enfants revinrent enfin de la campagne. Les jeux du dimanche recommencèrent, mais Jean ne fut plus invité à y prendre part. Le premier dimanche, il crut à un oubli ; le second, il comprit qu' on ne tenait, plus à l' avoir. Ce jour-là, il voulut faire le fier et s' en alla courir dans les rues avec deux ou trois petits ouvriers. Ils se comportèrent si mal, qu' ils se firent rudement corriger par des gens qu' ils avaient insultés. Ils rentrèrent chez eux à la nuit, harassés, couverts de boue et les vêtements tout déchirés. Décidément, c' étaient de tristes parties de plaisir que celles-là.

— Tu files un mauvais coton, mon ami, lui dit le lendemain le père Caillaud. Sais-tu ce qui m' a perdu, moi ? C' est la mauvaise compagnie, mon garçon, et la vanité de vouloir faire plus de sottises que mes compagnons. Tu as grand besoin que Suzette revienne du pays, vois-tu ; autrement, tu ne tarderas pas à te faire renvoyer de la fabrique.

Jean baissa la tête et se sauva. Son petit orgueil l' empêchait de reconnaître des torts qu' il commençait pourtant à sentir. Le lundi suivant, un enfant qui avait passé le dimanche avec les petits Person remit à Belin une lettre de son ami Victor.

L' épître du petit infirme n' aurait certainement pas pu rivaliser avec les lettres de madame de Sévigné pour le style et l' orthographe, mais elle était vraiment charmante pour un enfant de cet âge, surtout à cause de l' intention qui l' avait dictée.

« Mon cher ami Jean, disait Victor, papa est bien fâché contre toi ; maman ne veut plus que tu viennes ici. On dit que tu as une pipe ; on n' a pas voulu t' inviter dimanche, parce que papa a dit que tu étais un petit mauvais sujet. Landry a dit que tu jurais comme si tu avais une charrette à conduire... Je lui ai dit que ce n' était pas vrai. Cela me fait bien du chagrin... et à Maria aussi... Fortuné a déchiré son *Tom Pouce,* où il y avait des images, et Fanny a une belle poupée que ma tante lui a donnée... Moi, j' ai un cheval à bascule, mais c' est toujours Fortuné qui monte sur le cheval... et il ne veut me prêter ni son fusil ni son arc. Beppo a été malade à Moulin-Joli, parce qu' il avait avalé des boulettes, mais il n' était pas enragé. Dis à papa de te pardonner, pour que tu viennes dimanche. Je voulais t' envoyer un gâteau ; mais le petit Stanislas l' a mangé parce qu' il m' a promis de te donner ma lettre. C' est pas bien écrit, mais j' avais une mauvaise plume, et la petite Maria bouge toujours la table pour voir ce que j' écris ; mais je l' aime bien tout de même, parce qu' elle te défend toujours. Le rosier que nous avons planté tous trois dans la petite allée n' a pas poussé, parce que le méchant jardinier l' a coupé pour le mettre dans le feu... Je t' embrasse bien, et Maria aussi. »

Jean, ne sachant pas lire, fut obligé de recourir à l' obligeance d' un camarade pour déchiffrer cette longue lettre, qui avait dû coûter bien des heures de travail au pauvre Victor.. Tout attendri de cette preuve d' affection de son petit camarade, tout confus des sottises qu' il avait faites et qu' il comprenait maintenant, Jean alla se cacher dans un coin et se prit à pleurer amèrement.

— Qu' a donc ce petit polisson à pleurer ainsi ? demanda M. Person, qui vint à traverser la cour en ce moment.

— Je le sais bien, moi, monsieur, répondit Landry avec empressement. Stanislas lui a porté une lettre de M. Victor ; moi, j' avais refusé de la porter parce que monsieur l' avait défendu, mais Stanislas l' a portée tout de même pour un gâteau que M. Victor lui a donné. Moi, *j' ai* pas voulu désobéir à monsieur, puisque Jean il a dit, hier encore, qu' il se moquait bien de M. Fergaurand et que...

— C' est bien, c' est bien, je n' en demande pas tant, interrompit M. Person, qui n' aimait pas les dénonciateurs. Va à ton ouvrage. — Montrez-moi cette lettre, Jean.

Tandis que Belin, s' essuyant les yeux et tout tremblant, présentait la lettre à M. Person, Landry regagnait sa place d' un air un peu confus.

Comme il passait à côté de Firmin, il reçut du jeune ouvrier une tape qui le fit se retourner en criant. Malheureusement pour lui, son oreille se trouva à proximité d' un autre ouvrier qui la lui tira un peu rudement.

Puis, pour consoler le petit rapporteur de ces accidents, ses camarades, qui aimaient encore Jean Belin, accueillirent maître Landry d' une façon qui lui fit bientôt pousser des cris perçants.

Ne voulant ni punir les autres enfants, ni cependant contrarier par sa présence la correction qu' ils infligeaient au petit délateur, M. Person sortit de l' atelier en faisant signe à Jean de le suivre.

La lettre de Victor fit sourire son père, qui était heureux de voir chez son fils tant de raison et de cœur. De son côté, Jean eut un bon mouvement et se jeta aux pieds de M. Person.

— Ce n' est pas ma faute, monsieur, lui dit-il, je ne savais pas faire mal ; je croyais faire comme les hommes, et arriver ainsi plus vite à être ouvrier Personne ne m' a dit que j' avais tort. Suzette est dans son pays... Je suis tout seul à la maison. Je ne fumerai plus jamais, monsieur, et si je fais autre chose de mal, je m' en corrigerai... Mais laissez moi voir Victor, monsieur, je vous en prie. Ce n' est pas pour les gâteaux, ni pour les toupies, ni poulies cerceaux, mais laissez-moi voir Victor et la petite Maria !

M. Person fut ému de la franchise de l' enfant et de sa naïve prière.

— Pauvre petit, pensa-t-il, j' ai peut-être été trop sévère pour lui, qui n' a personne pour le diriger et le conseiller. Lève-toi, mon garçon, ajouta-t-il en tendant la main à Jean. Voyons, calme-toi ; je te pardonne. Dis-moi seulement comment tu en es arrivé si vite à prendre toutes les apparences d' un petit mauvais sujet.

Belin s' essuya les yeux et fit une confession franche et entière. M. Person avait une trop grande expérience des hommes pour ne pas voir que Jean disait la vérité.

Il lui sut gré de sa franchise. Il comprit en même temps que l' enfant n' avait été qu' entraîné par la mauvaise compagnie, et qu' il était tout disposé à se corriger. Il lui fit alors de sages représentations d' un air si amical et si indulgent, que Jean, touché jusqu' au fond du cœur, saisit la main de M. Person et la porta à ses lèvres par un mouvement plein d' émotion et de reconnaissance.

Cet élan de sensibilité fit plus en sa faveur que toutes les protestations du monde.

— Voyons, Jean, lui dit M. Person, es-tu disposé à faire quelque chose pour que j' oublie tes torts?

— Oh ! monsieur, monsieur ! tout ce que vous voudrez.

— Tu ne sais pas lire?

— Hélas ! non, monsieur.

— Eh bien, apprends à lire. Le jour où tu connaîtras bien toutes tes lettres, je te laisserai voir Victor. Dès que tu sauras lire, tu pourras revenir, comme autrefois, jouer le dimanche avec tes petits camarades. Va trouver M. Saulmier, qui fait un cours de lecture le soir pour les ouvriers. Tu peux lui dire que c' est moi qui payerai tes leçons. Allons, sauve-toi, car j' ai à travailler.

Et donnant une tape amicale sur la joue de l' enfant, qui ne savait comment le remercier, le digne homme se replongea dans sa correspondance.

Jean avait de l' intelligence et de la volonté. Trois jours après, il savait toutes ses lettres sur le bout du doigt. Le difficile maintenant était d' en prévenir M. Person, que Jean n' osait déranger de ses grandes occupations. En vain le pauvre garçon se promenait-il dans la cour, son alphabet sous le bras ; en vain rôdait-il autour du cabinet de M. Person et cherchait-il, par tous les moyens possibles, à attirer l' attention du directeur ; celui-ci avait en tête bien d' autres affaires plus sérieuses.

Par bonheur pour Jean, son ami Victor était aussi impatient que lui. De la fenêtre de sa chambre, il avait vu les manœuvres de notre héros et en avait soupçonné la cause.

— Papa, dit-il à M. Person au moment où l' on sortait de table, je suis sûr que Jean Belin connaît ses lettres maintenant.

— Comment sais-tu cela ? demanda sa mère, que Fortuné et Fanny avaient prévenue contre le pauvre Jean.

— Dame ! maman, il se promène dans la cour avec un livre sous le bras, et je suis sûr... Tiens, papa, regarde plutôt, le voilà qui passe et qui regarde à la fenêtre de ton bureau.

— Nous allons nous en assurer, dit M. Person. François, appelez Jean-Belin.

Comme on le voit, M. Person était esclave de sa parole, même pour des choses qui eussent paru insignifiantes à bien d' autres personnes. Il y tenait d' autant plus qu' il voulait habituer ses enfants à regarder une parole comme sacrée. Malgré ses nombreuses occupations, il ne voulut pas

retarder d’ un instant l’ accomplissement de la promesse qu’ il avait faite au petit ouvrier.

En voyant entrer Belin, Victor et Maria se jetèrent au cou de leur petit camarade. Fanny en fit autant après un moment d’ hésitation ; Fortuné lui-même suivit leur exemple, mais d’ un air plus froid et un peu dédaigneux.

— Est-ce que tu sais déjà tes lettres ? dit à Jean M. Person, qui avait observé, sans en avoir l’ air, la conduite de chacun des enfants.

— Oui, monsieur.

— Bien?

— Je crois qu’ oui, monsieur.

— Voyons cela.

Quoiqu’ un peu intimidé, Jean se tira de l’ examen à merveille.

— Bravo ! lui dit M. Person. Reste ici jusqu’ à huit heures si tu veux, et joue avec tes camarades.

Fortuné fit la grimace en regardant les habits de travail du petit ouvrier. Fanny, qui singeait toujours son cousin, secoua aussi la tête d’ un air dédaigneux.

— Mon petit monsieur et ma petite demoiselle, leur dit M. Person d’ un ton moqueur, votre grand-père a trempé de la chaux et fait du mortier pour les maçons, et je vous prie de croire qu’ il était moins élégamment vêtu que Jean Belin. Moi aussi, j’ ai été ouvrier. Si j’ avais toujours porté des habits neufs et des cravates de soie, ma chère Fanny, tu ne serais peut-être pas bien vêtue, bien logée et bien nourrie comme tu l’ es maintenant.

Fanny baissa la tête en pleurant un peu, et Fortuné humilié alla bouder dans un coin.

— Tu peux vider ta poche, Victor, dit en souriant M. Person.

Victor, qui avait fourré en cachette tout son dessert dans sa poche pour le donner à son ami Jean, devint tout rouge. Son père lui prit la tête entre les deux mains et l’ embrassa affectueusement en lui disant :

— Tu as bon cœur, mon cher enfant, c’ est bien. Les enfants se mirent à jouer. Fanny et Maria

essayèrent d’ abord de décider Fortuné à se joindre à eux, mais il les repoussa brutalement. Quand il vit cependant qu’ on s’ amusait sans lui, il se rapprocha peu à peu et ne tarda pas à faire sa partie dans un bruyant jeu de quilles. Le pauvre Victor, qui se fatiguait promptement, fut obligé de se reposer au bout de quelques minutes. Quoique les quilles eussent un grand

attrait pour Jean, il abandonna la partie pour tenir compagnie au petit infirme.

— Écoute, lui dit Victor, papa a décidé que tu ne reviendrais le dimanche que quand tu saurais lire ; si tu veux, je vais te montrer.

Jean ne demandait pas mieux ; Victor commença aussitôt son rôle de professeur. C' était un instituteur fort inhabile que le pauvre Victor, car autre chose est de *savoir,* autre chose d' enseigner ce qu' on sait ; mais son élève était fort intelligent. Puis, tous deux mettaient tant de bonne volonté, l' un à montrer, l' autre à apprendre, que la leçon n' alla pas trop mal.

Le lendemain, il supplia son père de lui permettre de donner une seconde leçon au petit ouvrier. Comme la mauvaise santé du pauvre enfant le privait d' une foule d' amusements, son père fut heureux de saisir l' occasion de l' amuser et de récompenser sa sagesse et son application à l' étude. Il accorda donc de bonne grâce l' autorisation demandée.

Malgré toute la bonne volonté du professeur et de l' élève, Jean n' aurait pas fait de bien rapides progrès, s' il n' avait continué, en même temps, à prendre des leçons de M. Saulmier. Il travaillait ensuite à côté de Suzette, qui était obligée de se fâcher pour l' envoyer se coucher. Elle lui arrachait le livre des mains, lui tirait les oreilles en riant, lui faisait faire sa prière et l' embrassait affectueusement, en le poussant vers la petite soupente qu' il occupait dans l' arrière-boutique. Cinq minutes après, Jean dormait à poings fermés.



VI. Persévérance et travail. — Maladie de Victor. — Dévouement de Jean à son ami. — Progrès. — Les frayeurs de la petite Maria.

Grâce à son assiduité ainsi qu' à son intelligence, Jean apprit à lire en fort peu de temps. Ce succès fut d' autant plus heureux pour lui, que M. Person prit dès lors une excellente idée de ses capacités et prévit qu' il deviendrait autre chose qu' un simple ouvrier.

— Mon garçon, lui dit-il, ton avenir est entre tes mains. Dieu t' a donné de l' intelligence et une bonne santé ; car, bien que tu sois toujours un peu maigre et chétif d' apparence, j' ai pu me convaincre que tu étais leste et dur à la fatigue. Avec cela et de la conduite, tu feras un bon ouvrier. En y joignant un peu d' instruction, tu peux devenir contre-maître et peut être même patron comme moi.

— Qu' est-ce qu' il me faut apprendre, monsieur ? demanda Jean.

— D' abord l' écriture, puis l' arithmétique ; plus tard, le dessin linéaire, si c' est possible.

— Je tâcherai, monsieur, répondit simplement Belin.

— Quand tu auras besoin de livres, ajouta M. Person, parles-en à Victor, il t' en fournira.

Stimulé par ces encourageantes paroles, Jean se remit à la besogne avec une nouvelle ardeur. Son ami Victor, qui avait une instruction supérieure à celle de la plupart des enfants de son âge, guidait Jean dans ses travaux. C' était vraiment touchant d' entendre la conversation de ces deux enfants. Jean rendait compte à son ami de ses lectures, des difficultés qu' il avait rencontrées, des choses qu' il comptait étudier le lendemain. Victor écoutait tout avec la gravité d' un vieux professeur, Il cherchait ses anciens cahiers pour les donner à Jean et répétait à celui-ci tous les conseils qu' il se rappelait avoir reçus de ses maîtres. Ces graves entretiens étaient souvent interrompus par les éclats de gaieté subite si naturels à l' âge des deux camarades. Mais le travail n' en allait que mieux.

Toujours préoccupé de son ami, Victor ne perdait pas une occasion de le faire valoir auprès de ses parents. Il fallait voir avec quelle diplomatie le petit infirme savait saisir les moments où son père était de bonne humeur, afin de lui demander un livre ou le payement de quelque professeur pour le pauvre Jean. M. Person n' accordait pas toujours, car un père de famille ne peut pas écouter constamment les impulsions de la générosité ; mais il n' en était pas moins heureux de constater le bon cœur de son fils.

La petite Maria appuyait toujours, et de confiance, les demandes de son cousin en faveur de Jean. Souvent elle ne savait même pas de quoi il s' agissait, mais elle n' en disait pas moins à son oncle en le câlinant :

— Ah ! mon oncle, il faut donner cela à notre ami Jean, qui est si complaisant.

Et quand M. Person répondait qu' il n' avait pas d' argent, Maria offrait sa bourse, qui contenait une belle pièce d' or. Fanny elle-même se mettait quelquefois à solliciter en faveur du petit ouvrier ; mais cela dépendait un peu de son humeur du moment, de la disposition de maître Fortuné, et de la façon dont Jean l' avait traitée la veille. Fanny, en effet, n' avait par mauvais cœur, mais elle était exigeante et voulait qu' on s' occupât d' elle à l' exclusion des autres personnes. Elle ne cédait qu' à Fortuné, qui, pourtant, par égoïsme et par orgueil, ne faisait jamais que ses propres volontés.

Au bout de quelques mois, le pauvre Victor fut atteint de la fièvre scarlatine. Dès que Jean apprit la maladie de son petit ami, il accourut pour le voir. On lui refusa la porte, car, cette maladie étant contagieuse, on craignait qu' il n' en fût atteint. Il alla trouver. M. Person et se jeta à ses genoux pour obtenir la permission d' entrer dans la chambre de Victor.

Quoiqu' il sût combien son fils désirait voir le petit ouvrier, M. Person ne voulut point exposer le pauvre Jean à la contagion.

— Qu' est-ce que cela me fait ? lui disait Jean en pleurant. Moi, je suis tout seul au monde ; ma maladie ne ferait de chagrin à personne.

— Vilain, enfant ! répondait M. Person en lui passant la main sur le front, ne t' aimons-nous pas?

— Eh bien ! monsieur, si vous avez quelque amitié pour moi, laissez-moi voir M. Victor... Je vous assure que cela me rend malade, de ne pas le voir et de penser qu' il est là avec la fièvre et qu' il m' appelle ; car je suis bien sûr qu' il m' appelle, monsieur. Je ne ferai pas de bruit dans la chambre, je l' amuserai, je lui ferai la lecture et je travaillerai la nuit pour réparer le temps que j' aurai perdu dans le jour.

M. Person, qui ne voulait pas se laisser attendrir, serra affectueusement la main du petit ouvrier et le renvoya à ses travaux ; mais Jean ne se tint pas pour battu. Il fit si bien des pieds et des mains, qu' il trouva moyen de se faufiler auprès de son petit ami. Je ne sais trop comment il s' y prit : ce qu' il y a de certain, c' est que M. Person l' aperçut un soir assis au chevet du lit de Victor et lui racontant tout bas des histoires que le petit malade, déjà un peu en convalescence, écoutait avec un plaisir évident. Les deux enfants avaient l' air si heureux de se trouver ensemble..., et Jean regarda M. Person d' un air si suppliant, que ce dernier ne put jamais parvenir à se mettre en colère. Il haussa les épaules et ordonna de dresser un lit dans la chambre voisine pour le petit ouvrier. Jean n' osa rien dire ; mais, tout malade qu' il était, Victor battit des mains en entendant cette bonne nouvelle. Le pauvre enfant s' ennuyait tellement, qu' outre l' amitié qu' il avait toujours eue pour Jean, il était doublement heureux d' avoir en ce moment près de son lit un si bon camarade pour l' amuser.

Ce qui attristait surtout Victor, c' était de ne pouvoir lire. Dès que le médecin le permit, Jean fit la lecture à son ami. Puis tous deux jouaient aux dames, au loto, au domino, etc.

Adroit et ingénieux, Jean inventait tous les jours quelque chose de nouveau pour amuser son petit camarade. Il lui montrait tant de dévouement qu' il finit par faire complétement la conquête de madame Person.

La mère de Victor était une excellente femme qui aimait tendrement son mari et ses enfants, et qui se serait jetée au feu pour eux ; mais sa santé était mauvaise, et ses continuelles indispositions altéraient quelquefois l' égalité de son caractère.

Tant que dura la maladie de Victor, elle fut admirable de soins et de dévouement. Elle ne quitta Victor que pour courir à Maria, qui avait été prise aussi de la fièvre scarlatine, peu de temps après son cousin. Quant à Fortuné et à Fanny, on les envoya bien vite à la campagne chez leur grand mère, en dépit de la résistance de Fanny, qui ne voulait pas quitter son frère.

Toutes ces précautions n' empêchèrent pas Fortuné de tomber malade. Comme il était fort désobéissant et ne voulait prendre aucun des remèdes qu' on lui ordonnait, il resta longtemps au lit. Un jour même, ayant bu un verre d' eau froide malgré la défense du médecin, il faillit succomber dans la nuit. Le danger qu' il avait couru le rendit plus prudent par la suite, et on parvint à le sauver.

Pendant ce temps, Victor et Maria, déjà convalescents, passaient leur temps dans une grande chambre où Jean leur tenait fidèle compagnie.

Ce dernier tomba malade à son tour. Il voulut retourner chez lui pour se soigner, mais M. Person s' y opposa et le força à conserver la chambre qu' il occupait à côté de Victor. Le petit ouvrier fut soigné comme s' il eût été un des enfants de la maison, et son camarade Victor devint à son tour son fidèle compagnon. Cette conduite contrariait un peu madame Person, mais son mari avait l' esprit trop droit pour ne pas approuver Victor.

— Ma chère, disait-il à sa femme, la première condition pour avoir des amis, c' est de les aimer soi-même. Tu sais quelle est mon affection pour Victor ; mais j' aimerais mieux le perdre que de le voir égoïste et ingrat.

La maladie de Jean ne dura que quelques jours. La nature énergique et vivace de cet enfant, endurcie d' ailleurs par la misère et le travail, reprit promptement le dessus. Ce fut même pour lui, ainsi que pour Victor, une crise salutaire. Il grandit beaucoup. Une fois débarrassé des marques de la fièvre scarlatine, son visage prit une teinte rose et animée, bien différente de la couleur hâve et jaune qu' il avait conservée jusque-là.

Quant à Victor, quoiqu' il restât longtemps dans un état d' extrême faiblesse, il en sortit beaucoup moins infirme qu' auparavant. Les médecins firent même espérer à son père qu' on parviendrait peut-être à le guérir complétement.

Jean avait profité de son absence de là fabrique pour travailler courageusement à son instruction. Quand il fut rétabli, M. Person lui confia divers travaux en dehors de sa besogne habituelle. Désirant trouver en lui, par la suite, une sorte de secrétaire et de fondé de pouvoirs, tant pour lui que pour Victor, M. Person faisait passer le petit Belin par les divers ateliers,

afin qu' il se rendît compte de l' ensemble de la fabrication. Il lui donnait souvent des comptes et des lettres à copier, en l' initiant peu à peu aux règles principales du commerce.

Dans le commencement, Jean semblait avoir très peu de disposition pour les chiffres et les calculs abstraits. Mais M. Person lui ayant dit que c' était le fonds de toute instruction pratique, il surmonta sa répugnance, et ne tarda pas à s' apercevoir qu' en fait de science il n' y a d' aride que les commencements. Il apprit bientôt à fond l' arithmétique, et, intéressé par ce succès, il passa bientôt à l' algèbre et à la géométrie.

Avec une intelligence supérieure peut-être à celle de Jean, Victor réussissait moins bien sous ce rapport. Cela tenait probablement à une seule chose : Victor, sans avoir la sotte fatuité de Fortuné, se savait riche et ne se rendait guère compte de ce qu' il faut de travail et de persévérance pour faire son chemin dans le monde. Jean, au contraire, savait que de son travail dépendait son avenir, et la juste ambition de s' élever par son éducation jusqu' au niveau de ses amis lui faisait surmonter toutes les difficultés.

A douze ans, Jean était déjà un fort bon apprenti, suppléant par son adresse et son intelligence à la force qui lui manquait encore. Son éducation morale se faisait en même temps que son apprentissage matériel, et l' on sentait qu' il y avait en lui l' étoffe d' un homme distingué.

Quant à Fortuné, que son oncle aurait voulu intéresser à la fabrique, afin de lui donner l' habitude du travail, sa paresse l' empêchait d' être bon à rien. Il ne manquait pas de facilité cependant ; mais, dans ce monde, tout a besoin d' être cultivé pour porter des fruits. Son intelligence, que le travail aurait développée, s' engourdissait et s' amoindrissait par suite de l' inaction.

Fanny était assez laborieuse. Malheureusement, elle abusait un peu de la faiblesse de sa mère pour n' étudier que ce qui lui plaisait.

Sa cousine Maria, moins jolie que Fanny, rachetait cette infériorité physique par sa douceur, sa grâce, son obéissance et sa bonté ; ses seuls défauts étaient une trop grande crédulité et une poltronnerie poussée à l' excès, qui faisaient quelquefois rire à ses dépens. A l' âge de six ans, elle avait pleuré toute une soirée parce que son frère lui avait raconté que sa chèvre favorite avait reçu du chat de la maison une paire d' ailes pour ses étrennes, et s' était envolée avec le gros dindon de la basse-cour. Une autre fois, elle était restée éveillée toute la nuit, tant elle avait peur d' être rôtie et mangée par un roi de sauvages dont on venait de lui raconter l' histoire.

Son cousin Victor, qui l’ aimait tendrement, faisait son possible pour la guérir de ces deux défauts.

Souvent, lorsque M. Person la plaisantait sur ses terreurs sans motifs, elle allait s’ asseoir sur les genoux de son oncle et lui disait d’ un ton décidé :

— Désormais je n’ aurai plus peur, mon oncle. A partir d’ aujourd’ hui je veux être brave. Vous verrez.

Mais qu’ un chien se mît à hurler dans la cour cinq minutes après, et Maria courait se blottir dans les bras de sa tante, sans écouter M. Person, qui lui rappelait ses protestations de courage.

Comme la plupart des gens occupés, M. Person aimait beaucoup son intérieur, et passait presque toutes ses soirées avec sa famille. Il causait avec sa femme, jouait avec ses enfants et montrait une gaieté qu’ on n’ aurait jamais attendue d’ un homme d’ apparence aussi sévère.



VII. Graves événements. — M. Person quitte la fabrique. — Projet de voyage pour Ceylan. — Départ général. — Les quatorze passagers du trois-mâts *la Julie.*

Il vint un jour cependant où cette gaieté disparut par suite d' événements qui changeaient beaucoup la position de M. Person. Quelques difficultés s' élevèrent entre le directeur et les actionnaires de la fabrique.

Son contre-maître Fergaurand, nature envieuse et sournoise, saisit cette occasion de récompenser son bienfaiteur par la plus noire ingratitude. Il épiait depuis longtemps le moment de le supplanter dans la confiance des actionnaires, et il avait eu l' adresse de se faire bien venir par les principaux d' entre eux.

Une discussion s' éleva. Justement blessé du mauvais vouloir de gens qui devaient une partie de leur fortune à son intelligence et à son travail, M. Person s' indigna. Cédant à une irritation bien naturelle, il offrit sa démission.

On l' accepta.

L' honnête directeur ne s' attendait pas à cette ingratitude. Il se retira la mort dans l' âme, dressa ses comptes et les envoya aux commanditaires.

Huit jours après, il avait quitté la fabrique, dont la direction fut donnée au perfide Fergaurand.

Celui-ci, pour faire preuve d' économie, et sans doute aussi pour satisfaire ses rancunes, congédia plusieurs ouvriers. Le père Caillaud, Firmin Nivelle et Jean Belin se trouvèrent naturellement, du nombre des exilés.

La situation de ces pauvres gens, ainsi privés d' ouvrage à cause de l' attachement qu' ils avaient pour lui, affligeait beaucoup M. Person.

Pendant qu' il se demandait ce qu' il allait faire, un de ses parents, qui venait de faire le tour du monde, lui parla d' une magnifique spéculation à entreprendre sur les côtes de Ceylan. Il s' agissait d' exploiter des forêts de bois précieux qui se trouvaient tout près de la mer, à l' embouchure d' une rivière, et non loin d' un petit port où relâchaient beaucoup de navires.

Cruellement froissé par toutes les ingratitudes et les déceptions qui suivent toujours une disgrâce, M. Person était dans une de ces dispositions d' esprit où l' on prend en horreur le monde civilisé. Il s' empressa de recueillir des renseignements sur l' endroit dont lui avait parlé son cousin. Il s' assura qu' il y avait là, en effet, une excellente affaire pour un homme actif et capable, qui disposerait de capitaux suffisants et aurait avec lui cinq ou six ouvriers expérimentés pour diriger les travaux des indigènes.

Trois mois environ après avoir quitté la direction de la fabrique, M. Person prit la résolution d' aller fonder un établissement à Ceylan.

Il avait d' abord été sur le point de laisser en Europe sa femme et ses enfants ; mais madame Person déclara qu' elle suivrait son mari. Rien ne put l' ébranler, et je dois dire que cette détermination rendit M. Person bien heureux.

Le climat de cette partie de Ceylan étant fort salubre et même beaucoup meilleur pour les poitrines faibles que la température de nos contrées, cette considération acheva de décider M. et madame Person à emmener leurs enfants. Quant aux petits Raynal, toute la famille se trouva d' accord pour prier leur oncle de s' en charger. Maria, dont la mère était morte d' une maladie de poitrine, supportait mal les froids de l' hiver. Les médecins espéraient que le voyage sur mer et la chaude température de Ceylan la fortifieraient beaucoup. Son frère, en revanche, jouissait d' une excellente santé ; mais sa paresse et ses mauvaises dispositions affligeaient beaucoup ses parents. Il s' était déjà fait mettre à la porte de deux collèges, et il était resté plusieurs fois un jour entier sans rentrer à la maison. En raison de ses

mauvais instincts, on fut heureux de trouver un moyen de l' arracher au séjour de Paris, qui offrait tant de dangers pour ce précoce mauvais sujet.

Sévère mais juste, M. Person était fort estimé de ses anciens ouvriers ; aussi s' en trouva-t-il plusieurs tout disposés à le suivre dans son expédition. Il choisit d' abord ceux auxquels son attachement pour lui avait fait perdre leur place. Firmin, Jean et le père Caillaud furent les premiers admis. Les habitudes d' intempérance et d' inexactitude de Caillaud avaient d' abord empêché M. Person de l' engager ; mais Jean avait tellement supplié son ami Victor, que ce dernier obtint enfin de son père qu' il emmènerait le vieil ouvrier.

Les camarades de Firmin avaient abusé de sa générosité pour se faire offrir des consommations ou pour obtenir des crédits : la crémerie allait assez mal depuis quelque temps. Firmin, de son côté, n' étant plus sous la main ferme et juste de M. Person, commençait à se déranger. Aussi, sa femme accepta-t-elle avec empressement la proposition de partir avec M. et madame Person. Elle vendit son fonds à une voisine. Comme elle devait être chargée de la direction de la vacherie et de la laiterie à Ceylan, ce fut elle que M. Person chargea de faire l' emplette de tous les ustensiles relatifs à cette partie du futur établissement.

Outre Firmin, Jean et Caillaud, M. Person engagea un charpentier, un forgeron, un serrurier-mécanicien et un maçon, afin d' établir à Ceylan les bâtiments de la scierie mécanique. Quant aux machines, on les emporta toutes faites, chaque pièce ayant un numéro d' ordre pour qu' il fût plus facile de les remonter à Ceylan.

Afin de ne pas ennuyer mes lecteurs, je passe sous silence les détails de tous les autres préparatifs et approvisionnements de M. Person. Quelle que fût son activité, il y mit près de six mois, car il envisageait avec une juste crainte la responsabilité que lui imposait la confiance des personnes qui lui remettaient leur vie et leur petite fortune.

Outils, ustensiles de toute sorte, vêtements, couvertures, literies, armes, munitions, drogues, livres, papier, etc., etc., tout cela remplissait d' énormes caisses qui furent chargées à bord d' un grand navire du Havre.

Au moment où M. Person et tout son monde allaient quitter Paris, Landry Cantinaud vint supplier Fortuné de le faire engager avec les autres ouvriers.

Landry étant, après tout, un bon ouvrier pour son âge, et les autres enfants ayant conservé une certaine amitié pour leur camarade, M. Person ne fit aucune difficulté pour l' emmener.

La petite expédition, qui partit de Paris pour le Havre au mois de mai 1840, se trouvait donc composée de quatorze personnes, savoir : M. et madame Person, Victor, Fanny, Fortuné et Maria, Firmin et Suzette, Jean, Caillaud, Landry, Benoît Ricquet le maçon, Christophe Lantérac le mécanicien et Thomas Vergnié le menuisier. Jean avait alors douze ans passés, de même que Victor ; Fortuné et Landry étaient plus âgés d' un an environ. Fanny avait neuf ans, Maria sept.

Le transport de tout ce monde étant à la charge de M. Person, il dut payer une forte somme à l' armateur du navire.

Le 18 mai 1840, le trois-mâts *la Julie,* capitaine Porzic, quitta la rade du Havre et fit voile pour Ceylan, emportant M. Person et sa petite colonie.



VIII. Débuts de voyage. — La mer et le lac d’ Enghien. — La limonade de Landry. — Mésaventures de Landry et de Fortuné. — Le mal de mer. — Le goudron. — Les boudins de la salle à manger.

Les préparatifs et les débuts d’ un voyage amusent toujours les enfants. Jean, qui n’ avait jamais quitté Paris, et dont l’ esprit était naturellement aventureux, ne se tenait pas de joie. La vue de la mer produisit sur Victor et sur lui une impression très-vive. Tous deux ne pouvaient se lasser d’ admirer les vagues qui roulaient leur frange d’ écume autour du navire. Fortuné riait de leur enthousiasme et croyait faire l’ homme en n’ admirant rien.

— Vous aviez déjà vu la mer, monsieur ? lui dit un matelot au moment où on levait l’ ancre.

— J’ ai vu le lac d’ Enghien, ce qui est à peu près la même chose, répondit Fortuné en haussant les épaules d’ un air dédaigneux.

— Tout à fait la même chose, répéta Landry, qui n’ avait point vu le lac d’ Enghien, mais qui approuvait de confiance toutes les paroles de Fortuné.

— Bah ! fit le matelot d’ un ton narquois. Je suis sûr que d’ ici à quelques jours vous trouverez de la différence. D’ abord, l’ eau du lac d’ Enghien est de l’ eau ordinaire, tandis que celle-ci est sucrée.

— Tiens ! fit Landry en écarquillant les yeux. Fortuné savait le contraire, mais il aimait trop à rire aux dépens des autres pour empêcher de mystifier un camarade.

— Ce n’ est pas étonnant, continua gravement le matelot : la semaine dernière encore, trois navires chargés de sucre ont coulé bas ici près, sans compter le bâtiment qui apportait des oranges.

— Je ne serais pas étonné que l’ eau eût le goût de la limonade aujourd’ hui, ajouta le matelot qui tenait le gouvernail.

L’ autre marin puisa de l’ eau dans un seau et fit semblant de goûter.

— Il n’ y a pas assez d’ oranges, dit-il, mais c’ est bon tout de même. Veux-tu en goûter, petit?

Landry ne demandait pas mieux. On lui remplit un gobelet dont il avala d’ un trait la moitié. Je laisse à juger à mes lecteurs la grimace qu’ il fit et les *pouah ! pouah!* qu’ il articula pendant plus d’ une heure.

La petite Maria avait aussi tendu la main pour prendre le gobelet ; mais elle l’ avait demandé si gentiment et si poliment, que le matelot n’ avait pas voulu lui faire le même mauvais tour qu’ à Landry. On comprend qu’ après la mésaventure de ce dernier, Maria n’ eut garde de renouveler sa demande.

Le lendemain, la mer devint fort grosse, et le navire commença à danser sur les vagues avec le mouvement d’ un cheval à bascule. C’ est ce mouvement-là surtout, qu’ on nomme le *tangage,* qui donne le mal de mer aux passagers.

Fidèle à son habitude de tout regarder et de se rendre utile autant qu’ il le pouvait, Jean se mit à aider les matelots de son mieux. Il était d’ abord assez gauche et pouvait à peine se tenir debout ; aussi les marins commencèrent-ils par rire un peu à ses dépens. Mais quand ils virent qu’ il prenait la chose gaiement et qu’ il persistait à travailler, ils se sentirent portés d’ amitié pour lui et lui donnèrent quelques conseils.

Sans cesse occupé avec les matelots à tirer sur les cordages, à laver le pont, ou bien à *arrimer* la cargaison, Jean trouva moyen d’ être utile. Grâce

à son activité, il évita le mal de mer, qui éprouva rudement les autres passagers. Maria seule ne fut pas malade. La bonne petite fille soigna de son mieux Fanny et madame Person, qui étaient restées couchées, bien que ce soit là le meilleur moyen pour se rendre malade en mer.

Quant à Fortuné et à Landry, aussi *douillets l'un* que l' autre, tous deux s' étaient laissés choir sur un rouleau de cordages et poussaient des gémissements lamentables.

— Vous gênez la manœuvre, leur dit un matelot ; ôtez-vous de là et allez vous asseoir, si vous voulez, sur les cages à poules.

Sur beaucoup de navires, en effet, la *dunette* ou partie élevée de l' arrière, contenant le logement du capitaine et des passagers, est garnie de cages à poules rangées le long du bord, de manière à laisser libre pour la circulation le centre de cette partie du pont. Les cages à poules sont couvertes de planches peintes servant de banc aux passagers. Quand aux pauvres poules, elles sont destinées à la nourriture des officiers et des passagers de première classe.

Au lieu de se rendre à l' invitation du matelot, Fortuné lui tira la langue avec colère et se roula de plus belle sur les cordages. Landry ne manqua pas de l' imiter.

— Debout donc ! leur cria tout à coup la voix impérieuse du capitaine qui venait d' ordonner une manœuvre.

Effrayés du mouvement qu' ils voyaient faire aux matelots pour saisir les cordages, Fortuné et Landry voulurent se lever précipitamment. Ils se sentirent retenus par le fond de leurs pantalons. La chaleur du soleil et celle de leur propre corps ayant fait fondre le goudron, ils se trouvaient collés aux cordages comme par de la poix. Ils ne se rendirent d' abord pas compte de la chose.

— Lâche-moi donc ! s' écria Fortuné, qui se figura que Landry le retenait.

— Est-ce que je vous touche, moi ? répondit Cantinaud en faisant un effort inutile pour se remettre sur ses pieds.

Fortuné prit un second élan aussi inutile que le premier ; mais, en retombant, il administra un coup de poing à Landry. Éperdu de frayeur, en se voyant ainsi retenu par un pouvoir invisible, Cantinaud se mit à pousser des cris perçants.

Au même instant, le câble sur lequel ils étaient couchés se déroula par suite d' une manœuvre, et les entraîna avec lui.

— Au secours, au secours, je suis perdu ! criait Landry en roulant sur le pont comme une barrique.

Une vague qui embarquait à ce moment par l' arrière vint inonder les deux enfants qui se crurent noyés. Ils poussèrent des hurlements de détresse et se débattirent tant et si bien, que, le goudron lâchant prise, ils roulèrent chacun de son côté, aux grands éclats de rire des matelots.

L' entêtement de Fortuné lui attira, quelques jours après, une autre mésaventure qui fit encore rire à ses dépens.

Au tangage avait succédé le *roulis;* c' est un mouvement qui fait osciller le navire de droite à gauche et réciproquement, et qui se produit quand on file vent arrière. Pour bien faire saisir la différence entre le tangage et le roulis, nous comparerons le premier, comme tout à l' heure, au mouvement d' un cheval à bascule, et le roulis au balancement d' un berceau.

Le roulis, qui est quelquefois très-violent, fait perdre l' équilibre non-seulement aux personnes, mais encore à tous les objets placés sur les tables sans y être attachés. Il est donc parfois très-difficile de mettre le couvert pour les repas.

Dans la plupart des navires, on garnit la table d' une sorte de bordure formée de longs tuyaux en toile, assez semblables à des tuyaux de pompe à incendie. Ces tuyaux, qu' on appelle *boudins,* sont remplis de son ou de sable et fixés à la table par des lacets qui se trouvent en dessous. A un pied environ de cette première bordure, on met une autre rangée de ces boudins. Les assiettes se placent alors entre les deux bordures et ne peuvent plus glisser.

Telle était l' installation qu' on avait adoptée à bord de la Julie, pour dîner sans accident, malgré le roulis. Il est bon d' ajouter que les chaises aussi sont amarrées à la table par le pied.

Poltron comme un lièvre, et tremblant à chaque mouvement du navire, quoique ses parents lui eussent assuré qu' il n' y avait aucun danger en ce moment, Fortuné se cramponnait continuellement au boudin placé devant lui. Plus on le lui défendait, plus il s' obstinait à le faire. Comme on ne pouvait toujours s' occuper de le surveiller, il tira tellement sur le malheureux boudin, qu' il finit par casser le lacet qui le retenait à table. Le boudin suivit les mains de Fortuné et les mains suivirent le corps du petit personnage ; Fortuné glissa sous la table, entraînant le boudin et une assiette remplie de potage à la julienne bouillant. Il se releva tout échaudé et constellé de légumes.

Éprouvant dans sa fureur le besoin de faire du mal à quelqu' un, Fortuné accusa le maître d' hôtel d' avoir tiré sa chaise en passant. Le capitaine, qui avait parfaitement vu comment tout s' était passé, et que les scènes de Fortuné commençaient à ennuyer, résolut de corriger une bonne fois le petit drôle de ses mensonges et de ses désobéissances.

— Ce que vous avancez là n' est pas exact, monsieur, vous le savez parfaitement ; dit-il à Fortuné. Comme je n' aime ni les délateurs, ni les calomniateurs, vous allez : 1° demander pardon au maître d' hôtel de votre injuste accusation ; 2° rentrer dans votre cabine ; 3° vous coucher sans autre dîner que ce morceau de pain. Allons, hors de table et lestement.

Il n' y avait pas à plaisanter avec le capitaine. Fortuné baissa la tête et s' en alla dévorer dans sa cabine sa honte et son pain sec.

Cette correction fut d' un salutaire effet pour Fortuné, qui, à partir de ce jour, se comporta convenablement à table et dans le salon. Il est vrai qu' il s' en dédommageait quelquefois le soir, et qu' il rendait la vie dure à son pauvre cousin. Au lieu d' avoir pitié des infirmités de ce dernier et de le soulager par d' obligeantes attentions, il s' amusait à lui jouer de mauvais tours. Il aimait surtout à tourmenter Jean Belin, qui n' osait lui répondre comme il l' aurait voulu, à cause de son respect et de sa reconnaissance pour la famille Person.



IX. Les enfants à bord. — Succès de Jean.

Grâce aux instances de Victor, M. Person avait été sur le point de faire inscrire Jean comme passager de première classe ; mais le brave Jean avait lui-même objecté, d' abord, que cela coûterait plus cher, puis, que cela susciterait des jalousies parmi les autres ouvriers. Victor s' étant rendu, quoique à regret aux raisons de son petit ami, Jean était resté sur l' avant.

Par son caractère obligeant et son esprit de repartie, il s' était fait aimer des matelots. Les mousses lui avaient d' abord infligé quelques-unes de ces mystifications auxquelles doit s' attendre tout passager, mais il les avait supportées gaiement, sans se fâcher et surtout sans se plaindre au contre-maître. Il s' en était vengé gentiment par quelques malices sans méchanceté, qui avaient mis les rieurs de son côté. Quelques horions bravement échangés et de petits services rendus à l' occasion avaient achevé de le faire adopter sur le gaillard d' avant. Maintenant il était là comme chez lui, et nul ne cherchait à le molester.

Landry, au contraire, taquin et rapporteur, recevait force taloches de tout le monde. Ne faisant rien de ses dix doigts, et n' ouvrant jamais un livre, quoiqu' il sût lire, il s' ennuyait beaucoup et passait son temps avec les mousses et les novices, qui se moquaient de lui et lui donnaient de fort mauvais conseils.

Il eût mieux fait de suivre l' exemple de Jean, qui recherchait la compagnie des vieux matelots. Naturellement a droit et aimant à tout apprendre, il les aidait à faire du bitord (sorte de cordage), à épisser du filin, à raccommoder les voiles, et même à recoudre des vêtements, car un matelot doit savoir tout faire. Ces braves gens, qui exposent leur vie à chaque minute, ne rougissent pas de manier une aiguille et des ciseaux, et ils ont bien raison.

Charmés de la bonne volonté et de l' intelligente patience du petit Parisien, chacun lui apprenait quelque chose. Il connaissait déjà les noms des principaux cordages et montait souvent dans la mâture.

Le lieutenant, pour lequel il avait fabriqué un étui de mathématiques et taillé la coque d' un petit bâtiment, lui demanda un jour ce qu' il pourrait lui donner pour récompense.

— Il y a quelque chose que je voudrais bien vous demander, répondit Jean qui rougit jusqu' aux oreilles, mais je n' oserai jamais...

— Est-ce de l' argent, du vin?

— Oh ! non, monsieur.

— Un autre hamac, du sucre ?

— Rien de tout cela, monsieur.

— Alors, explique-toi.

— Eh bien ! monsieur, je voudrais apprendre à faire *le point.*

On appelle ainsi une série d' observations astronomiques et de calculs, au moyen desquels un marin détermine la situation de son bâtiment sur le globe.

Le lieutenant le questionna d' abord sur ses connaissances en fait de mathématiques, et fut tout étonné de le trouver si instruit.

— Mon ami, lui dit-il, tu n' es pas encore assez avancé pour pouvoir opérer toi-même. Puisque tu sais si bien calculer, je te donnerai d' abord des opérations à vérifier pendant quelque temps. Ton ami Guéven (c' était le contre-maître) t' indiquera la marche à suivre ; dans sept ou huit jours, moi, je t' apprendrai à te servir du *sextant* et du *chronomètre*.

Trois jours après, Jean était au courant des calculs.

— Comment diable as-tu fait ? lui demanda le lieutenant émerveillé.

— Dame ! répondit Jean, Guéven a été bien complaisant, et j' ai travaillé du matin au soir.

Quelques jours plus tard, le capitaine aperçut Jean qui tenait un sextant braqué sur le ciel.

— Qu' est-ce que tu fais là, petit singe ? dit le capitaine, qui aimait assez le jeune ouvrier.

— Je prends la hauteur du soleil, capitaine, répondit le pauvre Jean, un peu intimidé.

— Pour quoi faire?

— Pour faire le point.

Le capitaine leva les épaules en riant.

— Jean dit vrai, capitaine ! s' écria vivement Victor, toujours prêt à défendre son ami. M. Chandy lui a montré à faire le point, et je commence aussi à l' apprendre.

— Eh bien ! dit le capitaine en passant amicalement la main sur la tête des enfants, continue ta besogne, petit Parisien. Si tu arrives juste, je t' invite à dîner aujourd' hui à la grande table.

Jamais calculs de bord ne furent vérifiés et *revérifiés* comme ceux-là. Depuis le contre-maître jusqu' au lieutenant, chacun voulut s' assurer que Jean avait réussi. On ne trouva qu' une erreur insignifiante que le lieutenant voulut corriger, mais Jean s' y opposa.

— C' est parfaitement juste, ma foi ! s' écria le capitaine stupéfait, sauf ce chiffre qui est sans importance... Pourquoi ne l' as-tu pas changé, puisque tu l' as souligné?

— Parce que c' est M. Chandy qui m' a montré l' erreur. Comme je vous avais promis un calcul de moi tout seul, je n' ai pas voulu vous tromper.

— Tu es intelligent et laborieux, mon enfant, lui dit le capitaine, mais ta franchise est la première de toutes tes qualités. J' ai quelques livres dans ma cabine, et je t' en prêterai quand tu voudras. A ce soir, monsieur l' astronome.

Jean se comporta si bien à table, il fut si peu gourmand et répondit à chacun avec tant d' intelligence et de convenance, qu' il plut à tout le monde.

Il en résulta que le capitaine lui permit de venir sur l' arrière quand il voudrait, faveur rigoureusement interdite aux gens du gaillard d' avant, car

les matelots eux-mêmes n’ ont le droit de dépasser le grand mât que pour les besoins du service.

Ainsi que la plupart des officiers des navires de commerce, le capitaine avait avec lui une petite pacotille et diverses marchandises *en consignation.* On appelle ainsi des objets appartenant à divers individus qui les confient à une autre personne chargée de les vendre pour leur compte. Toutes ces opérations nécessitent des factures (ou notes) en trois ou quatre expéditions, des additions interminables et force comptes de toute espèce. Or les marins aiment généralement fort peu les écritures. Jean et Victor, qui voyaient le vieux capitaine travailler d’ un air de mauvaise humeur à ses comptes de commerce, lui offrirent de l’ aider.

Tous deux avaient déjà quelques notions des écritures commerciales, et Victor surtout écrivait parfaitement bien. Aussi furent-ils d’ une utilité réelle au brave capitaine, dont ils firent toutes les copies sous la direction de M. Person, heureux de les voir laborieux et obligeants.

Fortuné avait aussi offert ses services et même il essaya de travailler ; mais, au bout de deux jours, il fut ennuyé et il ne revint plus.

Pour toute récompense de leur travail, les deux amis demandèrent qu’ on donnât double ration de vin à l’ équipage, ce qui leur fut accordé. De plus, le capitaine prit Jean pour son secrétaire, et le petit ouvrier se trouva ainsi admis de droit à la table et au logement de l’ arrière.

Il profita de sa position pour rendre divers services aux gens de l’ équipage et aux autres passagers de l’ avant. Que de fois, entre autres, ne garda-t-il pas tout son dessert pour le distribuer aux ouvriers, et surtout à son ancien camarade Landry Cantinaud !

Cette générosité ne diminuait pas la jalousie de Landry, qui ne pouvait pardonner à Jean d’ avoir si bien réussi. Quant à Suzette, à Firmin et au père Caillaud, ils étaient enchantés du succès de Belin, qui n’ en était pas plus fier avec eux, et trouvait moyen de leur prouver son affection par une foule de ces prévenances et de ces attentions dont les bons cœurs ont le secret.



X. La baleine de Fortuné. — Le requin et ses pilotes. — Pêche curieuse. — Présence d’ esprit de Jean. — La fourchette de Maria.

Un jour de calme, et tandis que, faute de vent, le navire restait immobile à la même place, Victor aperçut à l’ arrière du bâtiment un énorme poisson, trois ou quatre fois plus long que le plus gros saumon qu’ il eût jamais vu. Autour de ce monstre nageaient trois autres poissons, de la taille d’ un petit merlan, dont le dos était rayé de bandes noires.

— Quel est ce poisson, monsieur ? demanda Victor en s’ adressant au *limonier,* c’ est-à-dire à l’ homme qui tenait le gouvernail.

Il est ordinairement défendu de parler au timonier, pour ne point le distraire de son importante occupation ; mais, en temps de calme, il n’ a rien à faire, puisque le navire ne marche pas.

— C’ est une baleine, pardine ! répondit Fortuné d’ un ton capable.

— Sans doute, répéta Fanny, qui avait toujours la plus haute opinion des talents de son cousin.

— Une baleine en avalerait une douzaine comme cela à la fois, mon petit monsieur, répondit le matelot. Ce poisson-là, c’ est un requin..., et les petits qui l’ accompagnent sont des *pilotes.*

— Des pilotes ! fit Fortuné. Laissez-moi donc tranquille !

— Les pilotes suivent le requin partout, n' est-ce pas ? dit Victor, qui avait appris l' histoire naturelle dans *la Vie des animaux* de Jonathan Franklin.

— Précisément, dit le matelot. Demandez au capitaine qu' on pêche le requin, et vous les verrez se cramponner à son corps et venir avec lui.

Le capitaine se fit un peu prier.

— J' y consens, dit-il enfin, mais à la condition que les enfants promettront de ne pas quitter la dunette lorsqu' on amènera le requin sur le pont.

Fortuné, Victor, Jean et les deux petites filles promirent aussitôt d' observer cette consigne.

Alors un matelot attacha au bout d' une grosse corde un énorme hameçon à deux branches, nommé *émérillon,*tout pareil à ces crocs auxquels on suspend les viandes de boucherie. On fit entrer les crochets dans un gros morceau de lard qui devait servir d' appât. Le matelot jeta l' émérillon dans l' eau en conservant dans la main l' autre extrémité de la corde.

Le requin, s' approchant jusqu' à toucher le bâtiment, effleura deux ou trois lois le morceau de lard.

Je vous laisse à juger de l' anxiété de chacun et de l' attention des enfants.

A la fin, le requin se retourna presque complétement et laissa voir son ventre blanchâtre ainsi que son énorme gueule, dans laquelle la tête d' un homme serait entrée tout entière. Le morceau de lard disparut entre trois rangées de dents plus longues et plus aiguës que les dents d' une scie. Le matelot retira la corde en donnant une secousse ; mais l' émérillon, ne s' étant accroché à rien, revint avec la corde et le lard.

Surpris sans doute de voir partir ainsi son déjeuner, le requin, toujours suivi des pilotes, se rapprocha encore du morceau de lard et l' avala de nouveau. Cette fois l' émérillon avait sans doute mordu, car la main du matelot rencontra une résistance.

— Il est pris ! cria-t-il joyeusement.

On installa, on *frappa,* comme disent les marins, une poulie à une vergue du grand mât. Puis on fit passer sur cette poulie une longue et forte corde dont on porta l' extrémité au matelot. Il y attacha le bout de corde qu' il tenait à la main, et conduisit doucement le requin jusqu' au milieu du navire, c' est-à-dire vis à-vis du grand mât.

Quand le requin fut juste au-dessous de la vergue où était fixée la poulie, on se mit à le hisser comme un sac de farine. Dès qu' il se vit une partie du corps hors de l' eau, il commença à se démener avec fureur. De peur qu' il ne se décrochât, on lui passa un nœud coulant qui vint s' arrêter à sa queue large et résistante et qu' on serra aussitôt. Alors on hissa les deux cordes à la fois, jusqu' à ce que le requin se trouvât au niveau de la *lisse,* c' est-à-dire du bord du navire.

Avec une gaffe (longue perche à crochet), on le tira en dedans ; puis, à un signal donné, on laissa filer les deux cordes. Le requin tomba comme une masse sur le pont du bâtiment, et se mit à frétiller d' une terrible façon.

Dans l' enivrement de la curiosité, les enfants avaient oublié leur promesse. Victor et Jean eux mêmes étaient descendus de la dunette. Voyant les matelots se grouper autour du requin, ils avaient suivi leur exemple, en ayant bien soin toutefois de s' éloigner de l' énorme tête du monstre. En ce moment, un matelot, armé d' un long couteau, s' approchait de la queue du requin avec des précautions que les enfants ne s' expliquaient pas. Ils ignoraient que les requins ont une force énorme dans la queue. Plus d' une fois, des animaux de cette espèce ont brisé d' un seul coup de queue les jambes des imprudents qui s' étaient trouvés à portée de leur atteinte.

Comme les matelots étaient trop occupés du requin, leur ennemi naturel, pour songer aux enfants, Victor et Fortuné purent suivre le marin qui s' approchait pour couper la queue du requin. Connaissant le danger, le matelot était sur ses gardes ; sur un mouvement qu' il vit faire au requin, il recula précipitamment et renversa Victor et Fortuné, qu' il ne savait pas derrière lui.

Le requin se tordit sur lui-même et lança un coup de queue qui brisa comme du verre une barrique placée à quelques centimètres des deux-enfants. Il y eut un cri de terreur. Le premier mouvement de Jean fut de se précipiter au-devant de Victor et de rejeter en arrière son ami, qui se trouva ainsi placé hors de la portée du requin ; puis il saisit un cordage et s' enleva à la force du poignet juste assez à temps pour éviter un nouveau coup de queue du requin. Quant à Fortuné, qui avait perdu la tête, le contremaître l' empoigna par le pied, le tira en arrière et le releva, le tout d' un seul mouvement. Nous sommes obligés d' avouer que, sous l' empire d' une émotion facile à comprendre, le matelot accompagna ce mouvement d' une vigoureuse taloche.

M. Person, qui cherchait ses enfants d' un autre côté, s' était élancé vers son fils, au risque de se faire tuer, car il avait sauté par dessus le requin. Il saisit dans ses bras l' enfant qu' on avait déjà relevé, et l' embrassa avec une joie si profonde, que Victor, comprenant combien son pauvre père avait dû souffrir, se repentit amèrement de sa désobéissance.

M. Person se sentit d' autant moins l' envie de le gronder, que l' enfant avait montre plus de courage et de sang-froid qu' on n' aurait osé l' espérer. Le premier mot de Victor fut :

— C' est mon ami Jean qui m' a sauvé, papa ; pardonne-moi la peine que je t' ai faite.

Fortuné, en revanche, quoiqu' il n' eût aucun mal, criait et hurlait comme un chien qu' on écorche.

Le capitaine et madame Person, qui l' avait pris dans ses bras, crurent d' abord qu' il était blessé, mais les éclats de rire des matelots leur apprirent la vérité. Au moment où il se calmait un peu, le petit chien de madame Person vint lécher la main de Fortuné. Dans sa folle terreur, celui-ci crut sentir le contact du requin, et poussa de telles clameurs, accompagnées de telles contorsions, que, cette fois, tout le monde se mit à rire.

— Qu' y a-t-il donc, mon brave ? lui dit le capitaine. Est-ce que vous auriez avalé le requin par hasard?... Ou bien vous aurait-il mordu avec sa queue ?

Rassuré désormais, mais outré de colère, parce qu' il voyait que chacun se moquait de sa poltronnerie, Fortuné, selon son habitude, éprouvait le besoin de s' en prendre à quelqu' un de sa mésaventure.

— Capitaine, dit-il, ce n' est pas de peur que je criais. C' est le contre-maître Guéven qui m' a frappé et qui m' a bien fait mal, n' est-ce pas, Landry?

Landry, qui n' avait rien vu, mais qui confirmait toujours les assertions de Fortuné, grommela quelque chose qui ressemblait à un assentiment.

En deux mots, le contre-maître eut expliqué la chose au capitaine.

— Comment, Guéven ! s' écria le capitaine en feignant d' être fort en colère, vous avez osé toucher monsieur ? Vous serez puni... Venez avec moi, mon brave petit ami, continua-t-il en s' adressant à Fortuné triomphant, je vais vous remettre dans la position où vous étiez, et je vous réponds que personne ne viendra mettre la main sur vous cette fois.

Il saisit en même temps Fortuné dans ses bras. L' enfant, qui avait pris cela au sérieux, se débattit et poussa des cris épouvantables. Puis il se sauva

dans sa cabine, poursuivi par les huées des matelots.

Pendant ce temps, les matelots avaient tendu en sens inverse les deux cordes qui serraient, l' une la queue, l' autre la tête du requin. Le matelot reprit son couteau et trancha la queue au moyen de sept ou huit coups adroitement appliqués.

Une fois le requin mis ainsi hors de combat, on le tua en lui assenant des coups sur la tête avec les barres de fer du *cabestan.* (On appelle ainsi une machine qui sert à lever l' ancre et à faire diverses manœuvres.) Le requin fut ensuite écorché, et les matelots se partagèrent sa peau, qui sert à divers usages, entre autres à polir le bois.

Quant à la mâchoire, on la nettoya soigneusement et l' on en fit cadeau à Victor, que tous les matelots avaient pris en affection, à cause de son bon cœur. Fortuné paraissant la désirer vivement, Victor voulut la lui donner ; mais le capitaine lui fit comprendre que les matelots pourraient être contrariés de voir ainsi repousser leur présent. On offrit à Jean l' arête du requin, qui a l' air d' un grand cierge canelé et ciselé de nombreux anneaux.

Pendant cette cruelle opération., madame Person était restée renfermée dans sa cabine avec ses deux petites filles. Fanny aurait bien voulu cependant assister à la pêche du requin, mais sa mère lui fit comprendre que certains spectacles ne sont pas faits pour les femmes. Quant à Maria, la petite poltronne demandait toutes les cinq minutes s' il était bien certain que le requin ne viendrait pas la manger dans sa cabine.

La pêche du jour servit naturellement de sujet de conversation pendant le dîner et durant toute la soirée. La désobéissance de Jean avait été oubliée, grâce au courage avec lequel il s' était dévoué pour sauver son petit ami ; mais on plaisanta longtemps le malheureux Fortuné, que son méchant caractère rendait désagréable pour tout le monde. Fanny elle même, malgré sa partialité pour son cousin, était humiliée de sa conduite.

Il n' y avait pas jusqu' à la petite Maria qui ne fît la *brave* pendant le dîner.

— Si j' avais été là, dit-elle, moi j' aurais piqué ma fourchette dans le requin.

Et brandissant sa petite fourchette, elle la piqua dans un morceau de poulet, ce qui était beaucoup moins dangereux.

— Alors, lui répondit Fanny, avec la frayeur que tu as montrée cette après-midi, il t' aurait fallu une fourchette de cent pieds au moins.



XI. Les moutons du Cap. — La pêche aux oiseaux. — fortuné à la mer. — La mort du lieutenant. — Horrible tempête. — Les récifs. — La voie d’ eau. — Le naufrage. — Conduite admirable du capitaine et des matelots. — Les enfants et les femmes dans la chaloupe. — Débarquement de la chaloupe. — Dévouement des matelots. — La chaloupe est engloutie.

Il n’ y a rien de moins varié et de plus triste pour les gens inoccupés qu’ une longue traversée. Sur une période de quatre-vingt-dix à cent vingt jours que dure le voyage des Indes sur un bâtiment à voiles, à peine se trouve-t-il une vingtaine de journées égayées ou intéressées par quelque incident.

Tout occupé de perfectionner ses connaissances en mathématiques sous la direction du lieutenant, et d’ apprendre l’ anglais, qu’ un passager lui enseignait ainsi qu’ à Victor, Jean ne trouvait pas le temps de s’ ennuyer.

En revanche, M. Person faisait d’ inutiles efforts pour décider Fortuné à travailler. Cet enfant était la paresse incarnée et désespérait son pauvre oncle. Il s’ ennuyait du matin au soir. Comme la plupart des oisifs, il allait

caqueter avec l' un et l' autre. Puis, fort indiscret de sa nature et ne calculant pas d' ailleurs la portée de ses paroles, il racontait, quelquefois très-mal à propos, ce qu' on lui avait dit et ce qu' il avait vu. De là, des brouilles, des querelles et des explications, au bout desquelles on trouvait toujours la maudite langue de maître Fortuné.

Quelques jours avant d' arriver au cap de Bonne Espérance, le *second,* c' est-à-dire le premier officier après le capitaine, annonça, en descendant pour dîner, qu' il avait aperçu des *moutons du Cap*.

Fortuné haussa les épaules.

— On ne voit seulement pas la terre, dit-il.

— Cela ne fait rien, reprit le second. Je vous engage, mes petits amis, à préparer vos lignes pour demain.

— Pour quoi faire ? demanda Jean.

— Pour pêcher les *moutons,* répondit le capitaine en riant.

— Je ne suis pas assez bête pour croire cela, dit Fortuné d' un ton bourru.

— Capitaine, demanda Victor, est-ce que les *moutons du Cap* ne sont pas de gros oiseaux, qu' on appelle ainsi parce qu' on les rencontre toujours aux environs du Cap?

— Précisément, mon petit savant, répondit le capitaine. Où avez-vous donc deviné cela?

— Je l' ai lu dans Jonathan Franklin.

Le lendemain, en effet, une foule d' oiseaux entouraient le navire. Il y en avait de toutes les tailles, depuis l' albatros, grand comme un cygne, jusqu' au satanicle, de la dimension d' une hirondelle. Tout ce monde emplumé voltigeait autour du bâtiment et se précipitait à tire-d' aile sur chaque objet qu' on laissait tomber à l' eau.

On profite de cette avidité pour prendre ces pauvres bêtes au moyen d' un fort hameçon recouvert de lard ; mais il faut pour cette pêche que le navire ne marche pas trop vite.

Dès qu' on a jeté l' appât à la mer, l' albatros ou le damier se laissent tomber dessus et l' avalent. Quelquefois il leur arrive de s' envoler avec l' appât ; le plus souvent ils restent sur l' eau pour le manger. Alors le pêcheur donne une secousse, l' hameçon s' engage dans le gosier ou bien à la pointe du bec recourbée de l' oiseau, et on le tire à bord comme un cerf-volant, s' il est en l' air, ou comme une *bouée,* s' il est à la nage.

Je vous laisse à juger combien cette pêche amusa les enfants. On leur avait défendu seulement de prendre des albatros, parce que ces oiseaux

opposent quelquefois une vigoureuse résistance en déployant leurs ailes sur l' eau. Il faut alors des bras robustes pour les amener à bord du navire.

La pêche du damier, au contraire, qui n' est pas beaucoup plus gros qu' un pigeon, n' offre aucun danger.

— Tu sais bien qu' on nous a défendu de prendre des albatros, Fortuné, dit Victor à son cousin, qu' il voyait préparer une grosse ligne.

— Bah ! répondit Fortuné, c' est pour nous contrarier, et à cause de toi qui n' as pas plus de force qu' une petite fille ; mais moi je suis robuste et je ne crains rien.

Il lança son hameçon qui fut bientôt avalé par un albatros., Fortuné poussa un cri de joie et se mit à tirer la corde. Se sentant pris, l' oiseau voulut battre en retraite, et commença à frapper l' air vigoureusement de ses longues ailes.

Fortuné tint bon un instant. Tout à coup le bâtiment bondit sous l' impulsion du vent. L' oiseau étant resté immobile, et Fortuné n' ayant pas voulu lâcher la corde, celui-ci fut entraîné jusqu' à la barre de fer qui entoure la dunette à hauteur d' appui. De là il tomba dans l' eau.

— Un homme à la mer ! cria le timonier.

Le premier mouvement de Jean fut de s' élancer au secours de Fortuné. Heureusement pour lui, le lieutenant le saisit à bras-le-corps et le remit à un matelot. Puis, voyant que le capitaine était accouru, le brave lieutenant se jeta à l' eau avec deux matelots.

Le capitaine ordonna promptement des manœuvres destinées à faire tourner le bâtiment pour revenir auprès de Fortuné. On avait déjà lancé à ce dernier des *bouées,* ou gros morceaux de bois, et une des cages à poules. On espérait que, tous ces objets flottant autour de lui, il parviendrait à se cramponner à l' un ou à l' autre.

Fortuné avait perdu la tête, ce qui se comprend assez bien, et se contentait de barbotter sur place. Le lieutenant l' atteignit enfin et le hissa sur une bouée. Malheureusement, l' officier ne put s' y cramponner lui-même. Soit qu' il eût été saisi par un requin, soit qu' il eût été pris par une crampe, il poussa un cri déchirant et disparut sous l' eau.

En vain les matelots désespérés plongèrent-ils autour de l' endroit où on l' avait vu pour la dernière fois. La tempête, qui avait tout à coup succédé au calme, ainsi qu' il arrive souvent dans ces parages, soulevait des vagues furieuses. Il commençait à être dangereux pour le bâtiment de rester à la même place. Le canot faillit chavirer. Au bout d' une demi-heure de

recherches, le capitaine, la mort dans l' âme, fut obligé de se remettre en route.

Quant à Fortuné, les matelots l' avaient repêché sur sa bouée et ramené à bord. Son entêtement et sa désobéissance ayant causé la mort d' un brave officier, chacun le prit en grippe sur le navire. Personne ne lui adressait plus la parole. Il finit par manger tout seul dans sa chambre jusqu' au moment où l' on relâcha au cap de Bonne-Espérance.

Trois jours après, on remit à la voile. Outre les regrets que laissait le pauvre lieutenant, que tout le monde aimait à bord, sa perte était d' autant plus regrettable, que le second tomba malade. Le capitaine resta seul pour conduire le bâtiment. Quelle que fût l' énergie du digne marin, il ne pouvait se priver complétement de sommeil. Pour alterner avec lui, il fallut prendre le contre-maître ; mais cet homme, fort intelligent d' ailleurs, ne pouvait acquérir du jour au lendemain les nombreuses connaissances indispensables au commandement d' un navire.

Une quinzaine de jours après avoir quitté le Cap, les voyageurs furent assaillis par une tempête furieuse. Il fallut serrer toutes les voiles, et fuir *devant* le vent, c' est-à-dire dans le même sens.

Il faisait une nuit profonde, qui ajoutait encore à l' horreur de la situation. Il est probable que le navire rencontra des courants dont l' action, impossible à prévoir ainsi qu' à éviter, le rejeta vers la côte avec une force irrésistible.

Vers trois heures du matin, une voix effrayée, qui retentit comme le glas de la mort, cria tout à coup :

— *Brisants* à l' avant ! Le capitaine ordonna aussitôt de hisser une voile pour s' éloigner des récifs ; mais la toile n' était pas à moitié déployée, que le vent l' avait déchirée en mille pièces.

Le capitaine vit que tout était perdu. Avec un sang froid admirable, il prit résolument ses mesures pour sauver les passagers.. Il ordonna de dégager la chaloupe et le canot, d' y jeter des provisions, des armes, des haches, une boussole, des vêtements et divers autres objets.

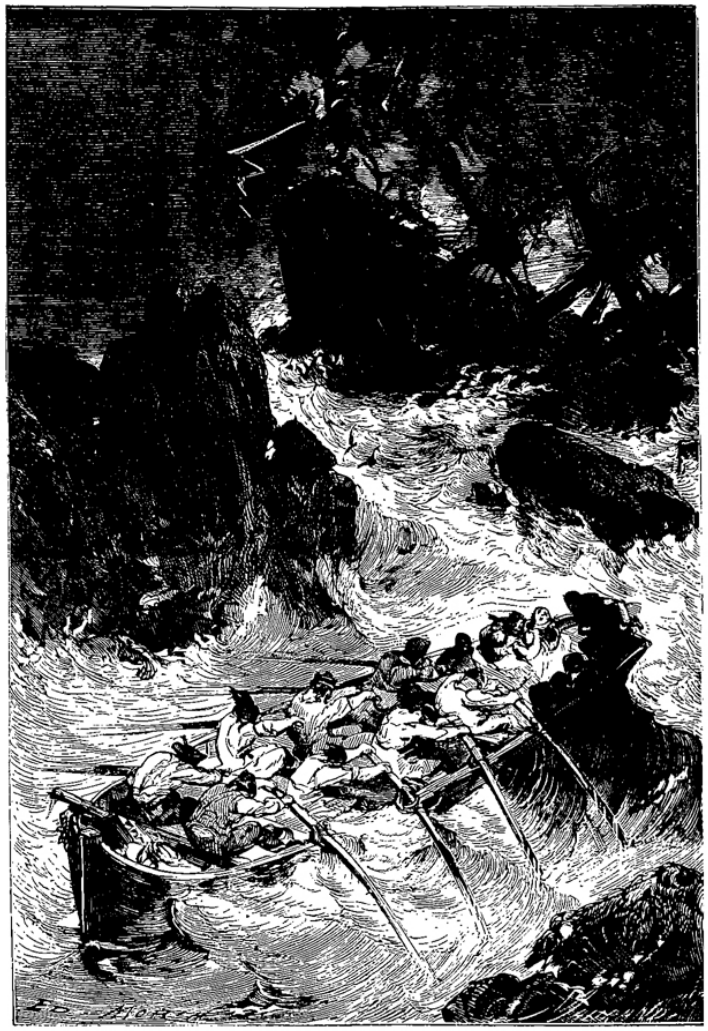
— Prenez sur vous ce que vous avez de plus précieux, dit-il tout bas à ceux des passagers qu' il croyait capables de supporter sans cris et sans lamentations la terrible nouvelle. Dans quelques minutes peut-être, le bâtiment va donner sur des récifs.

Malgré toutes les précautions que le capitaine avait prises pour ne pas effrayer les femmes, elles se doutèrent bientôt de la vérité. Alors

commencèrent les scènes de désespoir. Quelques hommes même n’ avaient pas honte de pleurer et de crier au lieu d’ imiter le sang-froid et le courage de M. Person.

Fortuné et Landry criaient si haut et se lamentaient tellement, que le capitaine fut obligé de leur faire quitter le pont parce qu’ ils gênaient la manœuvre.

Au bout d’ un quart d’ heure d’ angoisse, un choc épouvantable fit trembler tout le bâtiment.



—Nous touchons ! cria le capitaine.

Le navire venait, en effet, de rencontrer des rochers sur lesquels il resta immobile. Les vagues monstrueuses qui continuaient à déferler sur le malheureux bâtiment menaçaient de le mettre bientôt en pièces.

Pour comble de malheur, un matelot annonça que l’ eau gagnait l’ intérieur du navire.

Le capitaine, toujours calme et maître de lui, dominait de sa voix brève et impérieuse le tumulte des éléments et les cris des passagers.

A la lueur d’ un éclair, on" avait aperçu une côte à quelques portées de fusil du bâtiment. Par les ordres du capitaine, la chaloupe fut mise à la mer. Comme il était impossible de transporter tout le monde à la fois, les femmes seules et les enfants durent y prendre place. Suzette et madame Person s’ obstinant à ne pas partir sans leurs amis, on les descendit de force dans la chaloupe. Il en fut de même de Victor et de Jean, qui voulaient céder leur place à M. Person, et que deux vigoureux matelots firent passer bon gré mal gré aux rameurs.

L’ embarcation s’ éloigna aussitôt du bâtiment sous l’ impulsion des avirons de huit matelots.

Nous n’ essayerons pas de décrire le désespoir de Suzette et de madame Person ; il est des douleurs qu’ on ne saurait rendre.

Après avoir failli vingt fois être engloutie ou brisée par les vagues, la chaloupe atteignit le rivage. Les matelots débarquèrent aussitôt tout ce qu’ ils avaient à bord de passagers et d’ objets de toute espèce. Puis, sans prendre un instant de repos, ces braves gens retournèrent au navire.

Ils savaient pourtant, ces nobles cœurs, qu’ ils allaient à une mort presque certaine ; mais aucun d’ eux n’ eut même la pensée de l’ éviter en restant à terre. Ah ! si l’ on savait ce que le plus obscur matelot dépense de courage et de dévouement chaque jour de sa vie !

Les femmes et les enfants suivaient d’ un œil inquiet la frêle embarcation qui semblait une coquille de noix sur les vagues monstrueuses. Les éclairs se succédant avec rapidité, on apercevait de temps en temps la chaloupe sur la cime de quelque vague.

Tout à coup, au moment où un éclair déchirait l’ horizon, on vit une vague immense s’ abattre sur l’ embarcation, qui s’ abîma pour ne plus reparaître.



XII. La grève et les naufragés. — Nuit terrible. — Le jour. — Le navire a disparu. — Prière de madame Person et des enfants. — Plage déserte. — Rochers et hautes herbes. — Un ruisseau d’ eau douce. — Épaves. — Activité de Suzette. — La chasse au fouet. — Repas.

Debout sur la grève, oubliant le vent et le froid qui glaçaient leurs corps mouillés, les naufragés restaient les yeux fixés sur l’ endroit où ils avaient laissé le bâtiment. Leurs oreilles attentives cherchaient à percevoir quelque son qui leur indiquât l’ approche d’ une barque. Ne pouvant plus douter de la perte de la chaloupe, ils se disaient que le canot restait encore.

Trois heures se passèrent ainsi dans des angoisses inexprimables. Quand vint le jour, les yeux des naufragés parcoururent en vain l’ horizon des lames écumantes. Le bâtiment avait disparu. Un mât et des débris de tout genre que ballottaient les flots ne révélèrent que trop le sort de la pauvre *Julie.*

Les cadavres de deux des matelots de la chaloupe vinrent échouer sur la grève et ne laissèrent même plus la triste consolation du doute à l’ égard de

cette embarcation. Elle avait été engloutie avec les braves marins qui la montaient.

Malgré leur fatigue et leur épuisement, les enfants creusèrent une fosse dans le sable et y ensevelirent pieusement les pauvres matelots.

Une circonstance donna cependant quelque espoir à madame Person ainsi qu' à Suzette : c' est qu' on ne retrouva sur la plage le cadavre d' aucune des personnes restées à bord du navire.

— Dieu tout-puissant, qui voyez notre malheur, murmura madame Person en levant les mains au ciel, sauvez mon mari, sauvez le père de ces pauvres enfants ! Arrachez aux fureurs de la tempête les braves ouvriers qui nous ont accompagnés et les courageux marins qui se sont dévoués pour nous !

Les enfants joignirent leurs petites mains, et leurs ferventes prières montèrent vers le ciel avec celles de Suzette et de madame Person. Les deux femmes, qui s' étaient agenouillées sur le sable, se relevèrent enfin en essuyant leurs yeux baignés de larmes.

— Ils avaient encore le canot, madame, dit Suzette. Peut-être auront-ils été recueillis par quelque navire ou portés par les vagues sur quelque autre point de la côte. Ayons confiance en Dieu, et n' attristons point, par la vue de notre douleur, ces pauvres enfants qui ont déjà tant à souffrir.

Madame Person lui serra silencieusement la main. Étouffant leurs sanglots, toutes deux eurent la force de dire aux enfants quelques paroles de nature à leur inspirer un espoir qu' au fond du cœur elles-mêmes n' osaient guère partager.

Avec un courage au-dessus de son âge, Jean fit son possible pour les seconder.

Il essuya ses larmes qui ruisselaient sur ses joues au souvenir de M. Person, de Firmin et du père Caillaud, et se mit à consoler ses petits camarades.

— Nous reverrons ton père, dit-il à Victor, qui sanglotait, la tête appuyée sur l' épaule de sa mère. Ne pleure pas ainsi ; plus un malheur est grand, plus un homme doit avoir de courage. Songe à ta pauvre mère ; n' ajoute pas à son chagrin en lui montrant le tien.

Madame Person, qui comprit l' intention du brave petit garçon, le saisit dans ses bras et l' embrassa avec effusion.

— Ah ! madame, murmura-t-il avec un élan parti du cœur, que le bon Dieu prenne ma vie, à moi qui ne suis nécessaire à personne, et qu' il vous

rende votre mari...., et le tien aussi, ma bonne Suzette, ajouta-t-il en se jetant dans les bras de celle-ci.

Au bout de quelques heures consacrées aux premiers élans du désespoir, les naufragés furent obligés de s' occuper de leur propre situation.

La baie dans laquelle ils avaient abordé avait la forme d' un immense fer à cheval. L' une des branches, plus longue et plus inclinée, se terminait par un promontoire de rochers situé à deux lieues environ de l' endroit du débarquement.

D' après ce que les enfants avaient entendu dire aux marins au moment du naufrage, il était probable qu' ils se trouvaient sur les côtes d' Afrique ; mais c' était le seul renseignement qu' ils eussent sur leur position.

Quant au pays, il n' offrait aucune trace d' habitation, aucun indice de nature à révéler la présence de quelque créature humaine.

Une forêt épaisse et profonde couvrait la côte de ses arbres gigantesques, entre les troncs desquels croissaient et s' entrelaçaient une foule d' arbustes épineux et de plantes grimpantes. A deux ou trois portées de fusil de l' endroit où se trouvaient les naufragés, une vallée verdoyante s' ouvrait au milieu de la forêt et se prolongeait obliquement sur la gauche. En certains endroits, l' herbe avait plus de deux mètres de hauteur. Jamais pareille végétation ne s' était offerte aux yeux de nos Européens.

La première chose à faire était de trouver de l' eau douce : sous ce soleil de feu, la soif commençait déjà à tourmenter les enfants.

Suzette et Jean partirent à la découverte. Suivant la lisière de la forêt et de la prairie, ils s' enfoncèrent bravement dans la vallée. Après une heure et demie de marche pénible au milieu des hautes herbes et des arbustes épineux, ils arrivèrent à un petit ruisseau. Ils le remontèrent durant quelques minutes, et rencontrèrent bientôt la source qui lui donnait naissance. Elle formait une sorte de fontaine au milieu d' une éclaircie de la forêt, non loin d' un bouquet de cinq ou six gros arbres isolés.

L' herbe était beaucoup moins haute à cet endroit, ce qui tenait probablement à la présence des arbres, et le terrain paraissait assez propice pour s' y établir provisoirement.

Les deux explorateurs rejoignirent leurs amis et leur firent part de leur découverte.

Il fut décidé qu' on s' établirait à côté de la fontaine, au pied des arbres, dont un soleil brûlant rendait l' ombrage indispensable.

Mais, avant tout, il fallait se procurer des provisions, car les enfants se plaignaient déjà de la faim.

Par malheur, dans leur empressement à repartir, les matelots avaient déposé la plupart des objets trop près de l' eau ; la mer, en montant, avait soulevé les plus légers, qu' elle avait ensuite entraînés en se retirant.

Quelques outils et autres objets en fer étaient seuls restés ; les provisions et les vêtements avaient disparu.

Les enfants ramassèrent des coquillages, qui abondaient, par bonheur, sur la grève. Victor trouva une boîte de conserves alimentaires qui était engagée entre deux pierres. Un peu plus loin, Jean découvrit un baril de farine caché dans les fissures d' un rocher, où il était comme incrusté par l' action des vagues.

C' était là une ressource précieuse pour les pauvres naufragés ; mais il s' agissait de la mettre-promptement en sûreté.

Bien que trois des enfants fussent déjà vigoureux pour leur âge, il n' y avait pas moyen d' emporter le baril, ni de le faire rouler sur le sable et sur les pierres.

— Il faut faire sauter le couvercle, dit Fortuné.

— Oui, répondit Jean ; mais dans quoi conserverons-nous la farine?

— Il me semble que ce sont des bambous que je vois là, dit Victor, qui furetait partout pour chercher à se rendre utile. Avec une scie...

Jean ne le laissa pas achever. Il saisit une scie et courut aux bambous en appelant Fortuné et Landry.

Il se mit à scier par le pied quelques-uns des plus gros bambous, qui avaient bien vingt centimètres de diamètre, puis il les coupa au-dessous de chaque nœud. Il retira ainsi de chaque bambou plusieurs vases ressemblant un peu aux grands verres à bière des Allemands.

On s' aperçut bientôt que ces vases fraîchement coupés conservaient une certaine humidité à l' intérieur. Une idée lumineuse surgit alors dans l' esprit inventif de Jean.

— Il faut, dit-il, faire chauffer de petites pierres, et les agiter ensuite dans les morceaux de bambou.

Malheureusement, personne ne savait comment allumer du feu.

— Les sauvages en allument en frottant deux morceaux de bois l' un contre l' autre, dit Victor.

On fit un trou avec un couteau dans un vieux morceau de bois bien sec ; on appuya ensuite sur le fond de ce creux la pointe d' un autre bâton qu' on

fit tourner avec rapidité. C' était bien la méthode des sauvages en effet, mais les naufragés n' avaient ni le bois convenable, ni la force ni l' expérience nécessaires.

Victor eut une autre inspiration. Il dévissa la lentille d' une petite longue-vue qu' il portait toujours en sautoir, et s' en servit pour allumer une poignée d' herbes sèches, au moyen des rayons du soleil.

On ramassa de petits galets bien ronds qu' on mit dans le feu, puis, au moyen d' une tenaille, on les déposa dans les vases qu' on agita vigoureusement et dont ils ne tardèrent pas à dévorer toutes les parties spongieuses. Landry ouvrit alors le baril. Madame Person, aidée de Fanny et de Maria, remplit les vases de farine, tandis que Jean et Suzette fabriquaient des couvercles en bois, qu' on fixa solidement au moyen de joncs flexibles.

Quant au baril, désormais fort léger, il fut transporté près de la fontaine, et servit de magasin général.

Suzette, toujours active, se mit aussitôt à préparer, pour les enfants, une sorte de galette qu' on fit cuire, tant bien que mal, entre deux larges pierres entourées de braise. Les petits garçons, ainsi que Suzette, avaient, par bonheur, des couteaux qui servirent à tout le monde.

Comme on n' avait ni lait, ni sel, ni sucre pour fabriquer la galette, il fallut tout l' appétit des pauvres naufragés pour leur faire avaler ce mets sans saveur, qu' ils dévorèrent pourtant avec un plaisir inouï.

Le jeûne, voyez-vous, est un grand cuisinier!

Chagrin de voir ses amis faire un si mauvais dîner, Jean regardait autour de lui, lorsqu' il aperçut une bande d' oiseaux qui se posaient dans le feuillage tout près de lui et paraissaient fort peu effrayés de sa présence. Quelques-uns avaient la taille et la forme du merle, à la famille duquel ils appartenaient en effet ; mais leur plumage bleuâtre se nuançait sous les rayons du soleil de magnifiques couleurs violettes et pourprées.

En ce moment, il faut bien le dire, Jean se préoccupait beaucoup moins de la beauté de ces oiseaux que de leur utilité culinaire.

Laissant ses compagnons transporter auprès de la fontaine les objets qu' ils recueillaient sur la grève, Jean coupa un bambou d' un pouce environ de diamètre et de six ou sept pieds de longueur. A l' extrémité la plus mince, il attacha une sorte de lanière formée de petites ficelles tressées.

— Voilà Jean qui s' amuse au lieu de nous aider ! s' écria Fortuné, toujours disposé à critiquer. Un grand garçon de son âge qui joue avec un

fouet, n’ est-ce pas ridicule ?

— Je voudrais bien savoir ce qu’ il fait, repartit Suzette, qui voyait Jean manœuvrer son immense fouet. Quel plaisir peut-il trouver à frapper ainsi sur les arbres pour en abattre les feuilles?

Victor se rappela les *Voyages* de Levaillant qu’ il avait lus avec Jean, et devina ce que son ami se proposait de faire.

— Continuez votre besogne, dit-il : Jean ne perd pas son temps. Vous verrez tout à l’ heure l’ utilité de ce que vous prenez pour un amusement.

Et Victor se mit aussitôt à fabriquer un fouet comme celui de Jean, ce qui intrigua beaucoup la curieuse Maria.

Quelques minutes après, lorsque Jean se fut suffisamment exercé à manœuvrer son fouet, il s’ approcha en rampant d’ une bande de trois ou quatre cents oiseaux qui sautillaient sur un buisson de mimosas. Lorsqu’ il en fut arrivé tout près, il se leva en déployant son grand fouet. Les oiseaux ouvrirent aussitôt leurs ailes ; mais, comme ils s’ envolaient, la lanière du fouet s’ abattit au milieu d’ eux, et en cingla si vigoureusement quelques-uns, qu’ ils retombèrent sur le gazon. Jean se précipita sur les pauvres animaux et les saisit promptement.

Au bout de cinq ou six expériences de ce genre, il se trouva maître d’ une vingtaine d’ oiseaux, qu’ il rapporta triomphalement pour le dîner.

Séduit par cette occupation amusante, Fortuné s’ empara de force du fouet que venait de façonner Victor, et se mit aussitôt en chasse. Mais il avait négligé de s’ exercer comme Jean, de sorte qu’ il ne tua que cinq ou six oiseaux.

Le dîner se trouva ainsi assuré ; restait à pourvoir au logement.



XIII. Querelle et combat entre Landry et Fortuné. — Leçon d’ égalité. — La hutte. — Travail en commun. — Nuit à la belle étoile. — Les feux. — Rien à l’ horizon. — La bête féroce. — Poltronnerie et lâcheté de Landry et de Fortuné.

La première idée des enfants avait été de trouver une caverne, mais les cavernes habitables ne se rencontrent pas ainsi à point nommé. Victor ayant fait observer à Fortuné et à Landry qu’ on pourrait fort bien, d’ ailleurs, tomber sur l’ antre de quelque bête sauvage, cette idée les refroidit considérablement à l’ égard de la caverne. Ils en revinrent au projet de Jean, qui était de construire une sorte de hutte de bois et de feuilles. Il fut décidé qu’ on adosserait la cabane à trois grands arbres dont les troncs se touchaient.

— En remplissant les interstices avec quelques branchages, dit Victor, ce sera toujours un côté de la maison solidement établi.

— Tiens, Landry, porte cela à la fontaine, dit Fortuné en montrant au petit ouvrier un bambou qu’ il venait de couper.

— Portez-le vous-même, répondit Landry sans se déranger.

Habitué à voir Cantinaud voler au-devant de ses moindres désirs, Fortuné resta stupéfait.

— Je te dis de porter cela tout de suite, répéta-t-il ; entends-tu?

Landry haussa les épaules et ne bougea pas.

Rouge d' orgueil et de dépit, Fortuné envoya un coup de poing à son camarade, qui les recevait d' habitude sans riposter.

Il paraît que le naufrage de Landry avait singulièrement modifié sa manière de voir, car il rendit le coup de poing avec tant de générosité, que le pauvre Fortuné tomba sur la partie la plus large de son individu.

Il s' ensuivit un pugilat en règle, dans lequel Fortuné fut complétement battu, ce qui l' étonna d' autant plus qu' autrefois, dans ses jeux avec Landry, ce dernier était toujours le vaincu. Heureusement pour Fortuné, Jean arriva à son secours et l' arracha aux mains de Cantinaud, qui connaissait trop bien l' adresse de Jean pour lui chercher querelle.

— Pourquoi m' a-t-il frappé, tiens ? répondit Landry aux reproches de Jean.

— Dame ! repartit Fortuné, autrefois tu te laissais toujours battre sans rien dire.

— Oui, reprit Landry, parce qu' alors vous étiez le neveu de mon patron et que j' avais besoin de vous ; mais, à présent que nous sommes livrés à nous mêmes, je vaux autant que vous, et même mieux, car je sais travailler, et vous, vous n' êtes bon à rien. Ainsi, tâchez de ne plus me frapper, car je vous ferai passer cette habitude à force de coups.

Fortuné baissa la tête et s' en alla raconter sa mésaventure à madame Person. Celle-ci lui fit comprendre que Landry était dans son droit et qu' on ne pouvait vraiment pas le forcer à se laisser battre si cela ne l' amusait pas.

Pendant ce temps, la construction de la hutte marchait bon train. Habitués au travail, Jean et Landry remplissaient leur tâche avec une dextérité qui suppléait au manque de force. Suzette les secondait de son mieux. Quant à madame Person, avec l' aide de Victor, elle enlevait des bandes d' écorce destinées à former la toiture de la cabane. Fanny et Maria coupaient des herbes sèches qui devaient tenir lieu de matelas.

Tout ce travail prit beaucoup plus de temps qu' on ne l' avait supposé.

La première nuit, madame Person, Suzette, Fanny, Maria et Victor couchèrent dans la seule partie qu' on avait eu le temps de couvrir provisoirement. Quant aux autres, ils restèrent à la belle étoile, ce qui les

empêcha longtemps de s’ endormir. A la fin, pourtant, la fatigue l’ emporta sur la terreur, et leurs paupières se fermèrent peu à peu.

D’ après le conseil de Victor, qui avait lu que c’ était le meilleur moyen pour éloigner les bêtes féroces, ils avaient allumé un grand feu tout près de la cabane. Chacun devait veiller à tour de rôle pour l’ entretenir. Landry, qui remplaçait Jean, s’ endormit pendant sa faction, et Fortuné n’ eut garde de se réveiller pour lui succéder.

La nuit se passa néanmoins sans accident. Dès que parurent les premiers rayons du soleil, Jean partit pour la grève avec Suzette et madame Person. Ils jetèrent les yeux sur la mer... Hélas ! nulle voile n’ apparaissait à l’ horizon. Leurs regards inquiets et découragés se reportèrent sur la grève. Les malheureux craignaient d’ y découvrir quelque cadavre, mais ils n’ en aperçurent aucun.

Tous trois se serrèrent la main avec une muette et profonde émotion ; puis, se laissant tomber à genoux, ils élevèrent leurs prières vers le ciel.

Ils s’ embrassèrent en pleurant et revinrent à la fontaine.

Jean éveilla les autres enfants, qui dormaient encore.

— A l’ ouvrage ! leur dit-il ; il faut se hâter d’ achever la maison.

Fortuné se récria ; mais Landry, qui n’ entendait pas laisser les autres se reposer tandis que lui-même travaillait, lui déclara fort crûment que, s’ il ne faisait rien, il ne profiterait pas de la besogne accomplie par les autres. Victor lui-même, qui était plein de courage et de bonne volonté, mit la main à l’ ouvrage et trouva moyen, malgré sa faiblesse, de se rendre plus utile que son paresseux cousin.

Comme nous l’ avons dit, un des côtés de la hutte était formé par trois gros troncs d’ arbre dont on remplit les interstices avec des mimosas épineux et de menues branches. Les trois autres côtés se composèrent de bambous solidement fixés en terre et reliés par des roseaux passant de l’ un à l’ autre, de manière à faire une sorte de claie. Des bandes d’ écorce clouées à l’ intérieur achevèrent de rendre la cabane impénétrable au vent. Deux cloisons de bambous établies à l’ intérieur divisèrent la hutte en trois parties. L’ une était réservée pour les femmes ; celle du milieu devait servir de cuisine. La troisième était la demeure des petits garçons.

La construction de cette cabane, tout imparfaite qu’ elle était, demanda près de quatre jours. Il est vrai que, pendant ce temps, les naufragés firent de fréquents voyages à la grève.

A chaque excursion, les enfants ramassaient quelques nouveaux débris du pauvre bâtiment. Comme ils ne découvrirent aucun cadavre, ni des passagers, ni des marins restés à bord de *la Julie,* ils se confirmèrent dans la pensée que M. Person, Firmin et les autres avaient pu échapper à la mort. Pour ne pas attrister ni décourager les enfants, Suzette et madame Person eurent la fermeté de dissimuler l' inquiétude qui les dévorait. Elles avaient la force de sourire, et, quand les larmes les étouffaient, elles se cachaient pour pleurer ensemble.

En grimpant sur un rocher un peu plus élevé que les autres, Jean et Landry aperçurent, à cinq ou six portées de fusil du rivage, divers objets arrêtés par un banc que la mer laissait en ce moment à découvert. C' étaient sans doute les caisses déposées par la chaloupe et entraînées par la mer.

Les deux petits garçons auraient bien voulu aller jusque-là ; mais, le banc formant une sorte d' îlot, il fallait traverser un petit bras de mer, ce qui ne laissait pas que d' offrir quelques dangers.

Jean, qui nageait un peu, se fit amarrer par une corde et se dirigea bravement vers les épaves. Malheureusement, il avait plus de courage que d' expérience sous ce rapport. Il lui fallut revenir sur ses pas.

— N' importe, dit-il, je recommencerai chaque jour pour apprendre à nager, et je finirai par arriver au banc de rochers.

Il revint, en effet, le jour suivant, accompagné de Fortuné, de Landry et de son ami Victor. Assis sur un rocher, ce dernier tenait la corde tandis que Jean se perfectionnait de son mieux dans l' art de la natation.

Tout à coup Jean poussa un cri de détresse et se retira en toute hâte vers le rivage.

— Un requin ! cria-t-il.

Au lieu de venir à son secours, Landry et Fortuné se sauvèrent lâchement, quoiqu' il n' y eût aucun danger pour eux, puisqu' ils étaient sur la terre. Victor, au contraire, tint bon et tira de toutes ses forces sur la corde pour seconder les efforts de son ami. Par bonheur, Jean trouva bientôt pied, et son redoutable adversaire fut obligé de battre en retraite.

Tandis que Jean embrassait Victor et reprenait ses habits, Fortuné revenait à eux, pâle comme un mort, et claquant des dents de frayeur.

— Qu' y a-t-il donc ? demanda Jean.

— Une bête féroce ! balbutia Fortuné.

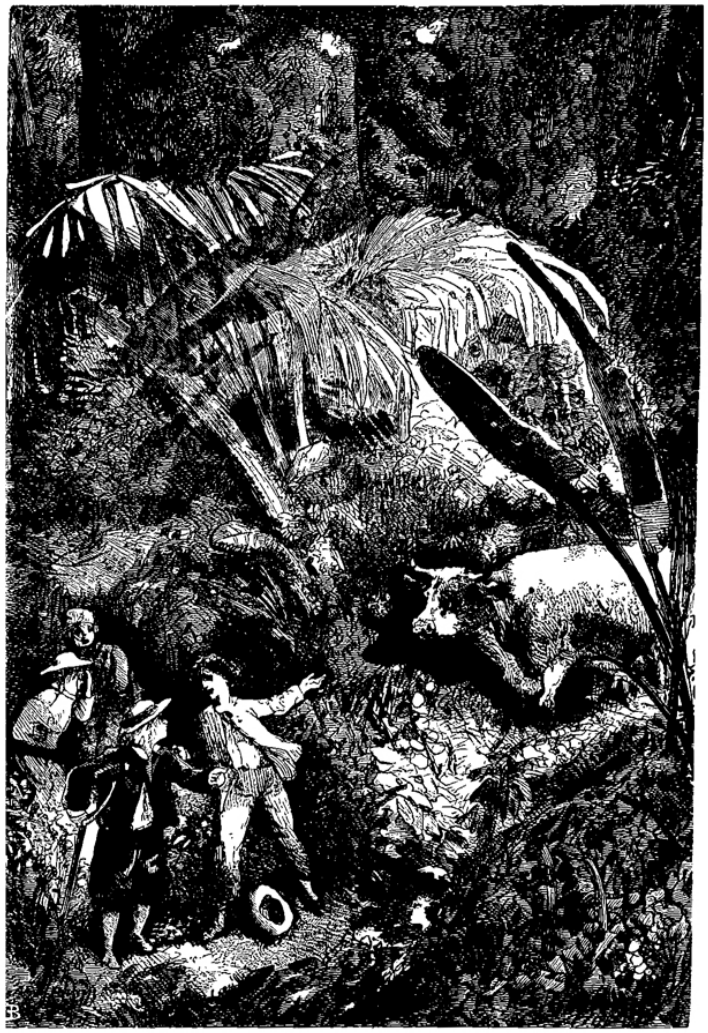
— Énorme ! ajouta Landry qui le suivait.

— Un éléphant au moins ! reprit Fortuné.

— Ou un rhinocéros ! dit Cantinaud.

— Où est-il ? s’ écrièrent à la fois Victor et Jean, un peu émus de la frayeur de leurs compagnons.

— Nous l’ avons aperçu là, de l’ autre côté de ces grands arbres, répondit Fortuné. Nous sommes perdus ; il va nous dévorer. Tenez, voyez-vous le feuillage s’ agiter par là-bas?



— Il vient de notre côté ; fuyons ! s’ écria Landry qui détala de toute sa vitesse avec son valeureux compagnon, maître Fortuné.

Jean fut sur le point de suivre leur exemple, mais il regarda le pauvre Victor qui ne marchait que lentement, et il ne voulut pas le quitter.

— Sauve-toi, Jean, lui dit le brave enfant. Laisse moi ; je ne veux pas que tu te fasses dévorer pour moi.

Jean ne répondit rien, mais il prit le bras de Victor et tous deux battirent en retraite sans se quitter.

Le bruit cependant augmentait toujours et se rapprochait visiblement.

—Fuis, je t' en prie ! répétait Victor.

— Non, disait Jean.

Puis, voyant surgir quelque chose au milieu du bois, il se jeta entre Victor et l' animal qui venait de paraître.

C' était un grand quadrupède, de couleur fauve comme un lion, et armé de deux superbes cornes. En apercevant les deux amis, il accourut vers eux au petit trot, en faisant entendre un beuglement.

— Mon Dieu ! s' écria Jean, mais c' est une vache... Je crois même que c' est notre pauvre Fanchon.

— C' est bien elle, dit Victor ; on dirait qu' elle nous reconnaît aussi.

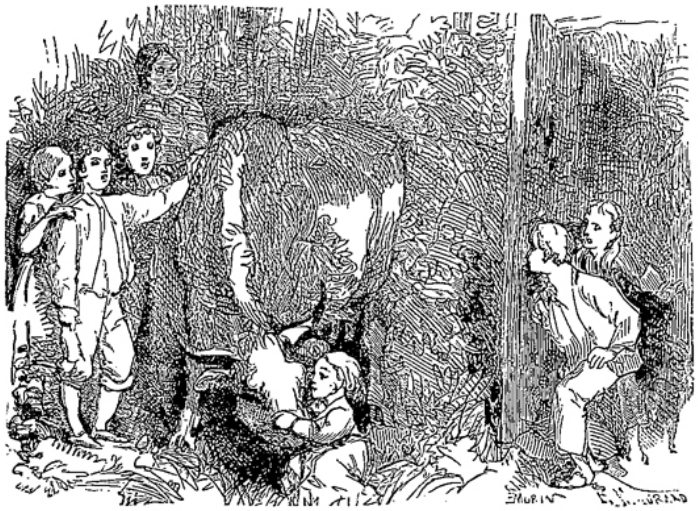
Fanchon était une de ces deux vaches qui se trouvaient à bord et qui logeaient d' habitude dans la chaloupe, en compagnie d' une douzaine de moutons. Victor et Jean avaient l' habitude d' aller souvent porter à ces pauvres animaux des légumes ou des morceaux de sucre. Aussi, la petite ménagerie de *la Julie* avait-elle pris en affection les deux amis et surtout la petite Maria, qui passait des journées entières à jouer avec les moutons.

Soit que Fanchon eût nagé jusqu' à la côte, soit qu' elle y fût arrivée sur quelques débris du bâtiment, ce qu' il y a de certain, c' est qu' elle avait échappé à la mort et qu' elle paraissait fort enchantée de retrouver deux de ses anciennes connaissances.

— Que Maria sera contente ! s' écria Victor.

— Et comme mademoiselle Fanny sera heureuse d' avoir du lait ce soir ! ajouta Jean qui avait pour la sœur de Victor plus d' affection que n' en méritait l' orgueilleuse petite fille.

Victor et Jean se dirigèrent triomphalement vers la cabane, suivis de Fanchon, qui semblait fort disposée à les accompagner partout où ils voudraient l' emmener.



XIV. Aimable accueil fait à la bête féroce. — Joie de la petite Maria. — Un repas somptueux. — Le signal. — La Providence. — La baie du Salut. — La fontaine de Bon-Secours. — Projets d’ excursion.

En arrivant auprès de la fontaine, ils trouvèrent tout le monde sur pied. D’ après le récit de Fortuné et de Landry, on croyait les deux enfants dévorés par le monstre inconnu. Malgré son état de faiblesse, madame Person accourait au secours de son fils, lorsqu’ elle l’ aperçut qui revenait tranquillement. — Voilà le lion ! s’ écria de nouveau le brave Fortuné.

Et, suivi de Cantinaud et des deux petites filles, il se réfugia dans la cabane dont il ferma bien vite la porte.

Quoique prise d’ une terreur profonde, madame Person trouva dans son amour maternel la force de rester avec Suzette.

— Bonté du ciel ! s’ écria celle-ci, c’ est notre vache Fanchon qu’ ils nous amènent !

— Dieu soit béni ! murmura madame Person ; il ne leur est arrivé aucun accident.

Je vous laisse à juger de la joie avec laquelle on accueillit Fanchon. Maria, que sa mère avait rappelée, saisit la grosse tête du bon animal entre ses deux petites mains, et se mit à l' embrasser. De son côté, la vache semblait reconnaître Maria, lui léchait les mains et fourrait son mufle humide dans la poche du tablier de l' enfant, comme pour y chercher les friandises qu' elle se rappelait y avoir trouvées si souvent.

— Allons, mes braves chasseurs, cria Suzette aux deux poltrons toujours blottis dans la cabane, allons, sortez de votre cachette. Il faut construire une étable pour la bête féroce qui nous est arrivée.

Les éclats de rire qui suivirent cette raillerie rassurèrent enfin Fortuné et Landry. Ils firent un petit trou dans la cloison, risquèrent un œil et reconnurent Fanchon. Tous deux se regardèrent alors d' un air penaud.

— Pourquoi m' as-tu dit que c' était une bête féroce ? s' écria Fortuné. C' est toi qui m' as effrayé.

— *C' est* pas vrai, répondit grossièrement Landry ; c' est vous qui avez crié le premier.

De démenti en démenti, ils allaient en arriver aux coups, quand madame Person s' interposa entre les deux vauriens ; mais ils ne purent esquiver les reproches et les railleries que méritait leur lâcheté.

Depuis ce jour, chaque fois que Fortuné faisait le fanfaron, ce qui était assez dans ses habitudes, on l' engageait à partir pour la chasse à la bête féroce ; ce qui lui imposait aussitôt silence.

Fanny elle-même, malgré sa partialité pour son cousin, commençait à rougir de lui. Elle ne manquait pas de jugement, et elle s' apercevait enfin qu' elle avait mal placé ses préférences. Lorsqu' il voulut lui parler, elle lui tourna le dos. Ce fut pour Victor et pour Jean qu' elle réserva toutes ses amitiés.

Quant à madame Person, elle remercia chaleureusement le petit ouvrier du courage avec lequel il était resté à côté de Victor. Elle ajouta qu' elle le regardait maintenant ; comme un de ses enfants.

—Allons, dit. Suzette, pour célébrer l' arrivée de Fanchon, il faut que nous fassions aujourd' hui un dîner somptueux.

— Ah oui ! fit Maria, qu' est-ce que nous aurons, Suzette ?

— D' abord de la soupe au lait.

— Quel bonheur ! s' écria Maria en frappant des mains.

— Puis des oiseaux rôtis, reprit madame Person.

— Et de la galette, fit Jean.

— Et du dessert, ajouta Victor qui avait aperçu, non loin de la fontaine, quelques fruits ressemblant assez à nos fruits d' Europe.

Au moment de travailler à la confection du fameux repas, on se trouva arrêté par une difficulté imprévue. Comment faire chauffer le lait ?

Chacun proposa son moyen ; malheureusement aucun des moyens n' était bon.

— Il faut attendre que M. Victor et Jean soient de retour, dit Suzette ; ils nous donneront quelque bonne inspiration.

— Ma foi, oui ! s' écria Fortuné en haussant les épaules d' un air dédaigneux ; comme s' ils en savaient plus long que les autres!

— Dame ! répondit la petite Maria, qui défendait toujours son cousin Victor, ils savent au moins distinguer une vache d' un lion.

Tout le monde se mit à rire. Fortuné montra le poing à sa sœur, qui courut se cacher derrière Suzette.

— Il me vient une idée, dit madame Person.

Vidons un des vases de bambou ; nous le remplirai ! ? de lait et puis nous jetterons dans le lait des cailloux brûlants qui le chaufferont.

— Ma foi, madame, vous avez raison, répliqua Suzette. Allons, Maria, venez m' aider à traire Fanchon ; vous tiendrez le vase.

Pendant ce temps, Fanny plumait les oiseaux, que Suzette, à son retour, acheva de préparer.

On les attacha à une ficelle, et on les fit ainsi tourner au-dessus du feu.

— Aide-nous donc un peu, Fortuné, dit Fanny ; tu pourrais bien au moins apporter du bois et faire tourner les oiseaux.

Fortuné, qui boudait, jeta quelques branches dans le feu et s' éloigna d' un air bourru.

Un instant après, Victor rentra tout joyeux, il apportait des melons d' eau et du cresson sauvage. Fortuné le suivait, les yeux fixés sur les melons qu' il dévorait du regard.

— Les melons vous plaisent mieux que les lions, n' est-ce pas, monsieur Fortuné ? lui dit Suzette qui détestait son égoïsme.

Dans sa colère, il fit un mouvement pour s' en aller ; mais la gourmandise le retint.

— A propos, et des cuillers ? s' écria Fanny.

— Et des assiettes ? ajouta Fortuné.

— Et des fourchettes, des verres, des nappes ? leur répondit madame Person. Voilà déjà que vous devenez difficiles, mes enfants.

— Pour des assiettes, dit Victor, il suffira de scier des roseaux tout près du nœud et de mettre un peu d' écorce au fond pour les consolider encore. Avec les fragments des roseaux, nous taillerons des cuillers et des fourchettes, quoique ceci ne soit pas indispensable.

— Et voici de quoi fabriquer des soupières ! s' écria Jean, qui entrait avec Landry.

Tous deux étaient chargés de noix de coco et de grandes calebasses.

— Et le bois, vous n' en avez donc pas rapporté ? dit Fortuné qui éprouvait toujours le besoin de rabaisser les actions des autres.

— Nous ne pouvions pas tout porter à la fois, répondit Landry. Nous l' avons laissé à côté de l' endroit où nous avons trouvé les cocos. Toi, qui n' as rien fait de la journée, tu iras le chercher.

Fortuné se récria, mais tout le monde se tourna contre lui. On lui déclara qu' il n' aurait pas à dîner s' il n' accomplissait pas la tâche qu' on lui indiquait. Il s' entêta longtemps à ne pas obéir ; mais, l' appétit l' emportant, il dut se résigner.

Pour faire plaisir à sa bonne petite Maria qui s' attendrissait sur le sort de son frère, Jean, tout fatigué qu' il était, eut encore la complaisance de retourner avec Fortuné, pour l' aider à rapporter le bois.

Pendant ce temps, Victor et Landry ouvraient avec leurs scies les cocos, dont ils polissaient ensuite l' intérieur, tant bien que mal. Landry, qui ne manquait pas d' adresse, fabriqua ensuite quelques cuillers avec des roseaux fendus dans le sens de leur longueur.

Tous ces préparatifs retardèrent beaucoup le dîner.

Il est bon de dire qu' on avait été obligé de le préparer en plein air. Il y avait bien une cuisine dans la maison, mais il manquait à cette cuisine une chose assez importante, c' est-à-dire une cheminée. En attendant la construction de cet appareil indispensable, la cuisinière en chef Suzette et son marmiton la petite Maria durent exercer leur talent en plein air.

Jamais, aux plus beaux jours de leur opulence, les petits Person et leurs cousins n' avaient fait un repas qui leur parût aussi délicieux.

Une soupe au lait, des oiseaux rôtis, du cresson, des melons et de la crème de coco, tout cela ne faisait-il pas un menu splendide pour des gens qui se croyaient exposés à mourir de faim quelques jours auparavant?

Au moment où Maria allait goûter à sa soupe, Victor jeta deux ou trois morceaux de roseau dans la noix de coco qui servait d' assiette à la petite fille.

— Veux-tu bien finir, méchant ! s’ écria en riant Maria, qui ne se fâchait jamais.

Et elle saisit les morceaux de roseau pour les jeter.

— Chère petite bécasse, lui dit Victor en lui retenant la main, suce-les auparavant.

— C’ est sucré ! s’ écria joyeusement Maria, qui avait suivi le conseil de son cousin.

— De la canne à sucre ? dit madame Person en regardant son fils.

Il fit signe que oui et remit aux autres personnes des morceaux du précieux roseau.

Ce repas, acquis par tant de travaux et de fatigue, aurait été bien joyeux si M. Person et le pauvre Firmin Nivelle s’ étaient trouvés là pour le partager.

— Ah ! si mon oncle était là, dit la petite Maria, il nous montrerait à faire du vrai sucre, lui qui est si savant.

— Firmin et lui auront abordé sur quelque autre point de la côte, ou rencontré un navire qui les aura recueillis, dit madame Person en retenant les larmes qui gonflaient ses paupières rougies. Voyons, que faut-il que nous fassions en attendant qu’ on vienne nous chercher?

— Si nous pénétrions dans l’ intérieur du pays ? dit Jean, qui avait l’ esprit un peu aventureux.

— Je crois qu’ il vaut mieux rester ici, dit Victor.

— D’ abord il ne faut pas trop nous éloigner de la côte, dans le cas où mon père reviendrait nous chercher avec un bâtiment, ajouta Fanny.

— Puis, reprit madame Person, nous ne savons pas ce que nous pouvons rencontrer en route ; peut être des bêtes féroces ou de méchants sauvages.

— Et, d’ ailleurs, Maria et vous, vous n’ iriez pas bien loin à pied, fit observer Suzette.

— Avant tout, dit Victor, je crois qu’ il serait à propos d’ élever un signal sur le rocher le plus élevé pour indiquer aux bâtiments qui passeraient notre présence sur la côte.

— Et le soir on pourrait allumer une sorte de fanal, dit Suzette.

— Avec quoi ? demanda Fortuné.

Ce garçon-là voyait toujours des impossibilités à tout ce que proposaient les autres. En revanche, comme il parlait, la plupart du temps, sans réfléchir, il émettait le plus souvent les avis les plus absurdes et se fâchait de ce qu’ on ne voulait pas les adopter.

— Avec des bois résineux, répondit Suzette.

— Le vent éteindra notre feu, fit Victor.

— Chacun de vous veillera à tour de rôle pour l' entretenir.

— Pas moi toujours ! s' écria Fortuné, qui frissonnait à la seule perspective de passer la nuit tout seul sur la côte.

— Bah ! répondit Suzette, les lions à cornes ne courent pas la nuit.

Après une petite délibération, il fut décidé que, vu les nombreux travaux dont la petite colonie était accablée en ce moment, on ajournerait l' établissement des fanaux pour la nuit. Quant au signal qui devait être arboré le jour sur un rocher élevé, il se composa d' une longue perche solidement fixée dans les anfractuosités de la pierre, et surmonté de deux pavillons. Le mouchoir à carreaux de Landry et un foulard que Fanny avait au cou servirent à la confection du pavillon. Sur le conseil de madame Person, un morceau de drap bleu provenant de la veste d' un des matelots fut ajouté, du côté de la hampe, au drapeau, qui se trouva ainsi tricolore.

Nous sommes obligés d' avouer que le malheureux pavillon ne put résister bien longtemps à la violence des vents. Il fallut, quelques jours après, le remplacer par un morceau de toile à voile qu' on teignit en rouge au moyen d' une plante que Victor avait découverte.

— A propos, demanda Fanny, comment appellerons-nous notre maison?

Chacun proposa un nom, mais on ne pouvait se mettre d' accord sur le plus convenable.

— Il faut l' appeler *la Providence,* dit enfin madame Person. Que ce nom témoigne de notre reconnaissance envers Dieu qui nous a sauvés et qui nous a donné jusqu' à présent de quoi vivre.

Ce nom fut adopté aussitôt. La fontaine reçut le nom de *fontaine de Bon-Secours.* La baie où avait eu lieu le débarquement devint la *baie du Salut*. Les récifs prirent le nom de *banc de l' Epreuve*.

Depuis quelques minutes, Jean ne disait rien et paraissait absorbé dans ses pensées.

— Voilà Jean qui s' endort, dit tout bas Landry.

— Ce serait bien naturel, répondit aussitôt Victor, il a tant travaillé aujourd' hui, ce pauvre garçon ! Mais je parie qu' il médite quelque bon projet..

— Je suis du même avis que toi, Victor, répondit madame Person qui appréciait à sa juste valeur le petit ouvrier. Béni soit le jour où ce brave garçon est entré dans notre maison et est devenu ton ami !

Le pauvre Jean, qui était extrêmement sensible aux bonnes paroles, rougit de plaisir, et son regard reconnaissant remercia Suzette, Fanny et Maria qui applaudissaient à son éloge.

Quant à Fortuné, il profitait de ce que l' attention générale était concentrée sur Jean, pour désobéir à sa tante et se bourrer de pastèques ou melons d' eau.

— Je pensais à une chose, dit Jean. Aucun des débris du navire n' est venu échouer sur notre rivage. Ou les vagues les ont entraînés au large, ou, ce qui est plus probable, elles les ont poussés sur quelque autre point de la côte. Il serait bon, je crois, de faire une grande excursion le long du rivage jusqu' à cette haute roche qu' on voit là. Comme elle est très-élevée, peut-être pourrions-nous, en grimpant au sommet, découvrir une grande étendue de pays.

— C' est bien loin, soupira madame Person. Plusieurs d' entre nous n' auraient pas la force d' aller jusque-là.

— Un seul suffira pour ce voyage, dit Jean, et je compte partir demain pour l' accomplir.

— Brave enfant ! murmura Suzette. Ah ! si mon pauvre Firmin était là, comme il serait fier de son protégé !

— J' irai avec toi ! s' écria Victor, auquel son courage et son amitié faisaient toujours oublier sa faiblesse.

— Non, dit madame Person ; tu le retarderais, mon ami ; il vaut mieux que ce soit Landry ou Fortuné.

— Moi, je resterai ici pour vous défendre, répondit Fortuné, peu soucieux de cette exploration périlleuse.

— Oui, répondit Suzette, vous nous défendriez des lions, comme les moutons défendent les bergers... en vous sauvant.

— Mon cher Jean, dit madame Person, votre idée mérite qu' on la discute, mais il faut y réfléchir mûrement. Nous en reparlerons demain. Il est tard, et, comme nous n' avons pas de lumière, ce que nous avons de mieux à faire, c' est de nous coucher.

On se hâta de remettre en ordre tout le petit mobilier, c' est-à-dire les assiettes de coco, les cuillers de roseau et la soupière faite d' une calebasse. Puis madame Person récita les prières, et l' on se retira dans les deux chambres.

Quant à Fanchon, on lui avait construit un enclos provisoire, de l' autre côté des trois arbres, avec quelques bambous et des lianes.



XV. Trop de melon. — Une invasion. — Défense héroïque. — Un prisonnier et une prisonnière. — Préparatifs de voyage d’ exploration.

Vers une heure du matin, Fortuné s’ éveilla. Malgré les observations de madame Person, il avait mangé beaucoup de melon, et il commençait à le regretter. Je ne vous dirai pas au juste ce qu’ il éprouvait. Ce qu’ il y a de bien certain, c’ est que ce n’ était pas de la joie.

Sans s’ en douter, il avait un compagnon d’ infortune. Pendant qu’ il était partagé entre le désir d’ aller prendre l’ air et la crainte de se risquer au dehors, il entendit soupirer auprès de lui. Il reconnut la voix de Landry.

— Qu’ est-ce que tu as donc, Landry ? demanda-t-il.

— J’ ai trop mangé de melon, répondit Cantinaud. Et toi?

— Moi aussi.

— Viens-tu dehors?...

— Oui, mais passe devant.

— Non, après toi.

— Va donc, va donc.

— Passe le premier, je te dis.

Il paraît que Landry était le plus pressé, car il finit par sortir le premier. A peine avait-il eu le temps d’ ouvrir la porte, formée d’ un couvercle de

caisse attaché avec deux morceaux de cuir, qu' il reçut une paire de soufflets. Il poussa un cri perçant et voulut reculer, mais il était trop tard. Cinq ou six petites mains singulièrement agiles l' avaient saisi par les bras et les cheveux et le tenaient prisonnier. Sans la frayeur qui lui avait fait perdre la tête, il aurait même pu se convaincre que ces mains étaient armées de griffes ou d' ongles fort acérés.

Pendant qu' il gesticulait de son mieux pour échapper à ses agresseurs, Fortuné, assailli comme lui, joignait ses clameurs désespérées à celles de son camarade.

Réveillé par leurs cris, Jean sortit bravement, armé de son fidèle bâton, qu' il ne quittait ni le jour ni la nuit.

Le pauvre garçon n' eut pas le temps de se servir de son arme, car elle lui fut arrachée des mains avant qu' il eût mis les deux pieds hors de la maison. En étendant le bras pour parer au hasard les horions qui lui pleuvaient sur le corps, Jean saisit quelque chose qui lui sembla être la queue d' un animal. Retenant fortement de sa main gauche l' objet douteux, il fit remonter la main droite jusqu' à la naissance de ladite queue, c' est-à-dire jusqu' à ce qu' elle rencontrât un corps velu, qui paraissait fort mécontent d' être soumis à pareille vérification.

— Je crois que ce sont des singes ! s' écria Jean sans lâcher son prisonnier qui le mordait pourtant cruellement. Tâche d' avoir du feu, Victor.

A l' aide du briquet qu' on avait trouvé sur les matelots noyés, Victor alluma quelques poignées d' herbes sèches. On aperçut alors une vingtaine de singes qui se cramponnaient au corps des petits garçons. Au même instant, d' autres singes, qui étaient grimpés sur la toiture, parvinrent à y faire un trou et se précipitèrent dans l' intérieur de la cabane.

Ce fut une scène épouvantable. Maria croyait à une invasion de diables et criait tellement, que les singes eux-mêmes semblèrent effrayés. Les maudits animaux dénichèrent bientôt le magasin aux provisions, et se jetèrent promptement sur les melons et les morceaux de galette. Lâchant Fortuné et Landry, leurs camarades coururent prendre part au festin.

— Laissez-moi faire, dit Jean aux femmes qui étaient sorties de la cabane et qui tremblaient de tous leurs membres.

Profitant de la préoccupation des singes qui se battaient entre eux, il jeta, dans la partie de la cabane où se trouvaient les effrontés maraudeurs, toutes les herbes sèches qui servaient de matelas.

Puis, allumant quelques tiges desséchées de roseaux qui flambèrent comme du vieux bois frotté d' huile, il les lança dans la cuisine.

En une seconde, les singes se trouvèrent au milieu de la fumée.

Ils expièrent ainsi cruellement leur agression.

Pour achever leur déroute, Jean saisit le fouet qui lui servait pour la chasse aux oiseaux et se mit à cingler vigoureusement au milieu de la bande qui gambadait en criant.

Tout étonné de cette grêle de coups qui tombait de si loin, et démoralisé déjà par les cuisants effets du feu qu' il ne connaissait pas, l' ennemi finit par battre en retraite. Deux ou trois vieux singes, qui semblaient les chefs, donnèrent le signal, et toute la bande disparut dans les arbres. Il ne resta que trois de ces animaux, atteints de brûlures si graves, qu' ils n' eurent même pas la force de s' enfuir, et une pauvre femelle avec son petit. Elle s' était pris la jambe entre deux bambous, dans la cuisine, en essayant de voler un morceau de galette, et n' avait pu se dégager. Son petit, grimpé sur son dos, n' avait pas voulu la quitter. Tous deux auraient été asphyxiés de compagnie si Victor ne les avait arrachés aux flammes. Quelques brûlures et force coups de pattes et de dents furent la seule récompense que le bon petit garçon retira d' abord de son acte d' humanité.

— Attendez, lui dit Suzette, je vais les mettre en cage, moi.

Puis, saisissant la barrique défoncée que les singes avaient vidée, elle la posa sur la guenon et son petit. On l' assujettit aussitôt par de lourdes pierres, et les deux animaux se trouvèrent prisonniers en dépit de leur énergique protestation.

Pendant ce temps, les autres avaient disparu. Comme on craignait néanmoins qu' ils ne revinssent tenter une nouvelle attaque, on veilla toute la nuit et l' on eut bien soin, cette fois, d' entretenir le feu.

Quoiqu' ils fussent restés fort peu de temps dans la cabane, les singes y avaient causé bien du dégât. La couverture gisait en morceaux de tous côtés ; la vaisselle était éparpillée, et une partie des roseaux contenant la farine étaient vides ou brûlés. Les deux cloisons étaient devenues la proie des flammes. Les murs même avaient aussi pris feu ; mais on était parvenu à éteindre l' incendie, grâce à la proximité de la fontaine. ...

En résumé, tout pouvait se réparer. Le plus grand malheur était la perte de la farine ; car il ne restait plus que six vases de roseaux sur dix-huit.

Furieux de cette diminution de farine, qui devait se traduire tôt ou tard par la suppression de la galette, Fortuné et Landry voulaient s' en venger sur

les deux prisonniers.



Craignant que les autres singes ne revinssent pour chercher ceux-ci, Jean était assez d' avis qu' on les remît en liberté ; mais Victor désirait si vivement les conserver, qu' on y consentit!

— Si j' avais fait cette demande, grommela Fortuné toujours envieux, on m' aurait bien refusé, mais...

— C' est possible, répondit madame Person ; mais, par son courage et surtout par son instruction, Victor nous a rendu tant de services , qu' il a le droit de réclamer bien des choses qu' un être inutile comme toi ne mérite pas d' obtenir.

Soit que les singes eussent été effrayés de la réception par trop chaude qu' on leur avait faite, soit plutôt qu' ils formassent une de ces bandes voyageuses qui émigrent d' un canton dans un autre, suivant la saison et l'

abondance des fruits, toujours est-il qu' ils ne reparurent plus dans les environs de la *Providence*.

La femelle restée au pouvoir de Victor avait environ soixante et dix centimètres de haut. Sa petite figure noire accusait la malice plus que la méchanceté. Elle se préoccupait de son petit bien plus que d' elle-même. Pour pouvoir la panser, il fallut laisser le petit singe dans ses bras.

Les premiers pansements furent très-difficiles. La pauvre bête, croyant qu' on voulait faire du mal à son petit, se débattait et mordait ceux qui la touchaient. A la fin, cependant, elle commença à comprendre qu' on n' agissait que pour son bien. Au bout de cinq ou six jours, elle caressait la main de Suzette qui s' était constituée son premier chirurgien. Quant au petit singe, il se familiarisait aussi peu à peu. Il professait surtout une grande estime pour Maria, qui lui apportait à tout moment du lait et des fruits.

Aussitôt que le soleil fut levé, les petits naufragés se mirent à rétablir la couverture et la cloison de leur cabane. Dès que ce travail fut terminé, Jean parla de nouveau de son projet de voyage. Mais les femmes avaient eu trop peur, la nuit précédente, pour qu' on laissât ainsi s' éloigner le meilleur défenseur de la petite colonie. Tout ce qu' il put obtenir, c' est que, si les singes n' avaient pas reparu au bout d' une semaine, on le laisserait tenter une exploration jusqu' à la seconde baie.

Jean mit ce temps à profit pour se fabriquer un arc et des flèches. L' arc ne fut pas difficile à faire, mais les flèches demandèrent plus de travail. Le plus embarrassant était de fixer, au bout de minces roseaux, les épines durcies au feu qui remplaçaient les pointes de fer ou d' acier dont manquait le pauvre Jean. On parvint enfin à consolider tant bien que mal les épines, au moyen d' une sorte de liquide visqueux, se solidifiant à l' air, et qu' on obtint par des incisions faites sur un arbre résineux.

Landry, qui était un ouvrier fort adroit, sinon fort intelligent, se distingua dans la fabrication des flèches, quoique, vers la fin, Fanny lui fît une rude concurrence. Quant à Maria, sous la direction de sa mère, elle collait, à la partie inférieure des flèches, de petites bandes d' écorce garnies de plumes.

Les trois autres garçons avaient naturellement suivi l' exemple de Jean. Chacun voulut un carquois complet. Dieu sait tous les prodiges qu' on se promettait d' accomplir au moyen des engins meurtriers !

Malheureusement, ce n' est pas le tout que d' avoir une arme, il faut aussi savoir s' en servir. Les bons tireurs ne s' improvisent pas du jour au

lendemain.

Aussitôt armé, Fortuné partit pour la chasse. Il revint, au bout de trois heures, harassé de fatigue, ne rapportant qu' un coup de soleil et force piqûres aux jambes et aux bras. Landry, lui, avait simplement battu en retraite, et s' en était allé pêcher à la ligne sur la grève, au moyen d' une ficelle, d' un bambou et d' une épingle pliée en deux. Malgré l' insuffisance de son instrument et son inexpérience, le poisson était si abondant dans ces parages, qu' il rapporta cinq ou six belles pièces.

Pendant ce temps, Victor et Jean avaient établi une cible, en fixant une noix de coco contre un tronc d' arbre, et ils s' exerçaient consciencieusement. Ils recommencèrent le lendemain et les jours suivants, et firent de rapides progrès, surtout Jean, qui était plus habitué aux exercices manuels que son ami.

La santé de ce dernier, cependant, était beaucoup meilleure qu' au moment de son départ de France. Fortifié par l' air de la mer et par un continuel exercice, il n' était plus reconnaissable.

Dès que Jean se crut en état de pourvoir à sa subsistance et de se défendre, au besoin, avec ses flèches, il annonça qu' il se mettrait en route, le lendemain, pour son voyage de découverte. Tout ce qu' on put obtenir de lui, ce fut qu' il attendrait un jour de plus, afin qu' on eût le temps de lui procurer quelques provisions. Il fut aussi convenu que Fortuné l' accompagnerait, afin que, s' il arrivait un accident a l' un des explorateurs, l' autre pût venir réclamer du secours à *la Providence.*

Ce fut alors que chacun comprit combien Jean était utile à la petite colonie.

— Qui fera *ceci,* maintenant que Jean n' y sera pas ? disait Suzette.

— Qui se chargera de *cela?* reprenait madame Person.

— Qui nous défendra ? murmuraient Fanny et Maria.

D' après les limites restreintes qu' on avait fixées à l' excursion des deux explorateurs, cette expédition ne devait guère durer plus de deux ou trois jours. Comme il faut tout prévoir, néanmoins, on leur prépara tant de provisions, que Jean demanda en plaisantant qu' on lui donnât aussi un cheval pour les porter.

La casquette de Jean étant toute déchirée par suite de ses démêlés avec les épines et les buissons, Fanny et madame Person lui présentèrent, au moment du départ, un superbe chapeau en écorce, dont la coiffe, en *batiste,* était due au sacrifice que Fanny avait fait d' un de ses mouchoirs.

Ce présent de sa jeune camarade, et la manière amicale dont elle le lui offrit, touchèrent vivement le pauvre Jean, qui avait toujours aimé Fanny, du temps même où elle le recevait si mal.

— Et moi ? dit Fortuné avec humeur.

— Tu as un excellent chapeau, mon ami, lui répondit sa tante, et la casquette de Jean ne lui tenait plus sur la tête.

— Toutes les préférences sont pour ce mendiant-là ! reprit Fortuné avec colère, après s' être assuré toutefois que Jean ne pourrait l' entendre.

— Fortuné ! s' écria sa tante d' un ton de reproche.

— Jean n' est pas un mendiant, répondit d' un ton grave la petite Maria, pour laquelle Jean était rempli de complaisance, car il me donne chaque jour des jouets.

— Qu' est-ce que cela fait, petite sotte ? répliqua brutalement Fortuné.

— Cela fait que c' est toujours toi, au contraire, qui viens lui demander quelque chose, repartit Maria.

Fortuné, furieux, voulut frapper sa sœur ; mais Suzette saisit par le bras le futur voyageur. Il la menaça de ses flèches et prépara son arc. Suzette le lui arracha, lui en appliqua deux ou trois coups sur les épaules et mit à la porte de la cabane l' archer furieux et humilié. Fanny alla le trouver et finit par le calmer ; mais ses illusions sur la" valeur de Fortuné ne tenaient plus qu' à un fil.



XVI. Départ de Jean et de Fortuné. — La chasse à l’ arc. — Le coucou indicateur. — Les petits profits de l’ égoïsme.

Les deux voyageurs se mirent en route à sept heures du matin, après avoir avalé une bonne tasse de lait chaud bien sucré et avoir été embrassés par tout le monde.

La première partie du voyage se fit fort gaiement. Le temps était magnifique, une brise légère balançait mollement les tiges des grands arbres de la vaste forêt qui s’ étendait sur la gauche des voyageurs.

Fortuné, qui était le plus grand des quatre garçons et le plus robuste après Landry, marchait lestement et gourmandait la lenteur de son compagnon. Celui-ci, habitué déjà aux longues marches, savait que, pour aller loin, il ne faut pas partir d’ une allure trop rapide, et il modérait en souriant l’ ardeur de son compagnon.

A une demi-lieue environ, les deux voyageurs rencontrèrent un oiseau de la grosseur d’ une poule, dont ils purent approcher à une faible distance. Fortuné et Jean saisirent leur arc et lancèrent deux flèches qui effleurèrent l’ oiseau (à ce qu’ ils assurèrent, du moins), mais ne l’ empêchèrent nullement de prendre son vol. Plus loin, une sorte de courlis vit partir aussi à son

adresse deux messages emplumés de la part des deux amis, et n' en accusa nullement réception.

Le déjeuner s' annonçait mal.

Plus exercé que Fortuné au maniement de l' arc. Jean avait le défaut de tirer trop vite, comme la plupart des gens nerveux. Ce ne fut qu' à la septième ou huitième tentative qu' il parvint à tuer une sorte *d' échassier.*

Pendant ce temps, Fortuné s' acharnait après un singulier oiseau de la grosseur d' un coucou, et d' un plumage grisâtre, qui semblait se livrer à une sorte de jeu avec lui. On eût dit vraiment qu' il cherchait à provoquer son attention. Quand Fortuné marchait vers lui, il s' envolait ; mais dès que le chasseur s' arrêtait, il revenait vers lui et semblait l' appeler de nouveau par ses cris de chir, chir, chir, et ses mouvements désordonnés.

Après lui avoir inutilement envoyé cinq ou six flèches, Fortuné renonça à le poursuivre et rejoignit Jean. Dès que l' oiseau le vit s' éloigner, il le suivit et vint se percher à vingt-cinq pas des voyageurs, en s' agitant de la façon la plus comique.

— Vilain petit animal ! s' écria Fortuné furieux, tu te moques de moi ; attends !

Il posa encore une flèche sur son arc, mais Jean lui arrêta la main.

— Ne tire pas, lui dit-il ; je crois que c' est un *coucou indicateur.*

— Qu' est-ce que cela me fait ? répondit Fortuné suivant son habitude.

— Cela fait qu' il nous conduira peut-être à une ruche à miel.

— Allons donc!

— Sérieusement. J' ai lu cela dans un des livres du capitaine.

— C' est bien bon, le miel, murmura Fortuné ; mais entrer dans le bois...

— Eh bien ! j' irai seul, dit Jean. Fanny et Maria seraient si contentes d' avoir des tartines avec du miel !

Et il se dirigea vers l' oiseau, qui battit joyeusement des ailes et alla se percher cinquante pas plus loin, pour repartir encore dès que les deux enfants furent auprès de lui.

Au bout d' une heure de ce petit manége, l' oiseau ne voulut plus repartir. Quand on le chassait de dessus un arbre, il se perchait sur l' arbre voisin et criait comme un beau diable.

— Eh bien, Jean, et le miel ? dit Fortuné d' un ton railleur?

— Attends encore.

— Ma foi, non ! Ton oiseau s' est moqué de toi ; c' est bien fait. Avec tes livres, tu crois toujours en savoir plus long que les autres. Voilà deux heures

de perdues. Si tu m' avais écouté, nous serions déjà bien loin.

— Tais-toi donc ! dit Jean.

— Comment ! me taire?

— Laisse-moi écouter.

— Écouter quoi?

— Chut ! N' entends-tu pas un bourdonnement?

— Bah ! c' est le vent dans les feuilles.

— Non, non, écoute.

— Tiens!...

— C' est par ici.

Il paraît que les enfants étaient dans la bonne direction, car l' oiseau battit des ailes d' un air satisfait.

— Regarde, dit Jean au bout de cinq minutes. Des abeilles voltigeaient autour d' eux. Ils avancèrent encore et découvrirent l' essaim.

Les abeilles avaient choisi pour demeure un trou formé dans un arbre par la rupture d' une grosse branche.

— Comment avoir le miel ? dit Fortuné.

— Nous reviendrons, répondit Jean.

— J' en veux tout de suite, moi.

— Eh bien, va le chercher.

Les abeilles ayant des aiguillons que Fortuné connaissait par expérience, il fit la grimace.

— Pourquoi attendre ? reprit-il.

— D' abord, nous avons quelque chose de plus important à faire ; puis nous n' aurions pas de vases pour mettre le miel. Enfin, nous ne pouvons pas l' emporter avec nous jusqu' au grand rocher.

— Que faire alors?

— Couper des branches et faire des marques sur l' écorce des arbres, pour que nous puissions retrouver l' essaim un autre jour.

Cet arrangement parut désespérer le *coucou indicateur,*qu' on appelle aussi oiseau à miel. La pauvre petite bête ne pouvait se consoler du départ de ceux qu' elle avait si bien guidés.

Un peu avant de sortir du bois pour regagner la grève, Jean sentit tout à coup quelque chose lui frôler la jambe.

— Un serpent ! s' écria Fortuné.

Il prit la fuite à toutes jambes pour éviter le serpent, qui s' était déjà enfoncé dans le bois. Le premier mouvement de ces reptiles est de fuir. Ils

n’ attaquent guère que lorsque, pris à l’ improviste, ils croient ne plus avoir le temps de se sauver.

Dans sa précipitation, Fortuné dérangea un autre serpent qui se tenait roulé autour d’ une branche sur un buisson et qui mordit le petit peureux. Par bonheur pour Fortuné, l’ épaisseur de son pantalon empêcha les dents de pénétrer, de sorte qu’ il n’ eut aucun mal.

Cet incident, fort effrayant du reste, terrifia tellement Fortuné, qu’ il ne voulut plus pénétrer dans le bois. Jean lui-même n’ était pas fort soucieux de faire plus ample connaissance avec messieurs les serpents ; car il savait qu’ en Afrique il y en a plusieurs espèces dont la blessure est mortelle.

Vers midi, la chaleur devint si forte, malgré la brise de la mer, que les voyageurs durent s’ arrêter. Ils avaient faim d’ ailleurs, et Fortuné commençait à traîner la jambe par suite de la fatigue.

— C’ est la morsure du serpent qui en est cause, disait-il ; car son orgueil ne lui permettait pas de dire qu’ il était fatigué.

— Eh bien, dit Jean, allume du feu.

— Et toi ? dit Fortuné toujours exigeant.

— Moi, je vais tâcher de prendre quelques poissons.

— Tu as donc une ligne, toi?

— Oui, celle de Victor ; il ne me manque que la gaule, et voici justement un bambou qui m’ en servira.

— Dis donc, j’ aime mieux pêcher, moi. Donne moi la ligne et fais le feu.
— Reste à savoir si cela me convient, répondit Jean toujours disposé à céder quand on lui parlait poliment, mais décidé, d’ après le conseil et même la prière de madame Person, à mettre une fois pour toutes M. Fortuné à la raison.

— Puisque je le veux.

— De quel droit?

— Dame, je le veux donc!

— Alors, non, et non, dit Jean avec fermeté.

— Donne-moi la ligne, ou sinon!... s’ écria Fortuné d’ un ton de menace.

— Eh bien ? fit Jean.

Fortuné s’ arrêta. Il savait qu’ en cas de bataille il serait rossé par Jean, quoique, ce dernier fût plus petit et moins robuste en apparence.

— Tu cèdes toujours à Victor et aux petites filles, reprit Fortuné avec humeur, et moi, tu ne cherches qu’ à me contrarier.

— Écoute-moi, dit Jean qui se rassit. D’ abord je cède à Victor et à Fanny parce qu’ ils sont les enfants de M. Person. Ensuite, de même que Maria, ils sont plus faibles que moi, et je dois les protéger. Enfin, ils sont eux-mêmes obligeants, et savent me demander gentiment un service, au lieu de l’ exiger. Toi, tu imposes tes volontés aux autres et tu ne veux jamais rien faire pour eux. Pourquoi se dérangerait-on pour toi, qui ne remercies seulement pas quand on t’ oblige?

— Tu n’ aurais pas dit cela devant mon oncle, dit Fortuné, qui ne voulait jamais convenir de ses torts.

— Tu sais parfaitement, au contraire, que M. Person m’ avait défendu de t’ obéir quand tu me parlerais insolemment, et qu’ il avait ajouté que je n’ avais d’ ordres à recevoir que de lui. Il faut que chacun y mette du sien, vois-tu. A cause de ta famille, je te cède bien souvent ; mais j’ entends que tu me parles autrement ; ta tante m’ a autorisé à te le dire. Je n’ ai jamais été ton domestique ; et, comme tu es aussi fort et aussi bien portant que moi, tu n’ as aucun droit d’ exiger que je fasse ta besogne.

C’ était la seconde leçon d’ égalité que recevait maître. Fortuné. Dans le moment, son orgueil l’ empêcha de se rendre ; mais il n’ en sentit pas moins que Jean avait raison.

Sur ce, Jean monta sa ligne et alla pêcher.

Il revint presque aussitôt, rapportant, dans sa veste qu’ il avait ôtée, des objets qu’ il semblait entourer de beaucoup de soin.

— Et le feu ? demanda-t-il à Fortuné.

— Qu’ est-ce que tu apportes là?

— Tu verras. Tu n’ as pas fait de feu?

— Ma foi, non.

— Très-bien.

Jean posa sa veste par terre et en retira une vingtaine d’ œufs de tortue qu’ il venait de trouver dans le sable. Puis il alluma du feu, mit des cailloux dans le brasier, et courut chercher de l’ eau à une source voisine.

Fortuné le regardait faire tranquillement.

Quand les œufs furent cuits, Jean beurra un morceau de galette et se mit à manger. Fortuné, étonné qu’ on ne lui offrît rien, étendit la main pour prendre un œuf. Jean comprit que c’ était le moment décisif pour corriger son égoïste compagnon de route. Cela lui coûtait d’ autant plus, cependant, qu’ il était naturellement généreux, et qu’ en toute autre circonstance il aurait mieux aimé donner tous ses œufs à Fortuné que d’ en manger un seul

sans lui en offrir ; mais, avec certains caractères, la bonté devient de la faiblesse.

Jean étendit à son tour la main, et reprit l' œuf que Fortuné s' était approprié.

— Tu me refuses un œuf ? s' écria Fortuné rouge de colère.

— Pourquoi t' en donnerais-je?

— On doit partager avec ses amis.

— As-tu jamais rien partagé avec moi?

— Parce que je n' ai jamais rien trouvé.

— Pourquoi n' as-tu jamais rien trouvé, tandis que les autres trouvaient à côté de toi ?

— Je ne sais pas.

— Moi, je le sais. Les autres cherchent et travaillent ; toi, tu te reposes.

— Tu es un avare, vois-tu, Jean !

Jean se mit à rire et fit une mouillette.

— Un égoïste !

— C' est donc un défaut, dit Jean ; tu en conviens aujourd' hui?

Fortuné resta tout confus.

— C' est le hasard qui t' a fait trouver les œufs de tortue, reprit-il.

— D' accord ; mais tu pouvais allumer le feu en mon absence.

Fortuné grignotait sa galette et trouvait que les œufs avaient bien bonne mine.

— Allons, dit-il, je vais faire rôtir nos oiseaux.

Mais il fallait d' abord les plumer, les vider, et Fortuné, qui n' avait jamais voulu aider sa tante ni Fanny, ne savait comment s' y prendre. L' orgueil l' empêchait aussi de demander conseil à Jean.

De rage, il se mit à pleurer.

— Écoute, lui dit Jean qui eut pitié de lui, il n' y a plus de bois pour le feu ; lève-toi, cherche du bois et je te donnerai des œufs.

— Non.

— Comme tu voudras.

Jean fit durcir les œufs qui restaient et les enveloppa dans de larges feuilles qu' il ficela comme un sac.

— Partons-nous ? dit-il à Fortuné.

— Non.

— Pourquoi?

— Je n' irai pas plus loin.

— Tu es bien décidé?

— Oui.

— Alors, adieu.

— Je ne veux pas rester seul ! cria Fortuné effrayé de la pensée d' être abandonné à lui-même.

— Retourne à la maison.

— C' est trop loin. J' ai peur des serpents.

— Alors, viens.

— Non, non.

— Bonsoir, dit Jean.

Jean se mit résolument en marche. Fortuné le laissa partir en riant d' un air moqueur. Puis il se roula de colère sur le gazon. Enfin, effrayé par le bruit qu' un lézard venait de faire tout près de lui, il prit sa course et rejoignit Belin.

Tous deux continuèrent leur route.

— Je suis fatigué, dit Fortuné au bout de quelques heures.

— Arrêtons-nous, répondit Jean.

— J' ai faim.

— Tu as de la galette et du beurre.

— Si nous goûtions?

— Soit.

— Veux-tu que je fasse du feu ? murmura Fortuné.

— Je veux bien, répliqua Jean. Au fait, c' est à ton tour maintenant.

Dès qu' il vit que Fortuné avait baissé pavillon, Jean s' empressa de l' aider. Il apporta aussi du bois et mit les œufs de tortue devant Fortuné comme pour lui dire :

— C' est à nous deux.

A partir de ce jour, Fortuné comprit la nécessité de se rendre utile et de faire les concessions qu' il demandait lui-même. Cela ne l' empêcha pas, malheureusement, de rester égoïste et d' abuser de la bonté de ceux qui avaient encore la faiblesse de lui céder.



XVII. Une nuit dans un arbre. — Arrivée sur le promontoire. — Triste découverte. — Pauvre capitaine ! — Derniers devoirs. — Mirza et Beppo. — La caverne. — Une visite désagréable. — Les épaves.

Vers cinq heures du soir, Fortuné n’ en pouvait plus de fatigue. Jean lui-même commençait aussi à ressentir quelque lassitude.

— Couchons ici, dit Fortuné, je n’ en peux plus.

— Soit, répondit Jean.

— Jean, reprit Fortuné, si tu voulais me rendre le service d’ aller chercher le bois pour le feu... ce soir seulement, je t’ assure que je ne puis plus marcher ; demain, je le ferais les deux fois.

— Volontiers, répondit Jean, qui se mit aussitôt à la besogne.

Fortuné, de son côté, se piqua d’ honneur. Dès qu’ il se sentit un peu reposé, il prit un des vases de bambou et s’ en alla chercher de l’ eau. Il revint, quelques minutes après, avec du cresson et trois pastèques ou melons d’ eau. Puis il se mit à plumer l’ oiseau qu’ il avait tué.

— Vois-tu comme j’ ai travaillé ? dit-il à Jean quand ce dernier arriva chargé de bois.

— Bravo ! répondit Jean, qui tendit amicalement la main à Fortuné.

Celui-ci la serra, tout joyeux, et comprit qu' il vaut mieux être bien avec ses compagnons que de se brouiller avec eux par son égoïsme.

Quel festin ils firent ce soir-là ! Des œufs, de la galette, du cresson, un oiseau rôti, du melon, et par-dessus tout un appétit développé par quatre lieues de marche.

— Où allons-nous coucher ? demanda Fortuné, dont les paupières se fermaient de sommeil, alors que ses dents travaillaient encore.

— Là, dit Belin qui montrait de la mousse.

— Et les bêtes féroces?

— Nous ferons du feu.

— Et les serpents?

— Que veux-tu ? à la grâce de Dieu !

— J' ai peur, moi.

Il avait grande envie de pleurer.

— A quoi cela t' avancera-t-il de pleurer ? dit Jean. Connais-tu un meilleur moyen de passer la nuit?

— Hélas ! non. Une idée, cependant.

— Voyons.

— Tu vois ce grand arbre?

— Oui.

— Il y a un endroit très-large à la naissance des grosses branches.

— Oui, je le vois.

— Si nous y passions la nuit?

— Oui ; mais pour y grimper...

— C' est juste. Dis donc, avec nos haches nous pourrions faire des entailles.

— Au fait... Mais les serpents?

— Aïe... On pourrait emporter deux tisons enflammés et visiter d' abord cette espèce de plate-forme.

Comme on le voit, la peur rendait Fortuné inventif.

— Tu as raison, dit Jean ; essayons.

Ils firent des entailles dans le tronc de l' arbre, y placèrent des piquets en bois, et s' élevèrent ainsi progressivement jusqu' au sommet de l' arbre. Fortuné, qui était resté en bas, passait les morceaux de bois à Jean, au moyen d' une longue perche. Quant à Belin, le pied sur l' échelon déjà posé,

et se cramponnant de la main gauche à une liane qui entourait l’ arbre, il enfonçait les bois de la main droite avec le dos de sa hache.

Quand il fut arrivé au sommet, Fortuné lui passa du feu, toujours au moyen de sa perche, et Jean procéda à l’ inspection de leur futur logement. Il le trouva inhabité et appela Fortuné, qui grimpa près de lui.

Quoique leur couche fût loin d’ être moelleuse et ne valût certes pas, ni comme comfort, ni même comme sûreté, la mousse et les environs d’ un bon feu, Fortuné et Jean s’ endormirent aussitôt, et la nuit se passa sans accident.

Le lendemain, il fallut se remettre en route. Le corps brisé par son lit raboteux, et les jambes roidies par la fatigue de la veille, Fortuné eut bien de la peine à faire le premier pas.

— J’ ai pourtant l’ air plus fort que toi, dit-il à Jean.

— Oui, répondit ce dernier ; mais, moi, j’ ai l’ habitude de la fatigue et j’ ai été si malheureux dans mon enfance, que je suis accoutumé à tout. Quand tu voudras t’ exercer, tu deviendras aussi bon et même meilleur marcheur que moi.

Ils rencontrèrent, dans la journée, une bande de ces antilopes que les" colons hollandais appellent *spring-bokken ;* mais elles étaient trop loin pour qu’ ils eussent l’ idée de les tirer. Quant à les poursuivre, ils étaient trop fatigués pour y songer.

Ils déjeunèrent vers dix heures, au bord de la mer, avec des œufs de tortue et quelques coquillages dont la grève était couverte. Us dormirent ensuite à l’ ombre d’ un rocher, jusqu’ à ce que la chaleur fût un peu tombée.

Vers cinq heures, ils arrivèrent enfin à une sorte de petit promontoire, d’ où ils découvrirent une petite baie dans laquelle les flots paraissaient agités par un courant assez rapide.

Un bien douloureux spectacle vint affliger leurs yeux. Au milieu de débris de tout genre épars sur la rive, ils aperçurent trois cadavres.

Pour ne pas attrister l’ imagination de nos jeunes lecteurs, nous ne décrirons pas l’ état déplorable dans lequel se trouvaient ces pauvres corps à demi dévorés par les poissons. Quelques lambeaux de vêtements les firent seuls reconnaître pour des matelots.

Tout à coup deux chiens bondirent à une centaine de pas de nos aventuriers et coururent à eux.

— Beppo ! s’ écria Fortuné.

— Et Mirza, la chienne du capitaine ! dit Jean. Les pauvres animaux, Mirza surtout, étaient bien

maigres et tout couverts de vase. Ils accueillirent les enfants avec des bonds et des hurlements de joie. Mirza cependant paraissait inquiète, et hurlait de temps en temps d' une façon singulière. Au bout de quelques minutes, elle quitta les deux amis en les regardant comme pour leur dire de la suivre.

— Que nous veut-elle donc ? se demanda Jean, mieux que personne au fait des habitudes de la bonne bête, qu' il soignait à bord. Suivons-la, dit-il à Fortuné.

De l' autre côté d' un grand rocher, situé à deux cents mètres de là, Jean aperçut un nouveau cadavre.

Mirza regarda une dernière fois le petit garçon, poussa un long hurlement et se coucha aux pieds du noyé.

— Mon Dieu ! dit Jean, c' est le corps du pauvre capitaine. Je reconnais son costume.

— Et voilà la bague qu' il portait au doigt, dit Fortuné.

— C' est bien lui, murmura Jean, les yeux remplis de larmes. Oh ! pauvre capitaine ! Lui si bon, si brave !

Il se laissa tomber à genoux devant le cadavre et se mit à sangloter.

Comme si elle eût compris le motif de la douleur de l' enfant, Mirza vint appuyer sa tête contre les mains de Jean, et les lécha avec une sorte de reconnaissance. Puis elle se remit à hurler. Par moments, elle aboyait autour du cadavre, ou tirait son maître par sa veste, comme si elle avait voulu le réveiller.

Hélas ! rien ne pouvait plus arracher le brave marin au repos de la mort.

Ce fut une grande douleur pour Jean que d' apprendre ainsi la mort du bon capitaine auquel il devait tant de reconnaissance. Il prit en tremblant une boîte qui se trouvait dans la poche du marin, et qui contenait plusieurs papiers importants. Il retira aussi la bague que M. Porzic avait au doigt, afin de rapporter tous ces objets à la famille du brave marin, si jamais lui même revoyait la France.

Fortuné et lui creusèrent ensuite une fosse dans le sable, au pied d' un rocher à l' abri des plus hautes marées. Ils y ensevelirent les noyés, et recouvrirent la modeste tombe d' un amas de galets qu' ils surmontèrent d' une croix de bois.

Quoiqu' elle reconnût parfaitement Jean qu' elle aimait beaucoup, Mirza essaya d' abord de s' opposer à l' ensevelissement de son maître. Elle mordit même Belin qui eut mille peines à calmer la pauvre bête et à empêcher en même temps Fortuné de la frapper. Ce dernier, qui avait peur d' être mordu, voulait tout de suite tuer Mirza pour se débarrasser de sa résistance ; mais Jean se mit dans une telle colère, que Fortuné n' osa plus répéter la cruelle proposition.

La seule chose qui adoucit un peu la douleur que la mort du capitaine venait de causer à Jean, c' était la certitude que, cette fois encore, on n' avait retrouvé le corps d' aucun passager. Peut-être Dieu avait-il permis qu' ils échappassent à la mort.

Quand leur pieux devoir fut terminé, il se faisait déjà tard. La nuit arrivant tout à coup dans ces contrées, il fallut songer à se pourvoir d' un gîte.

Jean avisa une excavation dans un rocher voisin et proposa à Fortuné d' en faire leur habitation.

Ils y brûlèrent un peu de bois et d' herbes sèches pour l' assainir, y portèrent des algues desséchées et les étendirent sur une couche de sable fin. Puis ils se barricadèrent avec de grosses branches qu' ils assujettirent au moyen des galets les plus lourds qu' ils purent porter. Beppo s' y réfugia avec eux, et Mirza elle-même finit par suivre Jean qui la porta pour ainsi dire dans la caverne.

Durant la nuit, les chiens se mirent à aboyer. Bientôt leurs aboiements devinrent plus forts et plus fréquents ; leur poil se hérissa, et ils se dressèrent contre la porte improvisée comme pour combattre un ennemi invisible.

— Ranimons bien vite le feu, dit Jean.

— Nous sommes peut-être dans l' antre de quelque bête féroce, murmura Fortuné tout tremblant.

— Je ne pense pas, repartit Jean, qui n' était pas trop rassuré. Nous aurions trouvé des ossements ou quelques traces de son séjour.

— Voilà qu' on défait la barrière ! s' écria Fortuné.

— Chut!

Un animal inconnu cherchait, en effet, à ébranler la solide barricade établie par les enfants. D' abord elle résista à ses efforts. A la fin, cependant, les branches remuèrent un peu. On devinait que l' animal les prenait dans sa gueule et cherchait à les tirer de son côté. Bientôt il ne resta plus que les

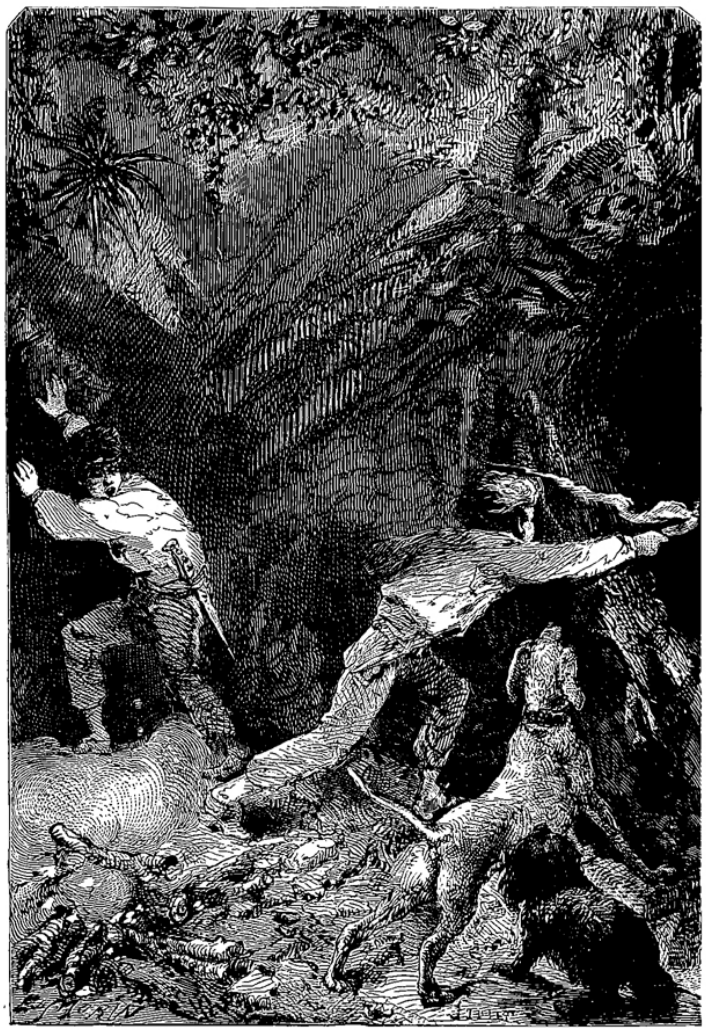
grosses pierres. A travers les interstices, Jean vit étinceler deux points brillants qui ne pouvaient être que les yeux d' un animal féroce.

— Au secours ! au secours ! criait Fortuné.

Jean aurait volontiers crié comme lui, mais à quoi bon ? Après un instant d' hésitation, le petit ouvrier saisit un brandon enflammé et se dirigea vers la porte.

Au moment même où l' une des pierres tombait, Jean lança le brandon à la tête de l' animal. Soit qu' il l' eût touché, soit plutôt que ce monstre inconnu fût effrayé par le feu, comme la plupart des animaux féroces, le terrible visiteur s' éloigna. Il rôda sans doute dans les environs, car les chiens ne cessèrent de hurler et d' aboyer ; seulement c' était à des intervalles assez éloignés.

Jean profita de cette trève pour rétablir la barricade de pierres, car il n' osa sortir pour relever les branches. Il changea ensuite le feu de place, et l' établit presque contre la barrière, afin que l' animal, s' il revenait à la charge, fût obligé de traverser le brasier pour atteindre les enfants.



La vue des flammes suffit sans doute pour effrayer la bête féroce, car elle se contenta de croiser devant la grotte, et de venir de temps en temps s’ arrêter à quelques pas de la barricade. La manière d’ aboyer des chiens indiquait très-bien tous ses mouvements.

Le reste de la nuit s’ écoula tranquillement ; mais je crois que nos deux voyageurs ne dormirent guère, d’ autant plus que la fumée les gênait beaucoup et les faisait tousser horriblement.

Au lever du soleil, les chiens se calmèrent tout à fait. Les enfants, de leur côté, finirent par céder au sommeil, et ne s’ éveillèrent que fort tard dans la matinée.

Fortuné n’ était pas très-soucieux de metre le nez dehors, de peur de rencontrer encore leur ennemi nocturne. Il fut décidé que la pauvre Mirza serait envoyée en avant-garde. On retira quelques pierres, et la chienne

profita de l’ ouverture pour aller se coucher bien vite sur la tombe de son maître.

Comme on ne l’ entendait donner aucun signal d’ alarme, Jean fit sortir Beppo qui se mit à gambader d’ un air fort guilleret. Rassuré par cette démonstration, Jean sortit à son tour et fut suivi par Fortuné, dès que celui-ci eut acquis l’ assurance qu’ il n’ y avait plus aucun danger à courir.

Le premier soin des deux amis fut de chercher les traces de l’ animal qui les avait si fort inquiétés. Elles étaient si nettement marquées sur le sable, qu’ il fut aisé de les reconnaître. On s’ aperçut alors que le même animal avait aussi rôdé autour de la fosse du capitaine et des matelots, et qu’ il avait gratté le sable comme pour essayer de les déterrer, ce qui prouvait, du reste, que c’ était un animal carnassier. Par bonheur, les lourdes pierres amoncelées au-dessus de la fosse l’ avaient empêché de réussir.

— Ce doit être une hyène, dit Jean.

— Si elle allait revenir ! murmura Fortuné qui tremblait au moindre bruit.

— Nous avons nos bâtons, répondit Jean.

— Cela ne lui ferait pas grand mal.

— Et nos haches.

— J’ aime mieux m’ en aller.

— Il faut au moins que nous visitions les débris épars sur la plage, et que nous emportions ce qui pourrait nous servir.

Le courant ayant porté vers cette côte les épaves du malheureux bâtiment, les petits explorateurs trouvèrent toute sorte d’ objets sur la grève ; malheureusement la plupart étaient endommagés par l’ eau.

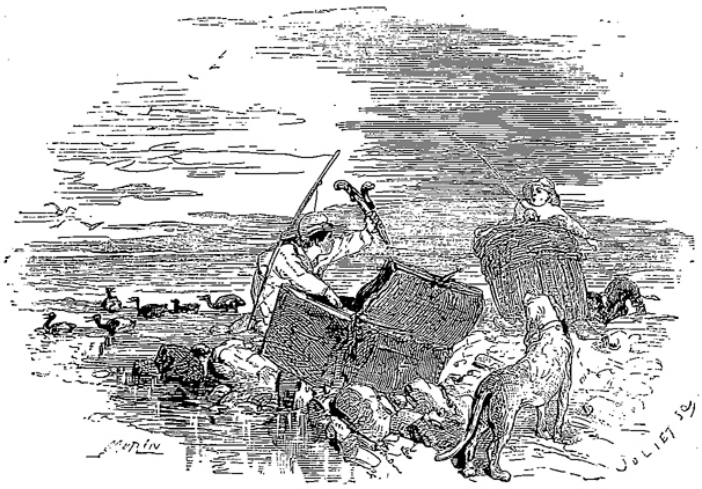
Ils trouvèrent d’ abord deux caisses de soieries. Les pièces du dessus et du dessous étaient complétement perdues par l’ humidité, mais quelques-unes, au milieu, pouvaient encore servir. Quelques coffres appartenant à des matelots et à des passagers gisaient plus loin. Ils contenaient des vêtements, de l’ argent, etc. L’ argent était un objet bien inutile dans la position des naufragés, mais les vêtements avaient un grand prix pour eux, car les leurs étaient en fort mauvais état.

Plus loin, Fortuné rencontra une caisse de livres, à laquelle il donna un coup de pied qui trahissait une vieille rancune contre « les bouquins. »

— Ce sera pour Victor ! s’ écria Jean. Qu’ il va être content!

Fortuné secoua la tête.

— Heureusement qu’ ils sont *perdus* par l’ eau et que ma tante ne pourra pas s’ en servir pour me forcer à étudier ! murmura l’ obstiné paresseux.



XVIII. Le sac aux canards. — Nouvelle poste aux lettres. — Les paquets de retour.

Au milieu de leur exploration, des *can can can* sonores, partant de la terre, vinrent attirer l’ attention des jeunes explorateurs. Ils aperçurent bientôt une demi-douzaine de canards qui accouraient majestueusement, en sautillant d’ une patte sur l’ autre.

— Tiens, dit Fortuné, des canards!

— Comme ceux de France, reprit Jean.

— Et pas farouches.

— On dirait... Mais... oui. Vois donc ce gros brun ; c’ est celui qui a mangé ton biscuit un jour, à bord de *la Julie.*

— Ma foi, oui ; ce sont les canards du bord.

— Que madame Person et Suzette seront contentes !

C’ étaient bien, en effet, les canards destinés à la nourriture du navire. Une fois leur cage brisée par les vagues, ils avaient gagné la côte, soit en nageant, soit en volant. Depuis leur débarquement, il est probable qu’ ils allaient passer la nuit dans les hautes herbes du bois voisin et qu’ ils venaient déjeuner et dîner sur la grève, qui était couverte de coquillages de tout genre.

Comme la plupart des animaux élevés dans la domesticité, ces canards semblèrent revoir des hommes avec plaisir et se rapprochèrent aussitôt des

deux enfants. Ceux-ci renouvelèrent connaissance en leur jetant quelques graines qu' ils avaient trouvées dans les trois barils.

— Je crois que nous avons tort de prodiguer ces graines, dit Jean tout à coup. Je me rappelle que M. Person en avait emporté plusieurs espèces de notre pays pour semer à Ceylan. Je reconnais maintenant les barils dans lesquels on les avait mises.

— Que veux-tu que nous en fassions?

— Nous les sèmerons.

— Tiens, c' est une idée ! Dis donc, Jean, si nous pouvions trouver des graines de café ? C' est si bon du café au lait le matin !

— Le café ne pousse pas en France, répliqua Jean ; mais peut-être en trouverons-nous en Afrique. Victor te le dira avec ses livres.

— Qu' est-ce que ces morceaux de bois ? demanda Fortuné qui venait d' effondrer une énorme caisse à moitié brisée par la mer.

— Ce sont les modèles pour la scierie et le moulin que M. Person comptait établir à Ceylan, dit Jean après quelques minutes d' examen. Pauvre M. Person!...

— Qu' est-ce que Beppo fait donc là ? s' écria Fortuné qui voyait le petit chien lécher les fissures d' une barrique avec des marques évidentes de satisfaction.

— C' est le baril aux œufs, dit Jean, qui connaissait toute la cargaison du navire, parce qu' il avait aidé à *l' arrimer* dans la cale ou sur le pont.

Hélas ! les œufs formaient une immense omelette, que le son dans lequel on les conservait diaprait de sa poussière jaunâtre ; ils sentaient déjà fort mauvais, et Fortuné s' en éloigna bien vite.

— Comme tout le monde va être content à *la Providence,* quand nous rapporterons ces soieries et ces vêtements ! dit Jean.

— Et le baril de jambon !

— Et les livres !

— Et les graines!

— Et les canards !

— Et la caisse de toile !

— Et les sacs des matelots, où il y a des aiguilles ; et ce miroir pour mademoiselle Fanny !

— Et les pistolets qui étaient dans le coffre du second !

— Et les modèles du moulin !...

— Mais, à propos, comment faire pour rapporter tout cela ?

— Ah ! mon Dieu, c’ est vrai.

— Il faudrait une charrette.

— Et un cheval.

— Si nous déjeunions d’ abord ! Ça nous ouvrira les idées.

Après une longue délibération, il fut décidé qu’ une charrette était indispensable. Quant au cheval, on tâcherait de le remplacer par Fanchon, si toutefois elle voulait bien s’ y prêter.

— En attendant, dit Jean, emportons tout ce que nous pourrons, et choisissons les objets les plus nécessaires.

— Et le reste?

— Nous le transporterons dans la caverne, que nous fermerons avec des pierres.

— C’ est cela. Puis, nous ferons une charrette et nous viendrons tout chercher.

— Faute de mieux, on fera des paquets, et Fanchon s’ en laissera bien mettre quelques-uns sur le dos.

— Oh ! si nous avions un cheval, comme je ferais de belles promenades ! murmura Fortuné qui pensait toujours à ses plaisirs avant tout.

Jean haussa les épaules.

— A l’ ouvrage ! dit-il ; voilà déjà deux jours que nous sommes absents, et l’ on doit être inquiet à *la Providence.* Faisons bien vite nos paquets et portons le reste dans la caverne.

Cette dernière opération prit la journée tout entière, car il fallut diviser par petits paquets le contenu des caisses que les enfants n’ auraient pas pu transporter autrement.

Fortuné et Jean étaient si fatigués que, malgré la frayeur bien naturelle qu’ ils éprouvaient de recevoir une nouvelle visite de l’ hyène, ils eurent la force de reconstruire leur porte, et, cette fois, ils la consolidèrent au moyen de divers objets pris dans les caisses. Ils s’ armèrent en outre dé longues lances fabriquées avec des bambous surmontés d’ un *épissoir,* outil solide et pointu qu’ ils avaient trouvé dans les coffres des matelots.

Les chiens aboyèrent encore, mais la fatigue l’ emporta sur la terreur, et les enfants dormirent jusqu’ au lendemain.

Ils déjeunèrent avec du jambon et quelques biscuits trouvés dans un baril. Puis ils se préparèrent au départ.

— A propos, dit Jean, et les canards?

— Ils ne voudront pas nous suivre.

— Puis ils nous retarderaient, reprit Jean.
— Laissons-les.
— Nous pourrions bien ne pas les retrouver.
— Tant pis !
— Madame Person ne dira pas comme toi ; il faut les emporter.
— Dans quoi?
— Dans un sac.
— Ils étoufferont.
— Nous ferons des trous pour leurs têtes.
— Ce sera lourd et nous sommes déjà si chargés.
— Tant pis ! Veux-tu en porter deux ? Moi, je porterai les quatre autres.
— Allons, soit.

Au moyen de quelques graines, ils attrapèrent les canards et les fourrèrent, malgré leurs protestations, dans deux sacs de toile à voile.

Cette opération, qui intrigua beaucoup Beppo et Mirza, étant terminée, les deux voyageurs empilèrent devant la caverne un monceau de pierres, entre lesquelles ils placèrent aussi, pour surcroît de précautions, de grosses branches maintenues par des cordes et des piquets fichés dans les anfractuosités du rocher.

Cela fait, ils allèrent dire une dernière prière sur la tombe du brave capitaine et des trois matelots, et se mirent en route. Mirza leur donna beaucoup de mal au départ. Il fallut que Jean l' attachât avec une corde et la traînât longtemps de force pour la décider à abandonner la tombe de son pauvre maître.

— Elle nous retarde, disait Fortuné, qui n' aimait pas les chiens. Laisse-la donc, cette maudite bête.

— Non, dit Jean ; elle serait dévorée par l' hyène, ou mourrait de faim. Sa fidélité me la fait doublement aimer.

Mirza finit enfin par suivre Belin. De temps en temps, seulement, elle se détournait et poussait un gémissement plaintif ; mais à l' appel caressant de Jean, elle venait lui lécher la main et se remettait en marche d' elle-même.

Avec les énormes fardeaux dont ils s' étaient chargés, les enfants n' allèrent pas bien loin ce jour-là. Aussi eurent-ils tout le temps nécessaire pour préparer leur repas et recueillir une ample provision de bois pour la nuit. Ils allumèrent un énorme brasier et se promirent de veiller à tour de rôle. Mais, à leur âge, résister au sommeil est chose difficile, et tous deux s'

endormirent à la fois, malgré leurs bonnes intentions et malgré leur frayeur des bêtes féroces.

Les chiens les réveillèrent plusieurs fois, et ils distinguèrent le bruit de quelques animaux qui traversaient le bois, non loin d' eux. Soit que ces animaux fussent tenus à l' écart par la vue du feu, soit plutôt que ce fussent des bêtes inoffensives, telles que des antilopes, ils ne firent que passer et ne reparurent plus.

Le jour suivant, Fortuné et Jean rencontrèrent des zèbres et divers animaux inconnus, auxquels Mirza semblait disposée à donner la chasse. En toute autre occasion, Jean l' eût encouragée et l' eût suivie avec son arc ; mais le pauvre garçon était trop fatigué pour faire un pas" de plus que cela n' était rigoureusement nécessaire.

Vers cinq heures de l' après-midi, Jean s' aperçut que Beppo mettait le nez à terre, frétillait de la queue et se trémoussait avec une joyeuse agitation.

— Qu' a-t-il donc ? demanda Fortuné.

— Je ne sais pas, répondit Jean.

Puis, frappé d' une idée soudaine, il ajouta :

— Je parie que Victor est venu au-devant de nous jusqu' ici. C' est sa piste que Beppo reconnaît... Ici, Beppo, ici ! cria-t-il en retenant le chien, qui partait de toute la vitesse de ses petites jambes.

— Écoute, dit Fortuné, il m' est impossible d' aller plus loin ce soir.

— Encore un peu de courage, et nous sommes arrivés.

— Voilà deux heures que tu me dis cela. Je suis trop fatigué.

Et Fortuné, jetant brusquement son paquet, au grand mécontentement des canards qui en faisaient partie, se laissa tomber sur l' herbe.

— Voyons, dit Jean, il n' y a qu' un moyen. Repose toi ; moi, je continuerai d' aller jusqu' à *la Providence,* et j' enverrai Landry prendre ton fardeau.

— Non, je ne veux pas rester seul.

— Alors, laisse-moi ici avec tous les paquets. Une fois déchargé, tu marcheras plus lestement.

— Les jambes me font mal.

— Les miennes aussi. Beppo ! Beppo ! Beppo, qui partait encore, revint la tête basse.

— Tiens, dit Jean, la preuve que Victor est venu ici, c' est que voilà ses initiales et les nôtres gravées sur cet arbre. Vois donc la joie de Beppo ! Une

idée ! Fortuné, prête-moi ton petit portefeuille.

— Pour quoi faire?

— Tu verras.

Fortuné donna le portefeuille d' assez mauvaise grâce, car il n' était pas généreux.

Jean écrivit quelques mots sur un feuillet qu' il déchira. Il le roula ensuite autour d' un petit morceau de bois et l' attacha au collier de Beppo. Puis il conduisit le petit chien à l' endroit où Victor avait dû se tenir pour écrire sur l' arbre, lui fit sentir la trace et lui dit :

— Va, Beppo, va!

Beppo ne se le fit pas dire deux fois ; il partit à fond de train.

— Tu as écrit à Victor ! dit Fortuné qui commençait enfin à comprendre.

— Précisément ; je lui dis que nous sommes encore à une lieue de *la Providence,* que nous ne pouvons plus marcher avec nos fardeaux et que je prie Landry de venir nous aider.

— Pourvu que Beppo puisse arriver à *la Providence!*

— Je parierais bien qu' il y arrivera. Après tout, nous en serons quittes pour passer la nuit ici.

— J' aimerais mieux mon lit à la maison ; puis Suzette nous ferait de la bonne soupe au lait.

— Moi aussi, dit Jean ; mais puisque tu ne peux pas marcher...

La vérité était que Fortuné avait peur de rester seul ; mais,-pour rien au monde, il n' en serait convenu. Si la fatigue vient vite chez les enfants, leurs forces se réparent plus rapidement aussi que celles des hommes. Au bout d' une heure, l' appétit de Fortuné augmentant et sa fatigue diminuant, l' idée de la soupe au lait lui donna du courage.

— Garde les paquets, dit-il à Jean ; je vais partir en avant.

— Comme tu voudras, répondit Jean toujours complaisant.

— Veux-tu me laisser emmener Mirza ? demanda Fortuné, qui n' eût pas été fâché d' avoir un gardien.

— Si elle consent à te suivre, je veux bien.

Mais Mirza n' y consentit pas du tout, car Fortuné ne s' était jamais occupé d' elle, et les chiens ont plus de mémoire que bien des hommes. Elle se réfugia derrière son ami Belin qui l' avait brossée, caressée et nourrie si souvent, et montra même les dents à Fortuné lorsqu' il voulut l' emmener de force. Cette dernière protestation suffit tout à fait à Fortuné ; il recula bien vite, et partit tout seul d' un air assez inquiet.



XIX. Relations de Beppo et de Mirza avec la famille Popincourt. — Un dîner succulent. — Décret de l’ assemblée coloniale. — Second voyage aux épaves. — Comment on rapporte des abeilles.

Pendant ce temps, Beppo, suivant la piste de son maître chéri, était arrivé à *la Providence.* Ce fut Maria qui découvrit le petit billet, que Victor s’ empressa d’ ouvrir et de lire. Suzette et Landry partirent aussitôt. Quant à Beppo, il mangeait une bonne pâtée en guignant d’ un œil soupçonneux le petit singe qui tournait autour de lui, mais à distance respectueuse. Beppo était fort jaloux ; il se fâcha de la familiarité qui existait déjà entre son maître et Popincourt : c’ est ainsi que les enfants avaient nommé le petit singe, en souvenir de leur ancienne, demeure. Après avoir aboyé et réclamé à sa façon, Beppo finit par sauter sur Popincourt. Madame Popincourt la mère, qui grignotait des morceaux de coco dans un coin, accourut au secours de sa progéniture. Elle gratifia Beppo d’ une paire de soufflets, accompagnée de vigoureux coups de dents.

Le petit king-charles se mit à pousser des cris de détresse ; mais il ne put dégager ses longues soies de la main du singe qui les lui arrachait avec une

activité incroyable. Victor fut obligé de prendre son fouet et de le montrer à madame Popincourt, qui se sauva en faisant force grimaces.

Au bout d' une heure et demie environ, on vit arriver Fortuné qui fut accueilli avec des transports de joie, car on avait été fort inquiet au sujet des deux petits garçons.

Fier de l' attention qu' il excitait, Fortuné raconta son voyage et la triste certitude qu' ils avaient acquise de la mort du capitaine et de trois hommes de l' équipage de la Julie. Il s' étendit tout au long sur ses exploits ; car, à l' entendre, c' était lui qui avait tout fait.

— Comme Jean était épuisé de fatigue, bien qu' il ait beaucoup moins travaillé que moi, ajouta-t-il en terminant, je me suis dévoué et j' ai pris les devants.

Madame Person se douta bien que Fortuné se vantait un peu aux dépens de son compagnon ; mais elle était si heureuse de revoir son neveu, qu' elle n' eut pas le courage de rabattre ce jour-là son petit orgueil. Quant à Victor, il secouait la tête et murmurait tout bas :

— Je suis bien sûr que mon ami Jean a fait à lui seul les trois quarts de la besogne.

Et malgré la course, déjà si longue pour lui, qu' il avait faite dans la journée, il sortit pour aller au devant de Belin.

Il ne tarda pas à rencontrer son ami. Tous deux s' embrassèrent avec une affection fraternelle si touchante, que la bonne Suzette en avait les larmes aux yeux.

Il fallait voir les transports de joie de Maria, de Fanny, de Landry et même de Suzette, lorsqu' on déballa les trésors rapportés par les petits voyageurs.

— A propos, monsieur Fortuné, dit Suzette, on a oublié deux paquets à l' endroit où vous vous êtes arrêté avec Jean. Puisque vous n' êtes pas fatigué, voulez-vous venir les chercher ?

— Ma foi, non, reprit Fortuné, qui rougit,

— Si tu veux, j' irai avec toi, dit Jean.

— Non, non, repartit Fortuné fort embarrassé, car il voyait que ses petits mensonges étaient connus et qu' on riait à ses dépens.

— Cela t' apprendra, une autre fois, à être plus modeste, lui dit madame Person. Il n' y a pas de honte à être fatigué, et c' est une sottise que de vouloir faire au delà de ses forces ; mais il ne faut jamais mentir par un amour-propre mal placé, car tout se découvre tôt ou tard.

— Ne parlons plus de cela ! s' écria Suzette qui, aussi enfant que les enfants sous ce rapport, tenait à faire valoir son *fils,* comme elle appelait Belin, mais qui cherchait à ne faire de la peine à personne. Voici la soupe. A table !

Jamais invitation ne fut mieux accueillie. Madame Person, qui dissimulait son chagrin pour ne pas attrister ses enfants, prit en riant le bras de Jean. Fortuné s' empara de celui de Fanny. Maria, trouvant que Victor tardait trop à lui offrir le sien, le réclama énergiquement. Quant à Landry, rouge jusqu' aux oreilles, il dut prendre celui de Suzette, qui l' appelait M. Cantinaud, et lui fit une profonde révérence en le quittant.

Et quel dîner !

D' abord une table, une vraie table, fabriquée par Landry. Comme il n' avait eu d' autres outils que sa hache et sa scie, la surface de la table était bien un peu raboteuse ; ses pieds se composaient de simples bambous ; mais tout cela disparaissait sous une nappe magnifique, faite de huit énormes feuilles de plantes aquatiques, que Fanny avait cousues ensemble au moyen de joncs flexibles. Une gourde, arrangée par Victor, contenait de l' eau de la fontaine. Puis une soupe au lait, que Jean et Fortuné apprécièrent vivement, un plat d' oiseaux exquis pris par Victor avec des collets de ficelle, du jambon rapporté par Fortuné, des melons, et pour dessert une boîte de conserve de pêches.

— Et maintenant, dit Jean, à la santé de madame Person !

En parlant ainsi, il tira de sa poche une bouteille, qu' il avait trouvée dans un des coffres échoués sur la grève, et qui contenait d' excellent vin du Cap.

— Mes enfants, dit madame Person quand Victor et Fortuné tendirent de nouveau leur verre pour obtenir une seconde rasade, il faut garder ceci pour nos malades, si nous venions à en avoir. D' ailleurs, vous êtes déjà si animés ce soir, que vous finiriez par vous griser.

Leurs têtes, en effet, étaient échauffées, non par le peu de vin qu' ils avaient bu, mais par leur causerie, leurs récits et leurs projets.

Jean se leva de table avant les autres, afin de préparer la pitance de Mirza ; mais la chienne ne voulut pas y toucher. Elle vint appuyer sa tête sur les genoux de Jean, et se mit à le regarder avec ses grands yeux doux et tristes.

— Pauvre capitaine ! murmura Belin. Il était si bon, si généreux ! J' aurais été si content de pouvoir un jour lui témoigner ma reconnaissance de ce que...

Les larmes lui coupèrent la parole, Il mit son mouchoir sur ses yeux, et pleura silencieusement. Tout le monde était ému comme lui.

— Chaque soir, nous prierons Dieu pour le capitaine et pour ses braves marins, dit madame Person.

Puissent nos remercîments et nos prières monter jusqu' à eux, et leur prouver notre profonde reconnaissance. Ils sont morts pour nous sauver ; c' est à leur héroïque abnégation que nous devons la vie : ne l' oubliez jamais, mes enfants !

Après quelques instants consacrés à ces cruels mais chers souvenirs, madame Person ramena la conversation sur des sujets de nature à dissiper la tristesse qui s' était emparée des enfants. Grâce à la mobilité d' impression naturelle à leur âge, elle parvint à les distraire, et les voyageurs recommencèrent, pour la troisième ou quatrième fois, le récit de leur expédition.

L' annonce du miel découvert par les explorateurs fit bondir de joie la petite Maria. Cela dérangea même beaucoup Popincourt, qui, perché sur l' épaule de la petite fille, était en train de tremper, dans le jus sucré des pêches, ses doigts qu' il suçait ensuite avec des grimaces de plaisir. Il finit par se fâcher, et donna un petit soufflet à Maria qui se mit à rire et le laissa recommencer tranquillement ses mouillettes.

Mirza et Beppo ne furent pas oubliés.

Beppo caressait tout le monde ; Mirza, plus réservée, ne voulait guère se laisser caresser que par Jean et un peu par Fanny, qui se chargea de lui donner à manger.

Madame Popincourt et Mirza se regardèrent longtemps d' un air fort intrigué ; elles semblaient s' examiner réciproquement. Elles finirent cependant par faire connaissance et devinrent même assez intimes.

Le petit Popincourt profita de cette liaison pour se mettre bien avec la chienne. Deux ou trois jours après, il tirait effrontément les oreilles et la queue de la bonne Mirza, qui se contentait de le repousser avec les pattes, quand il la tourmentait trop. Elle le prit si bien en affection, qu' elle allait souvent elle-même provoquer son petit tyran.

C' était plaisir de voir M. Popincourt galopper, comme un écuyer consommé, sur le dos du bon animal.

Heureux de retrouver leurs lits d' herbes sèches et l' abri de la cabane, Fortuné et Jean dormirent bien tard. Je crois même qu' ils ne se réveillèrent le lendemain que pour le déjeuner.

Pendant ce repas, l’ assemblée coloniale, présidée par madame Person, décida :

1° Qu’ il fallait aller chercher le miel et tâcher d’ acclimater l’ essaim aux environs de *la Providence ;* 2° Que la construction d’ une charrette était indispensable;

3° Qu’ il était urgent de semer les graines avant qu’ elles fussent tout à fait corrompues.

On se trouvait justement dans la bonne saison pour les semailles de quelques-unes, car on était au mois de septembre, c’ est-à-dire au commencement du printemps africain.

Ce bouleversement de saison, dont Victor se rappelait avoir lu l’ explication dans un livre, et dont, M. Person avait souvent parlé à bord avec le capitaine, étonnait singulièrement la pauvre Suzette.

— Comment ! disait-elle, janvier et février, c’ est l’ été ; et l’ hiver nous viendra au mois de juillet et d’ août?

— C’ est comme cela, répondait Victor.

Mais il ne put jamais faire entrer dans la tête de la bonne crémière la démonstration de ce changement.

Si Suzette n’ entendait rien aux théories, en revanche, elle était la plus forte dans la pratique, principalement pour tout ce qui concernait l’ agriculture. Ce fut elle qui enseigna le moyen de s’ emparer du miel et de préparer les ruches avec de grandes calebasses. Une journée entière fut consacrée à tous ces préparatifs.

Le surlendemain du retour de nos deux explorateurs, une partie de la colonie se dirigea vers l’ endroit où l’ on avait découvert l’ essaim d’ abeilles. Il ne resta à la maison que madame Person, Maria, Victor et Jean, qui avait sacrifié le plaisir qu’ il se promettait de l’ excursion, afin de servir de gardien à ses amis. Il profita de ce repos pour dessiner, avec Victor, le plan de la charrette, choisir les bois les plus convenables et trouver un moyen de fabriquer les roues. Puis, pour remercier Fanny du chapeau qu’ elle lui avait donné au moment de son départ, Jean lui fit une sorte d’ ombrelle avec un morceau de soie. Vers six heures, inquiet du retard de ses amis, Jean prit son arc et ses flèches, et partit avec la fidèle Mirza pour aller au-devant d’ eux.

Il les rencontra, une heure après, revenant tout joyeux, mais bien fatigués. Ils avaient retrouvé le petit oiseau, qui les avait conduits successivement à trois essaims.

— Dès qu’ il nous voyait occupés à enfermer les abeilles, raconta Fanny, ce bon petit oiseau se perchait auprès de nous et semblait attendre sa part. Aussitôt qu’ il l’ avait reçue, il recommençait à voler devant nous, en criant : *Chir ! chir ! chir!* jusqu’ à ce qu’ il nous eût amenés à d’ autres essaims.

— Oui, dit Suzette ; et comme nous avions négligé de marquer notre route, nous avons failli ne plus la retrouver.

On installa provisoirement les trois essaims à côté de la maison ; mais il fut reconnu qu’ un petit enclos était indispensable.



XX. Nouvelle expédition à la baie de la Caverne. — Bravoure de Fortuné. — Le porc-épic. — Fabrication de la charrette. — Projets de chasse à la grosse bête.

Tout cela faisait bien des choses à exécuter, et les bras vigoureux n’ étaient pas en fort grand nombre. Comme la construction de la charrette menaçait de durer assez longtemps, faute des outils nécessaires, on décida qu’ on ferait auparavant un voyage à là baie de la Caverne. On devait en rapporter des graines, du vin, du linge et des livres. Victor tenait surtout à posséder les manuels des divers métiers que son père avait mis dans la caisse des livres.

Cette fois, le petit Person fit partie de l’ expédition, ainsi que Landry et Suzette, qui voulait choisir dans la caverne des objets de nature à lui servir pour sa cuisine.

Fortuné aurait bien voulu retourner à la baie de la Caverne ; mais il fallait que quelqu’ un restât pour protéger madame Person et les deux petites filles. Si les *partants* tenaient à emmener Jean Belin, sa complaisance et son adresse faisaient que les deux petites filles auraient bien voulu aussi que ce

fût lui qui restât avec elles. Il y était tout disposé ; mais madame Person ayant désiré qu' il accompagnât Victor, cela trancha la question.

Obligé de rester à *la Providence,* Fortuné bouda toute la matinée. Il ne voulut rien faire et se montra aussi désagréable que possible. Quand il vit cependant qu' on le laissait bouder sans s' occuper de lui, il revint peu à peu et consentit à aider Fanny, qui travaillait à faire des paniers.

— Tu es devenue bien méchante pour moi, Fanny, dit Fortuné après un instant de silence.

— Moi?

— Oui, toi. Autrefois tu faisais tout ce que je disais, et tu me cédais toujours. Maintenant tu me contraries tant que tu peux.

— Je ne te contrarie pas ; seulement, il est" vrai que je ne te cède plus comme autrefois.

— Tu vois bien... Pourquoi?

— Parce que tu as abusé de mon amitié.

— C' est parce que tu aimes mieux Jean, un simple ouvrier, un étranger.

— Jean n' est plus un étranger pour nous maintenant. Il nous a rendu tant de services!

— Pas plus que moi. On dirait, à vous entendre tous, qu' il m' est bien supérieur.

— Dame ! il est si complaisant, si bon, si courageux.

— Eh bien, et moi ? Crois-tu donc que j' aie peur, moi ? Ah ! s' il y avait du danger, tu verrais... Qu' il vienne seulement un.

— Un lion, murmura Fanny en souriant.

— Un... Eh bien, oui, un lion ; tu verrais comme je marcherais droit sur lui avec mon arc et mes flèches. Ah ! qu' il vienne seulement, et tu...

Au même instant, Beppo se mit à aboyer à deux pas de Fortuné ; le petit chien semblait en arrêt sur un animal caché dans l' épaisseur d' un buisson voisin.

— Ah ! mon Dieu ! s' écria Fortuné, qui faillit rouler par terre avec la bille de bois sur laquelle il était assis.

— Maman ! cria Fanny, maman ! viens vite.

Madame Person accourut. Fanny lui montra l' ennemi que Beppo venait de faire sortir de sa retraite.

— C' est un porc-épic, mon enfant, répondit madame Person ; ne t' en approche pas trop, ajouta-t-elle en retenant Fanny.

Une fois le premier moment d' émotion passé, celle ci était fort brave, et même un peu téméraire pour une jeune fille. Elle essaya de frapper avec un bâton le porc-épic qui s' était roulé en boule et ne présentait partout que la pointe acérée de ses piquants. Le mouvement de Fanny releva le courage de Beppo qui fondit sur son ennemi. Mal en prit au pauvre petit chien, car il se piqua cruellement et se mit à hurler d' une façon lamentable. A la fin, Fortuné saisit son arc et, se maintenant à une distance respectueuse du porcépic, il lui lança une douzaine de flèches. La cuirasse de l' animal le garantissait trop bien pour qu' il fût blessé par ces traits inoffensifs qui rebondissaient sur ses piquants. Madame Person voulait faire rentrer les enfants et laisser partir le pauvre porc-épic ; mais la colonie avait besoin d' aiguilles. On pensa que les piquants du visiteur imprudent pourraient en tenir lieu pour les gros ouvrages, et l' animal fut mis à mort pour cause d' utilité publique.

Les deux autres jours qui s' écoulèrent avant le retour des voyageurs furent employés par madame Person, Fanny et Fortuné à bêcher l' enclos dans lequel on comptait semer les graines rapportées du navire.

Les voyageurs arrivèrent enfin, tous eh bonne santé et chargés de provisions de tout genre. Victor avait parfaitement soutenu le voyage. Chaque fois qu' il se sentait un peu fatigué, on le mettait à cheval sur Fanchon, que Suzette avait eu la bonne idée d' emmener, et qui s' était laissé charger de cinq ou six gros sacs contenant les objets les plus lourds.

Victor revenait donc un peu bruni par le soleil, mais vivace et bien portant, comme sa mère ne l' avait encore jamais vu.

En apercevant le courageux enfant qui arrivait d' un pas délibéré, sans autre appui qu' une petite canne en bois de fer, madame Person murmura tout bas :

— Mon Dieu, rendez-moi mon mari, et je bénirai ce naufrage auquel je dois la santé de mon fils !

Dès le lendemain, on commença à semer les graines, sous la direction de Suzette et de Victor. Celui-ci, le *Manuel de l' agriculteur* à la main, lisait à haute voix l' article relatif aux graines qu' on allait enfouir dans la terre. Suzette montrait la manière de mettre en pratique les indications du livre.

Dans ces pays, vierges encore de toute culture, la terre est si féconde, que l' on n' a besoin ni de charrue ni de fumier. Quelques coups de pioche, et le passage d' une grosse branche faisant l' office de herse, voilà tout ce qu' il fallut pour préparer une splendide récolte.

Après ce travail, on se mit à fabriquer la charrette. Pour des individus habitués à travailler le bois comme l' étaient Jean et Landry, la caisse du véhicule n' était pas difficile à construire, quoiqu' ils manquassent encore de plusieurs outils. La partie la plus épineuse, c' était les roues et les ferrures. Par bonheur, Jean se rappela avoir lu, dans un livre de voyage au cap de Bonne-Espérance, que les chariots des Hollandais n' étaient composés que de bois et de cuir, parce que les objets en fer n' auraient pu se raccommoder au milieu des forêts, tandis qu' il était toujours facile, au contraire, de remplacer des courroies et des chevilles.

On commença donc par scier quatre larges disques d' un mètre vingt centimètres de diamètre sur quinze centimètres d' épaisseur. Jean avait choisi pour cela une sorte de bois que les Hollandais appellent *yserhout.*Ce bois était si dur, qu' il faillit briser les scies, trop petites d' ailleurs, des jeunes ouvriers. Au moyen d' épissoirs aiguisés, emmanchés de bois et rougis dans le feu, on fit, au milieu de chaque disque, un trou destiné à recevoir les essieux qui furent façonnés à coups de hache.

Deux larges planches, réunies par des traverses et maintenues au moyen de chevilles, formèrent le fond de la voiture. Quant aux côtés, composés de deux grandes claies pareilles aux barrières qui ferment les champs en France, ils furent promptemènt terminés.

Malheureusement, on s' aperçut bientôt qu' on manquait de courroies. Il restait bien encore quelques cordes, mais elles n' offraient ni la souplesse, ni la solidité désirables.

— Comment faire ? murmurait Landry.

— Il n' y a qu' un moyen, dit Jean ; il faut tuer quelques-unes de ces antilopes que nous apercevons de temps en temps.

— Et dont vous ne pouvez pas approcher, ajouta madame Person.

— J' ai une idée, répondit Jean.

— Laquelle ? demanda Fanny.

Victor mit son doigt sur sa bouche pour recommander le silence à son ami. Mais Jean, qui ne savait rien refuser à Fanny, détourna la tête en riant.

— Cela viendrait à propos, dit Fortuné ; car, depuis mon porc-épic, qui était très-bon, nous n' avons mangé d' autre viande fraîche que des oiseaux.

— C' est vrai, dit Maria ; moi, je voudrais bien du bifteck comme nous en mangions à Paris.

— Si tu veux, on tuera Fanchon, dit en souriant madame Person.

— Ou Popincourt, dit Fortuné en tirant furtivement la queue du petit singe.

Ce dernier promena de tous côtés ses petits yeux malins ; voyant à côté de lui Beppo, qu' il supposa être le coupable, il allongea deux ou trois claques au king-charles stupéfait. Puis il se sauva sur les genoux de Maria, la protectrice de toute la ménagerie.

Madame Popincourt ramassa gravement le morceau de canne à sucre que son fils avait laissé tomber, et se mit à le mâcher sans faire la moindre attention aux grimaces de mécontentement de M. Popincourt fils.

— Voyons, dit Fanny, tout cela nous a détournés du sujet de notre conversation. Je veux savoir quel est le projet de Jean.

— *Je veux!* murmura sa mère d' un ton de reproche.

— Jean est si complaisant, répondit la rusée Fanny, qu' avec lui je puis toujours dire « *je veux.* » N' est-ce pas, Jean?

— Ce n' en est pas plus poli, reprit madame Person en arrêtant la réponse affirmative que Jean allait faire. Tu es exactement avec ce pauvre Jean comme Fortuné était naguère avec toi. Prends garde de le fatiguer par tes exigences.

— Oh ! non, madame ! s' écria Jean. Mademoiselle Fanny est si bonne et si aimable maintenant.

— Voyons, voyons ! quelle est ton idée ? interrompit Fortuné, que cet échange de compliments entre Jean et la jolie Fanny n' amusait pas du tout.

— Eh bien ! répondit Jean, l' autre jour, en suivant un oiseau à miel, j' ai rencontré, à une lieue d' ici environ, auprès d' une source, des traces de divers animaux.

— Après?

— Victor a trouvé dans Jonathan Franklin la manière de faire des piéges pour prendre les antilopes. Je compte essayer.

— Peuh ! dit Fortuné, qui trouvait toujours mauvaises les idées des autres, tu ne prendras rien. N' est-ce pas, Landry?

Landry était en train de manger sa quatorzième figue. Comme il avait la bouche pleine, il ne répondit que par un grognement qu' on pouvait prendre, à volonté, pour une négation ou pour une affirmation.

— C' est probable, répondit modestement Jean ; enfin, j' essayerai.

— Et quel piége emploieras-tu ? demanda Fanny.

— D' abord, je mettrai des collets en fil de fer, comme Suzette m' a dit que les braconniers en mettaient pour prendre des chevreuils.

— Tes collets seront bien vite cassés, je le crains, dit madame Person. Les animaux dont Victor nous a lu la description ces jours-ci doivent être beaucoup plus grands et plus robustes que nos chevreuils d' Europe.

— Oui, dit Victor ; mais nous creuserons des fosses à côté des fontaines et nous les couvrirons de branchages et de terre.

— Et puis ? demanda Fortuné.

— Et puis, continua Victor, les antilopes, les couaggas, les zèbres et les gnous y tomberont.

— Peuh, peuh ! dit Fortuné en faisant basculer son siége, suivant sa mauvaise habitude, vous ne prendrez rien !

— Nous verrons, continua Victor, un peu contrarié de ce doute persistant.

— Si quelque chose y tombe..., commença Fortuné.

Il n' eut pas le temps d' achever. Le mouvement qu' il avait donné à son siége le fit complétement basculer, et Fortuné tomba sur le dos, les jambes en l' air, aux grands éclats de rire, de tout le monde.

— Puissent les antilopes tomber de la sorte dans notre fosse ! s' écria Victor.

— Est-ce qu' on ne pourrait pas les prendre à la ligne, comme les oiseaux du Cap ? dit gravement la petite Maria.

— En mettant une prairie sur l' hameçon, n' est-ce pas ? répondit Fortuné d' un ton moqueur.

— C' est toi qui tiendras la gaule, sans doute ? repartit Victor, qui eut pitié de la mine humiliée de sa bonne petite cousine : seulement, si un lion survient pour manger l' antilope, Maria t' appellera.

Le lendemain, à la pointe du jour, Victor et Jean partirent pour la fontaine avec Landry. D' après les conseils de ; madame Person, ils avaient renoncé à l' emploi des collets, pour lesquels, d' ailleurs, ils n' auraient pas eu de fil de fer assez fort.

Quant à Fortuné, qui mourait d' envie d' accompagner ses camarades, il resta à *la Providence* par amour-propre et pour prouver qu' il avait eu raison de dire que l' on ne prendrait rien.

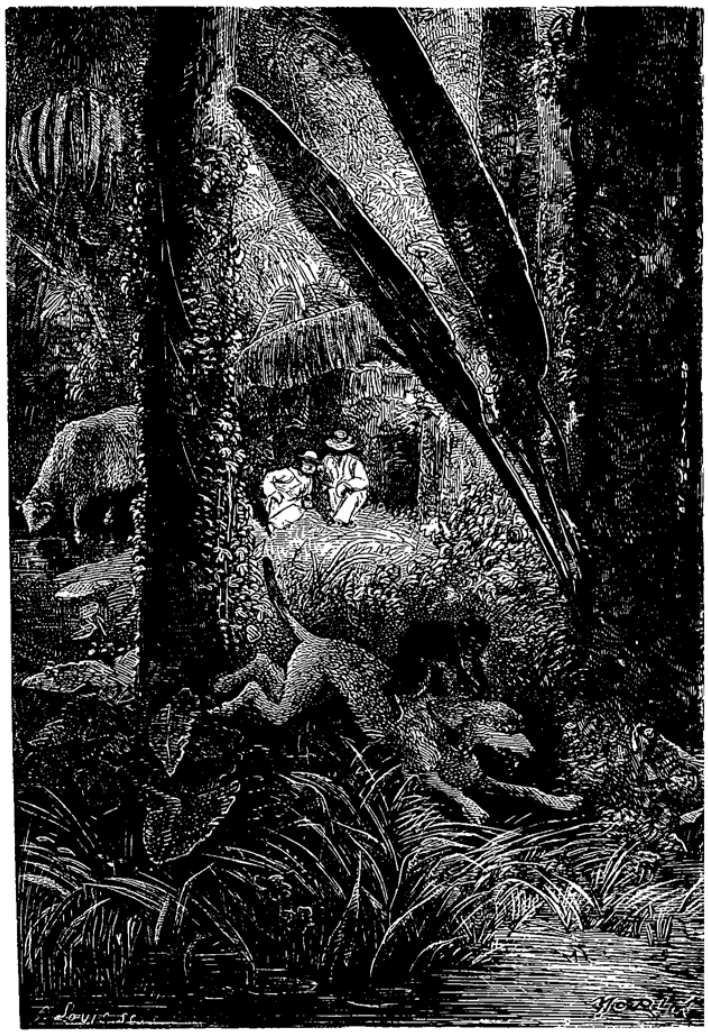


XXI. Départ des chasseurs. — Mirza et M. Popincourt. — Un buffle blessé. — Le pays est donc habité ! — Combat de Jean avec un veau. — Bain complet. — La peau du buffle. — Fanchon tranformée en nourrice. — Retour difficile. — Fontaine du Buffle.

Outre leurs arcs, dont ils commençaient à se servir fort adroitement, chacun des petits chasseurs avait à sa ceinture une hache, un couteau et un *épissoir* bien aiguisé tout prêt à être adapté à l' extrémité d' un bambou pour former une lance. De grands chapeaux de paille, ouvrage de Suzette, de madame Person et de Fanny, leur couvraient la tête. Leur costume, tout en toile à voile, les préservait un peu des épines. On avait adapté tant bien que mal à leurs souliers, déjà bien usés, hélas ! les tiges de quelques bottes trouvées dans les coffres de matelots. Une ceinture de soie verte serrait leur taille et soutenait leurs armes. Enfin, ils portaient chacun une grande veste de matelot roulée comme une capote de soldat, et destinée à les protéger contre l' orage, ou contre le froid s' ils se trouvaient obligés de passer la nuit dehors. Jean, qui se préoccupait toujours de la santé de son ami Victor, s'

était en outre chargé, bon gré mal gré, d' une couverture pour son petit camarade.

Ils avaient tous trois un petit air si belliqueux sous ce costume, même le gros et pacifique Landry, que Fortuné pleura longtemps de rage de ne les avoir pas suivis. M. Popincourt, que sa gourmandise et son instinct pour éviter les fruits vénéneux avaient élevé au rang de *dégustateur,* accompagnait Victor. Tantôt il gambadait au-devant des chasseurs, tantôt il se perchait sur l' épaule de Victor, ou bien, quand celui-ci était fatigué, sur le dos de Jean ou même de Landry, quoiqu' il ne fît pas toujours très-bon ménage avec ce dernier.



Souvent aussi il s' installait à califourchon sur le dos de son amie Mirza qu' on avait habituée à le porter ; mais lorsque la chienne sentait du gibier, elle prenait une telle allure et faisait de tels bonds, que M. Popincourt,

désarçonné, retournait vers Victor en exprimant son mécontentement par les plus drôles de grimaces. Lorsque Mirza revenait, M. Popincourt la regardait d' un air, furibond. Celle-ci n' y prenait pas garde et marchait tranquillement auprès de Jean, sans se préoccuper de la bouderie du petit singe. Alors Popincourt lui faisait mille malices. Se tenant d' une main et d' une patte à la veste de Victor, il se penchait vers Mirza et lui tirait les oreilles ou la queue. Dès que la chienne se retournait, il grimpait sur les épaules de son protecteur et narguait Mirza par des gestes comiques qui amusaient beaucoup les enfants.

Il est bon de dire ici que. Mirza était une grande chienne d' arrêt de deux ans, à poils ras, toute blanche avec les oreilles *orange,* et une tache ronde de même couleur au milieu du front. Elle arrêtait parfaitement le gibier, et si les chasseurs avaient eu des fusils au lieu de flèches ; elle leur aurait fait tuer beaucoup d' oiseaux et même des antilopes. Elle était en même temps fort docile, et quand Jean disait impérieusement : « Derrière, Mirza ! » elle se mettait derrière lui, et cheminait ainsi en frottant de temps en temps sa grosse tête contre les mains de son ami, comme pour lui rappeler sa présence et son affection.

Un peu avant d' arriver à la source, Mirza leva le nez en l' air et prit les devants. Bientôt elle s' arrêta et se mit à gronder sourdement. Jean la rappela bien vite.

— Je crains qu' il n' y ait là quelque danger, dit Belin. Restez ici, je vais voir ce que c' est.

Victor voulut s' opposer au projet de Belin, mais celui-ci tint bon.

— Laissez-le donc aller, dit Landry qui tremblait un peu ; c' est le meilleur moyen d' éclaircir la chose.

— Vas-y toi-même, alors, répondit Victor, puisque tu trouves cela si naturel.

Landry fit bravement trois ou quatre pas en avant, mais son courage n' alla pas plus loin.

— Retournons à *la Providence,* dit-il.

— Non pas ! s' écria Jean. Ne craignez rien pour moi, je n' avancerai qu' avec précaution.

— J' irai avec toi, dit Victor.

— A quoi bon être deux ? S' il faut fuir, cela me retarderait. Je vous appellerai en cas de besoin.



Il eut beau dire, Victor ne voulut pas le quitter. Tout ce que Jean obtint, ce fut de passer le premier.

Quant à Landry, partagé entre la crainte de rester seul ; et celle de marcher au-devant d’ un danger, il finit par suivre ses deux camarades.

Au bout de cinq minutes, les trois enfants commencèrent à entendre un bruit pareil à celui qu’ aurait produit une lutte violente entre plusieurs animaux. Des piétinements multipliés faisaient trembler le sol, et l’ on entendait à chaque instant le craquement que produisaient les buissons écrasés par un choc puissant.

— Regardez ! dit tout à coup Jean, qui venait de pratiquer un trou dans l’ épais fourré au milieu duquel nos petits chasseurs s’ étaient glissés en rampant.

Un énorme animal, de la forme d’ un bœuf, mais bien plus grand et surtout plus gros, se roulait par terre en poussant des beuglements

effrayants. Il creusait le sol d' un pied furieux, et portait aux buissons ainsi qu' aux arbres des coups terribles de son front, que protégeait l' énorme bourrelet de ses cornes.

A côté de lui, un animal beaucoup plus petit, mais de la même espèce, regardait d' un air stupide et effrayé les mouvements désordonnés de son compagnon.

— Un buffle ! murmura Victor.

— Une femelle, ajouta Jean, et son veau probablement.

— Qu' a-t-elle donc ? voulut dire Landry ; mais il avait tellement peur, qu' il ne put articuler qu' un murmure confus.

Par bonheur pour les trois enfants, ils se trouvaient sous le vent du buffle. La brise emportant les émanations de leurs corps du côté opposé à l' animal, celui-ci ne devinait pas leur présence. Il était, du reste, dans un tel état, qu' il ne pouvait faire deux pas sans retomber sur les genoux. Bientôt il lui fut impossible de se relever. Ses énormes jambes, crispées par une affreuse agonie, déchiraient le sol que le choc de sa tête faisait retentir. Puis ses membres s' allongèrent, insensiblement, et il finit par rester immobile.

Le petit buffle s' approcha encore de sa mère et promena son mufle sur le corps de l' énorme animal, en soufflant bruyamment d' un air inquiet. Quoiqu' il, fût déjà presque aussi grand qu' un âne, il était aisé de voir, à l' imperfection de ses formes et surtout à l' incertitude de sa démarche, qu' il n' était encore âgé que de quelques jours,

— Je crois que le buffle est mort, dit enfin Jean Belin.

—Va donc voir, dit Landry.

— J' y vais, moi ! s' écria Victor.

Et, malgré les efforts de Jean, il allait sortir du fourré, quand son ami lui dit à demi-voix :

— Attends un moment ; nous allons lancer quelques flèches au buffle avant de nous montrer. S' il ne bouge pas, c' est qu' il sera mort.

Ils firent quelques pas en avant et ils décochèrent trois flèches. Malgré la distance, deux de ces flèches vinrent toucher le buffle, mais elles ne purent entamer sa peau. Il ne fit aucun mouvement. En revanche, lé petit veau recula de trois pas en regardant autour de lui d' un air étonné ; puis il vint flairer la flèche et sembla sur le point de s' enfuir.

— En avant ! cria Victor, qui avait beaucoup moins de sang-froid que Jean.

Les trois enfants cernèrent le petit buffle, sur lequel Mirza se précipita en aboyant.

Le veau s' arrêta, regarda ses adversaires, fit une série de bonds et se sauva à travers le bois. Comme il n' avait ni l' intelligence d' éviter les fourrés, ni la force de les briser sous son choc, ainsi que l' aurait fait sa mère, il ne pouvait aller bien vite. Mirza le rejoignit en quelques bonds et lui mordit vigoureusement les jarrets.

Tandis qu' il se défendait à coups de pied et à coups de tête, Jean arriva près de lui. Ne voulant pas tuer le petit animal, il lui jeta un nœud coulant. Le veau, qui avait fait volte-face pour se défendre contre Mirza, reprit sa course, en se dirigeant cette fois du côté du ruisseau. Trouvant devant lui un espace découvert, il courait assez vite, et Jean ne pouvait le retenir. Le petit chasseur ne voulut pas cependant lâcher la corde et se laissa traîner en s' accrochant instinctivement à tous les obstacles qu' il rencontrait. Victor et Landry vinrent lui porter secours ; mais le veau les entraîna tous les trois de la manière la plus humiliante.

Comme ils arrivaient auprès du ruisseau, Landry lâcha prise. La secousse qui en résulta fit tomber le pauvre Victor. Il ne resta plus que Jean, qui fut traîné au beau milieu du ruisseau et prit un bain complet, car il tomba tout de son long dans le courant. Par bonheur, le veau ne put remonter sur la berge glissante, quoiqu' elle ne fût guère élevée. Il est vrai que Mirza, furieuse de voir ainsi traîner son maître, sautait au nez du buffle et lui barrait le passage de quelque côté qu' il se tournât.

A la fin, le petit buffle sortit du ruisseau. Puis il s' arrêta court, se campa sur ses quatre jambes, qui flageolaient déjà, et resta complétement immobile.

Jean se releva et profita de ce moment de répit pour enrouler la corde autour d' un tronc d' arbre. Victor, s' approchant d' un autre côté, jeta un second nœud coulant, qu' au bout de cinq ou six tentatives il réussit à passer autour du cou de l' animal. On attacha cette seconde corde au tronc d' un autres arbre. Mais alors le petit veau se mit à se démener d' une telle façon qu' on craignit qu' il ne s' étranglât.

— Landry, cria Jean, passe-lui une corde autour du corps, sous le ventre !

La chose n' était pas facile, car ni le buffle, ni Landry n' y mettaient de bonne volonté.

A la fin, Jean dit à Landry de venir le remplacer. Puis, s' approchant de l' animal, il lui glissa deux autres nœuds coulants ; l' un servit à serrer les

pieds de devant, l’ autre ceux de derrière. Réunissant alors toutes leurs forces, les enfants tirèrent à la fois sur les deux cordes, et le petit buffle tomba lourdement sur le sol comme un arbre déraciné.

— Ouf ! fit Landry en s’ essuyant le front ; qu’ est-ce que nous allons faire maintenant de ce démon-là ?

— Il faut l’ emmener, répondit Victor.

— Oui, mais comment?

Là était, en effet, la difficulté. Les trois enfants regardèrent le buffle, se regardèrent ensuite et s’ essuyèrent de nouveau le front.

— C’ est difficile, murmura Victor.

— C’ est impossible, dit Landry.

Jean ne disait rien et cherchait. Tout à coup, oubliant qu’ il était mouillé jusqu’ aux os, il fit un saut de joie. Landry crut que le vieux buffle se relevait et poussa un cri qui fit bondir M. Popincourt. Ce dernier, grimpé sur un arbre, avait assisté en simple spectateur au combat contre le buffle et venait seulement de reprendre son poste sur l’ épaule de Victor.

— Qu’ est-ce donc ? demanda le petit Person.

— Il faut aller chercher Fanchon, dit Jean : elle donnera à teter au petit buffle, et je suis sûr qu’ il la suivra.

— C’ est une idée ! s’ écria Cantinaud. Mais qui de nous ira chercher Fanchon ?

— Toi donc, dit Jean.

— Pourquoi moi plutôt que toi ?

— Très-bien, reprit Jean, j’ irai ; seulement quand il y aura désormais une mission un peu dangereuse à remplir, au lieu de m’ en charger comme je le fais toujours, je te rappellerai ta réponse.

— Une lieue pour aller et autant pour revenir, murmura Landry, cela fait deux lieues, et encore dans les broussailles ou dans les grandes herbes.

— Crois-tu que le chemin soit meilleur pour moi ? N’ importe, reste ici avec Victor, j’ irai seul ; seulement, s’ il survient d’ autres buffles, tu tâcheras...

— Allons, interrompit Landry, que cette perspective fit réfléchir, je ne veux pas abuser de ta complaisance ; j’ irai à *la Providence.*

— Si cela te contrarié ?...

— Non, non.

Tout aussi poltron que Fortuné sous certains rapports, mais élevé à la campagne, Landry n’ était pas trop effrayé de cheminer seul, en plein jour,

et la paresse seule le retenait. La crainte d' un tête-à-tête avec quelque buffle lui étant encore plus désagréable que toute autre considération, il se décida à aller chercher Fanchon.

Pendant que Landry trottait sur la route de *la Providence* avec une vitesse à laquelle la pensée d' un bon dîner n' était pas étrangère, Victor et Jean examinaient le buffle mort. C' était une femelle, jeune encore, qui devait peser au moins six cents kilogrammes.

— De quoi peut-elle être morte ? se demandaient les deux enfants en la regardant avec attention.

Ils avaient beau chercher, ils ne découvraient rien. Il est vrai qu' ils n' avaient pas la force de retourner l' animal, dont la blessure pouvait se trouver de l' autre côté.

Enfin Jean aperçut un endroit où quelques traces de sang coagulé souillaient le poil du buffle. Il lava cet endroit avec un peu d' eau pour enlever la terre qui le couvrait, et aperçut alors un petit trou autour duquel régnait une inflammation extraordinaire.

— Prends garde ! s' écria Victor en retenant la main de Jean, il a peut-être été mordu par un serpent... Mais non, ajouta-t-il tout à coup, c' est une flèche qui l' a blessé.

Et il lui montrait un morceau de flèche encore implanté dans la cuisse du buffle.

— Une flèche ! s' écria Jean. Il y aurait donc des créatures humaines dans ces environs ?

— C' est probable, dit Victor consterné ; et ce qu' il y a de pis, c' est que, à en juger par ces flèches, les habitants ne peuvent être que des Bosjemans. Je me rappelle avoir lu la description des flèches empoisonnées des Bosjemans et de leurs terribles effets ; c' est bien cela. Ce buffle a été probablement blessé il y a trois ou quatre jours, et peut-être bien loin d' ici.

— Cela nous explique, murmura Jean, pourquoi le petit veau a l' air si fatigué. Mon Dieu ! ajouta-t-il, pourvu que les Bosjemans ne viennent pas attaquer *la Providence!*

— Dieu nous en préserve ! répondit Victor ; Maria serait capable d' en mourir de frayeur. Heureusement, j' ai lu encore que les Bosjemans ne s' approchaient, presque jamais des côtes, de peur d' être capturés par les colons anglais ou hollandais, et que, sur quelques points, d' ailleurs, les bords de la mer étaient séparés des pays habités par des forêts et des marais impraticables. Devons-nous désirer qu' il y ait d' autres créatures humaines

dans les environs de *la Providence,* mon cher Jean, ou devons-nous le craindre ?

— A la grâce de Dieu ! dit Jean. Si M. Person, Firmin et mon pauvre vieux Caillaud étaient là, je *ne* regretterais rien. Travailler pour vous, avec vous, être sûr de ne jamais quitter ceux qu' on aime, cela n' a rien qui m' effraye ; au contraire.

— Cher, cher et bon Jean ! dit Victor en embrassant son ami ; mais ne sens-tu pas que, quoi qu' il arrive, rien ne saurait nous séparer?

— Espérons-le, fit Jean en essuyant une larme. Allons, ajouta -t-il après un instant de silence, ce buffle ne nous sera bon à rien.

— Mais si ; on mange, sans aucun danger, la chair des animaux tués avec ces flèches.

— N' importe, je crois qu' il sera prudent d' y renoncer.

— Tu as peut-être raison. En tout cas, la peau pourra nous servir.

— Oui, quoiqu' elle soit bien dure pour ce que nous en voulons faire.

— Si nous commencions à l' écorcher?

— Enlevons d' abord la partie attaquée par le poison.

Les couteaux qui avaient servi à cette dangereuse opération furent ensuite soigneusement lavés et essuyés.

Puis les deux amis se mirent courageusement à leur travail.

Quoiqu' ils eussent d' excellents couteaux, bien affilés, l' opération n' allait pas très-vite. La peau était dure, et nos petits ouvriers peu habiles à ce genre de besogne.

Au bout de trois heures environ, Mirza, couchée à côté de Jean, dressa les oreilles, se leva et se précipita dans le bois en sautant joyeusement.

Quelques minutes après, Landry, Suzette, Fortuné et Fanchon firent leur apparition. On dénoua les liens du petit veau. Il est probable qu' il jeûnait depuis longtemps, car, malgré son humeur farouche, il ne se fit pas trop prier pour soulager de son lait le pis gonflé de la bonne Fanchon. Celle-ci, en revanche, se montra d' abord fort récalcitrante et repoussa vigoureusement son singulier nourrisson. Sans la présence de Suzette, qui savait s' en faire obéir, elle n' eût certainement pas consenti à adopter le petit orphelin.

Celui-ci fit à son tour quelques difficultés pour suivre Fanchon, lorsqu' on voulut l' emmener à *la Providence.*

De temps en temps il s' arrêtait et se campait sur ses jambes comme pour dire : Je n' irai pas plus loin. Alors tout le monde poussait à la roue, c' est-à-

dire sur le veau récalcitrant, qui finissait par s' ébranler et par se mettre en marche. Quelquefois il se lançait tout *à* coup en avant, ou se rejetait brusquement en arrière. Cela faisait tomber ses conducteurs tantôt sur le nez, tantôt sur une tout autre partie de leur individu ; mais ils supportaient gaiement ces petites catastrophes.

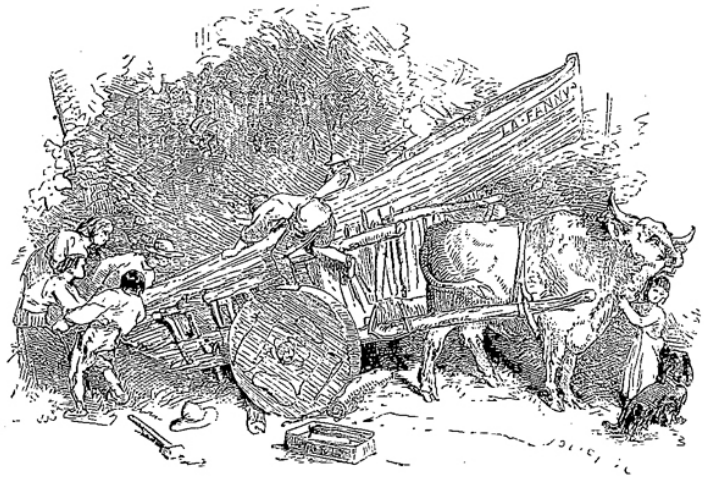
Comme on n' avait pu retourner le buffle mort à cause de son poids énorme, on s' était contenté d' enlever une large bande de peau qui fut chargée sur Fanchon. Quant à la chair, on y renonça par mesure de prudence.

Comme il était probable que le cadavre du buffle éloignerait les autres animaux de la source cette nuit là Jean renonça à ses projets de chasse pour quelques jours.

Cette source reçut le nom de *fontaine du Buffle.* Quant au veau, Victor et Maria l' appelèrent Bobèche.

On eut une peine infinie à l' apprivoiser. A chaque instant, il lui prenait des lubies, et il méconnaissait jusqu' à sa mère adoptive. La pauvre Fanchon, étonnée de se voir un fils si farouche et si grotesque à la fois, le regardait de son grand œil doux et placide, et ne daignait pas riposter aux coups de tête peu respectueux que cet enfant mal élevé lui administrait quelquefois. En revanche, cette conduite indignait Mirza qui protestait à sa façon contre l' ingratitude de Bobèche, et lui mordait souvent les jarrets. Le petit buffle entrait alors dans des colères incroyables et chargeait Mirza qui l' évitait facilement, ou lui passait entre les jambes. Telle était la violence aveugle de Bobèche, qu' il lui arriva deux ou trois fois, en chargeant ainsi, de se frapper la tête contre un arbre et de rester étourdi sur le coup.

Peu à peu ses querelles avec Mirza devinrent un jeu, qui finit par les amuser beaucoup tous les deux. La chienne connaissait l' heure à laquelle on ouvrait d' habitude la porte de l' enclos à son ancien ennemi, et elle attendait ce moment avec une visible impatience. De son côté, Bobèche venait frotter son gros muffle contre la palissade, comme pour dire bonjour à Mirza. Dès qu' il se voyait en liberté, il se livrait à une *fantasia* fort comique. Il faisait les plus drôles de cabrioles, et courait après Mirza qui lui sautait aux naseaux en aboyant joyeusement. La grave Fanchon les suivait d' un pas tranquille. Quelquefois elle se mettait lourdement de la partie, au grand bonheur des enfants, qui riaient à se tenir les côtes des gambades de leur ménagerie.



XXII. Travaux de la colonie. — La moisson. — La salle de bain et l’ école de navigation. — Le canot la Fanny et les ampoules. — Premier voyage sur mer.

Cependant l’ été était venu et avait amené des chaleurs dont nos Européens ne s’ étaient jamais fait une idée. Malgré le voisinage de la mer, les rayons du soleil étaient tellement brûlants, qu’ il ne fallait plus songer à sortir au milieu du jour.

Tous les soirs, on prenait un bain de mer dans une vaste et magnifique salle de bain formée par d’ énormes et majestueux rochers qui isolaient une nappe d’ eau suffisante à tous les exercices de la natation et qui recouvrait un sable fin, fort doux aux pieds.

Les dames et les jeunes filles s’ y rendaient à une heure spéciale, et tout le monde, à *la Providence,* avait fini par savoir nager.

On avait heureusement agrandi l’ habitation d’ une longue salle, qui servait de lieu de récréation. Plus élevée et plus vaste que les autres, elle était aussi plus fraîche et mieux ventilée.

Le gibier, tué à dix heures du matin, se conservait à peine jusqu’ à midi. Pour transporter le poisson de la grève à *la Providence,* il fallait le mettre dans un baril rempli d’ eau de mer.

Le moment de la moisson fut extrêmement pénible pour les enfants. Heureusement pour Victor et pour Jean, qui consultaient toujours bien plus leur courage que leurs forces, et revenaient épuisés de fatigue, madame Person, désormais bien portante, prit la haute direction des travaux. Elle nomma Jean son contremaître et ordonna qu' on lui obéît comme à elle-même ; Quant à Fortuné et à Landry, il leur fallut accepter les travaux qu' on leur indiquait, au lieu de choisir ceux qui convenaient le mieux à leurs caprices ou à leur paresse.

Depuis madame Person jusqu' à la petite Maria, tout le monde dut se mettre à la besogne.

Suzette et Landry étaient les deux travailleurs les plus robustes et les plus expérimentés.

Cantinaud conservait toujours une supériorité marquée sur tous ses compagnons pour les travaux de l' agriculture. Comme Victor et Jean reconnaissaient et proclamaient cette supériorité, cela flattait son amour propre, lui donnait du courage et le rendait moins jaloux de Jean Belin.

Les pauvres naufragés passèrent ainsi deux mois bien pénibles, qui refroidirent singulièrement l' ardeur de deux ou trois des enfants pour la vie de colons. Une fois le blé coupé, il fallut le battre pour séparer le grain de la paille. Fanchon et Bobèche rendirent alors de grands services, en traînant, sur les gerbes étalées, une sorte de rouleau de l' invention de Jean. Belin. Puis on dut mettre en meule la paille dont on avait besoin pour une foule d' usages. La grande difficulté, c' était de moudre le grain. Cette dernière opération, accomplie à la main dans une sorte de mortier, donnait tant de mal et de fatigue, que Victor et Jean se promirent de construire un moulin sur la chute d' eau voisine.

On s' aperçut aussi qu' il faudrait des granges pour renfermer la récolte. Enfin, rendus plus exigeants par le bien-être relatif dont ils jouissaient, les petits colons, les femmes surtout, soupiraient après une maison plus vaste et plus commode.

Madame Person voulait une buanderie ; Fanny, un jardin et un fruitier ; Suzette, une laiterie et une étable ; Maria, un four, pour qu' on pût faire de la pâtisserie ; Landry réclamait une grange ; Fortuné, une chambre ; Victor et Jean, un bateau.

— Pourquoi tenez-vous tant à ce bateau, Jean ? lui dit un soir madame Person.

__: Voici pourquoi, madame. Pour construire les bâtiments que chacun réclame, il faudrait des outils et des clous...

— C' est vrai, interrompit Fortuné en coupant la parole à Jean, suivant sa mauvaise habitude ; mais le bateau ne nous en donnera pas.

—Peut-être, dit Fanny ; je devine l' idée de Jean, moi ! Il veut aller à l' endroit où le vaisseau a échoué sur les rochers.

— Précisément, répondit Jean, radieux d' être si bien compris par la jolie Fanny ; mais c' est Victor qui a eu cette idée le premier. La tempête était si violente et les vagues si fortes, que le navire a dû être brisé complètement contre les rochers sur lesquels il était échoué. Les flots auront bien poussé vers la terre les objets de nature à flotter ; mais le plomb, le fer, les outils, les clous et les armes auront coulé bas tout de suite.

— Oh ! si nous avions les fusils de papa ! dit Victor ; huit beaux fusils !

— Je sais bien, ajouta Jean ; c' est moi qui les ai emballés avec M. Person. Il y en avait même deux gros pour tirer sur les éléphants et sur les tigres.

— Et deux petits pour nous, ajouta Victor.

— Et puis il y avait une caisse de fusils communs.

— A quoi vous serviraient tous ces fusils, puisque vous n' avez pas de poudre ? dit madame Person qui craignait un peu de voir ces armes dangereuses entre les mains des enfants.

— Oh ! je ferai bien de la poudre, moi, répondit Victor. J' ai la recette dans un de mes manuels.

— Tu as donc toutes les recettes du monde dans tes manuels, dit madame Person, depuis la fabrication du savon et de la bougie jusqu' à la construction des moulins ?

— Certainement. Pour la poudre il faut du salpêtre, du soufre et du charbon.

— Là-dessus, il ne nous manque que le soufre et le salpêtre, murmura Fortuné.

— Eh bien ! nous les trouverons, répliqua Jean. Ces taches jaunes qui dorent les fentes des hauts rochers, c' est du soufre.

— D' ailleurs, reprit madame Person qui revenait à son idée, les fusils seront rouilles et hors d' état de servir.

— Oh ! répliqua Jean, qui avait réponse à tout, le fusil dont M. Person se servait à bord pour tirer les *albatros* sera probablement perdu ; mais les huit fusils de la caisse ont été recouverts d' un enduit épais destiné à les

préserver de la rouille. La caisse était, en outre, doublée en tôle, car M. Person craignait beaucoup pour les fusils l' air de la mer, qui suffit pour les rouiller.

— Revenons au bateau, dit Suzette.

— Victor a trouvé dans ses livres, reprit Jean, qu' à certaines époques de l' année, au printemps et à l' automne, il y a des marées où le flot se retire beaucoup plus loin que d' habitude. Une grande partie de la grève se trouve alors découverte. Dans deux mois environ ce phénomène doit avoir lieu ; je voudrais en profiter pour aller aux brisants.

— Où construirait-on le bateau?

— Ici, madame.

— Et comment le transporter à la grève, ton bateau ? demanda Fortuné.

— Avec la charrette.

— Et un chemin pour la charrette?

— Il est déjà tout tracé par la nature. Il suffira d' abattre quelques arbres pour le terminer.

— Avec quoi construira-t-on ce canot ? demanda madame Person qui s' amusait de la vivacité des reparties du jeune ouvrier.

— Avec un tronc d' arbre creusé.

— Oui, mais l' arbre?

— Victor en a trouvé un excellent, qui se trouve déjà à moitié creusé.

— Il a réponse à tout, dit madame Person. Quel avocat ! Allons, c' est décidé. L' assemblée coloniale décrète la construction du bateau et l' établissement d' une marine.

Malgré un travail acharné, on ne put achever le canot que quelques jours seulement avant la grande marée indiquée par Victor. L' esquif paraissait assez solide. Comme on avait trouvé sur la plage les avirons de la chaloupe, on n' eut pas la peine d' en fabriquer. Suzette, qui était des environs d' Etretat, savait suffisamment manier les rames. Elle promit de compléter, sous ce rapport, l' éducation de Jean, que Firmin avait déjà commencée aux environs de Paris.

Un dizaine de jours avant la marée si impatiemment attendue, on hissa le canot sur la charrette au moyen de rouleaux et de poulies. Puis Fanchon le traîna jusqu' à la grève.

D' après le désir de Jean, qui fut proclamé grand amiral de la flotte, on baptisa le canot du nom de *Fanny.* Mademoiselle Person fut naturellement la marraine. Jean, qui était le parrain, fit présent à sa commère d' une jolie

boîte à ouvrage fabriquée par lui. Il reçut en échange un superbe gilet de soie, dont un seul voyage à travers les halliers aurait fait justice, mais que Jean réserva pour le dimanche. Il est bon de dire que, grâce à leurs petits agendas, les naufragés n' avaient pas perdu les notions du temps.

Par une circonstance d' autant plus heureuse qu' elle était excessivement rare en pareille occasion, il faisait un calme parfait. A peine y avait-il assez de brise pour incliner les tiges desséchées des longues herbes du rivage. Au moment où la marée commençait à monter, on porta le canot bien loin sur la grève. De la sorte, on était certain de regagner le rivage, puisqu' on aurait le courant pour soi.

Suzette et Jean s' installèrent dans le bateau, non sans un petit serrement de cœur et attendirent bravement le retour du flot.

Tous deux étaient armés de haches et de gaffes en bambous munies de crochets solides. On craignait, en effet, les requins, et non sans raison.

Bientôt les vagues soulevèrent peu à peu la barque, qui finit par flotter ; mais Suzette et Jean ne purent remonter le courant, et furent portés à terre par le flot.

Cela déconcerta beaucoup Victor, qu' on avait pris pour nocher et qui manœuvrait la barre du gouvernail d' après les indications de Suzette.

— Il faudra ajouter des *tolets* (chevilles entre lesquelles on passe les rames), dit Suzette ; nous prendrons quatre avirons au premier voyage.

— Alors j' en serai, moi, dit Fortuné.

— Et Landry aussi, répondit Suzette ; et je vous promets que vos mains et vos reins se rappelleront longtemps le maniement des avirons. Voyons, embarquez, que je vous donne une première leçon.

Au bout d' une demi-heure de manœuvre à quelques pas du bord, Fortuné et Landry avaient les mains remplies d' ampoules, surtout le premier, qui n' avait pas encore la peau durcie par les travaux manuels.

— Je n' en veux plus ! s' écria-t-il en lâchant son aviron. Rame qui voudra ! J' y renonce!

Jean lui montra silencieusement ses propres mains, déjà couvertes d' ampoules par deux heures de ce pénible exercice. Fortuné détourna la tête, et répéta en larmoyant que ses mains lui faisaient mal et qu' il ne retournerait plus dans le bateau.

— Mon enfant, lui dit sa tante, comme il ne s' agit pas ici d' une partie de plaisir, mais d' un travail utile, il faut que tu aies le courage de souffrir

comme les autres. J’ essayerai pourtant de te remplacer demain, si j’ en ai la force.

— Non, dit Fanny, ce sera moi, plutôt.

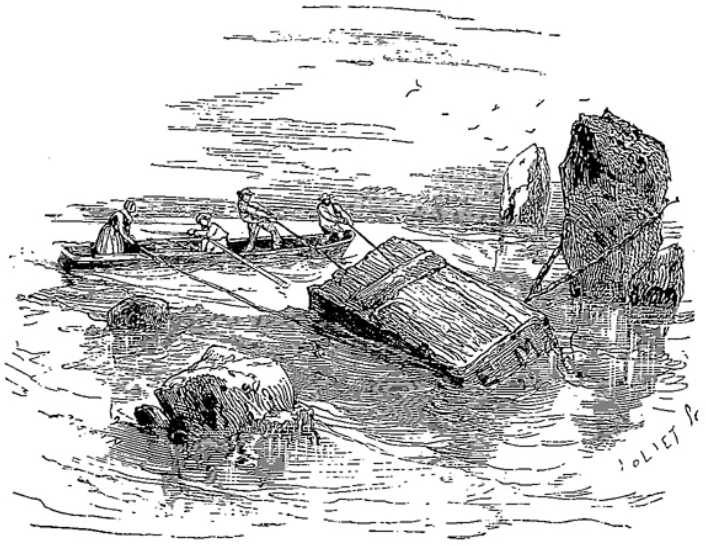
— Soit ! s’ écria Suzette ; vous ne serez peut-être pas aussi forte que M. Fortuné, mais j’ aime mieux une petite fille courageuse qu’ un grand dadais qui n’ a de bravoure que contre la soupe et le melon.

Cette repartie fit tellement rire aux dépens de Fortuné, que Landry, qui avait aussi grande envie de réclamer, n’ osa plus élever la voix.

— Mon pauvre Fortuné, reprit madame Person, quoique tu ne sois encore qu’ un enfant par l’ âge, tu te trouves déjà dans des circonstances qui te forcent à devenir homme par le courage et la raison.

— Je plaisantais, ma tante, dit Fortuné, qui commençait à avoir honte de sa lâcheté.

Malgré ce qu’ elle avait dit à Fortuné, madame Person aurait assez aimé qu’ on renonçât au voyage par mer. Malheureusement, on avait un tel besoin des outils de tout genre emportés par M. Person pour fonder sa colonie, que cette considération l’ emporta sur toutes les autres.



XXIII. La pêche aux outils. — Difficultés de l’ opération. — Suzette a une idée. — Le renflouage.

Une semaine fut employée à compléter le gréement de *la Fanny* et à montrer aux enfants le maniement des rames. La salle de bain fut transformée en école de navigation à cette occasion ; c’ était un port excellent pour la petite embarcation. Comme les avirons étaient trop lourds pour leurs petites mains et pour la hauteur de la Fanny, on fut obligé d’ en scier une partie et d’ amincir le reste, ce qui fut très-difficile. Pendant que la Fanny manœuvrait, sa marraine, accompagnée de madame Person et de Maria, se tenait assise sur un rocher. De ce point élevé, madame Person suivait du regard les enfants si chers à son cœur ; car elle avait maintenant une affection toute maternelle pour Jean, et même pour le gros Landry, malgré ses défauts.

La veille de la grande marée, on laissa dériver, le canot avec le flot jusqu’ aux brisants. On l’ amarra bien vite à une pointe de rocher. Ce qui rassurait un peu madame Person, c’ est que tous les enfants savaient nager maintenant, surtout Jean et Fortuné. Au moyen des gaffes, on parvint à soulever trois petites caisses, dont une contenait des clous. L’ eau n’ ayant

en cet endroit que cinq à six pieds de profondeur, on apercevait au fond, sur les rochers, des débris de tout genre et quelques caisses encore intactes.

Jean voulut essayer de plonger ; mais Suzette le lui défendit à cause des requins. Ces animaux se tenaient pourtant à une certaine distance des brisants, autour desquels le flot s' agitait toujours un peu.

Grâce au calme extraordinaire qui régnait ce jour-là, on recueillit aussi sans trop de peine un long morceau de l' énorme chaîne du navire, qui s' était accrochée entre deux pointes de rocher. La vue de tous ces débris, qui se trouvaient à deux mètres à peine de leurs mains et qu' il était impossible de soulever, faisait éprouver aux enfants le supplice de Tantale.

L' un avait reconnu le coffre du charpentier, l' autre une des caisses d' outils. Fortuné et Jean avaient même soulevé avec leurs gaffes la boîte des fusils, facile à reconnaître par sa forme ; mais elle était retombée. La mer montant rapidement et le ressac devenant dangereux, il fallut se hâter de regagner le port et de revenir à *la Providence* la tête basse et l' air soucieux.

Adieu les outils et la maison ! Adieu les armes et les belles chasses qu' on se promettait !

Tout à coup Suzette, qui servait la soupe, se frappa le front.

— J' ai trouvé un moyen ! s' écria-t-elle.

— Oui, mais tu as lâché la soupière, murmura tristement Landry.

— Bah ! dit Suzette, je ferai d' autre soupe.

— Mais, en attendant..., reprit Fortuné, aussi contrarié que Landry.

— Écoutez-moi, dit Suzette. Il faut emporter demain avec nous tout ce qu' il y a ici de barriques et de calebasses.

— Pour quoi faire ?

— A mer basse, nous débarquerons tous ces objets au-dessus des caisses que nous voulons soulever et de façon à les entourer. Nous attacherons ensuite aux barriques des cordes que nous ferons passer sous les caisses, et que nous amarrerons de l' autre côté à notre bateau.

— Eh bien ?

— Eh bien, la mer en montant fera monter les barriques et le bateau, les corps flottants enfin. Alors les cordages, en se tendant, arracheront les caisses du fond et les feront remonter avec eux.

— A moins que les cordes ne cassent, interrompit Victor.

— Nous nous servirons de la chaîne en fer du navire, répliqua Jean.

— J' ai vu faire cela en Normandie pour des bateaux qui avaient coulé à fond, reprit Suzette. Je crois que c' est ce que les marins appellent *renflouer.*

Le lendemain, en effet, on mit en pratique la méthode de Suzette. Le difficile : était de passer les cordes sous les caisses. Par bonheur, on découvrit une pointe de rocher que l' eau ne dépassait, ce jour-là, que de quatre-vingts centimètres environ. Jean se fit débarquer sur cet observatoire, au pied duquel se trouvait justement la caisse à fusils. A l' aide d' un bâton crochu, Jean fit passer la corde sous le coffre, dont ses amis soulevaient une extrémité avec leurs longues gaffes.

La caisse, ne pesant guère qu' une soixantaine de kilogrammes, fut assez facilement soulevée par l' effort des corps flottants. Avec les gaffes, on l' approcha du bateau, et un joyeux hourra en signala l' embarquement.

En revanche, les caisses d' outils de M. Person se trouvaient si bien au fond de l' eau, qu' elles refusaient obstinément de le quitter.

Le coffre du charpentier s' était aussi implanté entre deux pierres et ne voulait plus en sortir.

Jean avait eu l' idée d' amarrer d' un côté, à la pointe de rocher, la corde qui passait sous la caisse et de l' autre rejoignait le bateau. A la marée montante, la pression exercée sur le côté de l' embarcation fut si puissante que *la Fanny* aurait chaviré sans la présence d' esprit de Suzette, qui laissa bien vite filer la chaîne.

On réussit pourtant à s' emparer du coffre du charpentier ; mais, cette fois encore, il fallut renoncer aux grandes caisses d' outils de M. Person et revenir à terre.

Le premier soin des enfants en rentrant à *la Providence* fut d' examiner les fusils. Malgré toutes les précautions prises par M. Person, ils étaient déjà rouillés ; mais Jean, qui avait souvent nettoyé le fer et l' acier, soit à la fabrique, soit à bord de la Julie, se chargea de les remettre en bon état. On trouva aussi dans la caisse des boîtes de capsules, des tournevis, des moules à balles et même des poudrières vides, malheureusement.

— Voyons, voyons, dit Suzette en retirant les fusils des mains des petits garçons qui ne pouvaient, se lasser de faire l' exercice et de jouer au soldat, occupons-nous de choses plus pressantes. Il nous faut, pour demain matin, plusieurs troncs d' arbres, afin de faire une dernière tentative pour avoir les caisses d' outils qui sont bien plus précieuses que ces maudits fusils sans poudre. A l' ouvrage!

Durant la soirée et une partie de la matinée du lendemain, les petits colons scièrent ou coupèrent avec leurs haches plusieurs troncs d' arbres dont quelques-uns avaient plus de cinquante centimètres de diamètre.

Grâce aux précautions de Jean et à la présence de madame Person, qui modérait l' ardeur impatiente des ouvriers, l' abatage de ces arbres ne causa aucun accident. On les transporta dans la charrette jusqu' à la baie, puis ils furent amarrés à *la Fanny,* qui les remorqua jusqu' aux brisants.

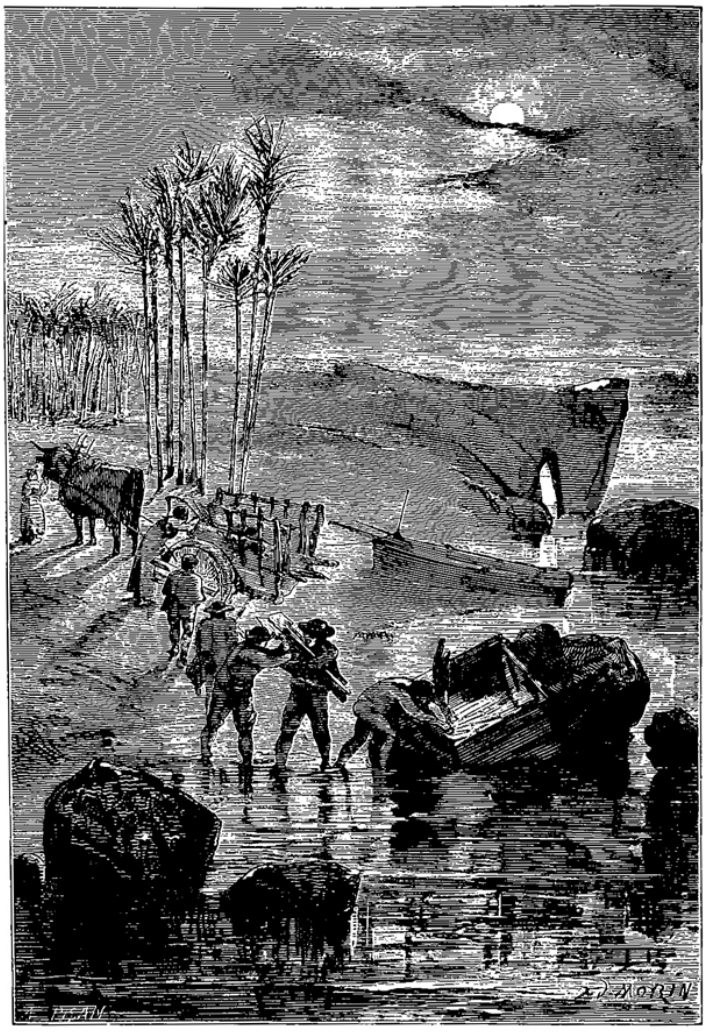
La lutte recommença encore entre les caisses et les petits colons. Ceux-ci eurent soin de bien disposer les chaînes sous les deux extrémités de la première caisse.

Lorsque la mer monta, on vit d' abord les chaînes se tendre ; bientôt les troncs d' arbre et les barriques s' agitèrent et s' enfoncèrent sous les flots. Enfin la caisse quitta le fond de l' eau et les corps flottants reparurent à la surface. Avec les gaffes, on rapprocha un peu cette caisse de *la Fanny;* malheureusement elle était trop lourde pour qu' on pût l' embarquer. Alors, on amarra au canot une partie des objets flottants, et Jean sauta bravement sur un des troncs d' arbre qui formaient l' autre masse. On lui passa un aviron ; puis la barque et les corps flottants se mirent doucement en marche vers le rivage, entraînant la caisse qui se trouvait ainsi suspendue sur les chaînes entre l' embarcation d' un côté et la masse flottante dirigée par Jean, de l' autre côté.

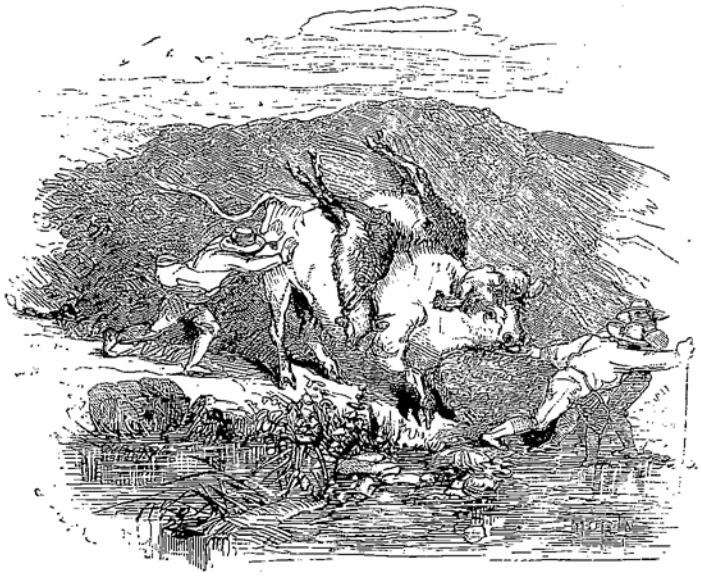
En dépit de toutes les précautions, la caisse glissa sur les chaînes et retomba au fond de l' eau. Par bonheur, oh était déjà tout près du bord, de sorte qu' on avait la certitude de la retrouver tout à fait découverte à la marée basse. De peur qu' elle ne fût enlevée par le flot, on laissa promptement tomber sur elle la lourde chaîne, dont on amarra l' une des extrémités à une pointe de rocher.

La mer étant fort calme depuis quelques jours, cette précaution se trouva suffisante. Les enfants revinrent, la nuit même, sur la grève. Quand la mer se fut un peu retirée, ils aperçurent enfin la bienheureuse caisse déjà profondément ensablée. Comme il leur était impossible de la soulever pour la charger sur la charrette, ils la brisèrent à coups de hache et en retirèrent les outils un à un.

M. Person ayant rempli cette caisse des objets destinés à son exploitation, presque tous étaient d' une grande utilité pour les petits colons de la Providence. Scies de toutes dimensions, rabots, tarières, ciseaux froids, haches, cognées, tenailles, leviers, vilebrequins, varlopes, pelles, fourches, pioches, etc., tout s' y trouvait réuni.



Comme il faisait un clair de lune superbe, on passa le reste de la nuit à transporter de la grève à la maison le contenu de la précieuse caisse. Quant à l’ autre grand coffre d’ outils resté sur les brisants, on fut obligé d’ y renoncer.



XXIV. Constructions. — Chasses. — Travaux divers. — Bobèche utilisé. — Fabrique de bougies. — Veillées. — Progrès variés des enfants. — Jeux. — Les dames et le loto.

La saison des froids et des pluies approchant, il fallait se hâter de construire une grange, une buanderie et une laiterie provisoires.

Puis, comme le ruisseau que formait l' écoulement des eaux de la fontaine commençait à déborder, Jean proposa d' établir vis-à-vis de la maison une pièce d' eau, destinée à servir de lavoir et d' abreuvoir, en même temps que de domicile pour les canards, dont les habitudes vagabondes donnaient de l' inquiétude.

Une fois leur habitation préparée, on rogna les ailes de messieurs les faiseurs de *can can,* ce qui les obligea à rester chez eux, au lieu d' aller flâner sur les cours d' eau voisins.

Cette mesure eut un résultat imprévu, dont les colons s' applaudirent fort. Au moment des grands froids, des canards sauvages et divers animaux de ce genre vinrent s' abattre à côté des canards domestiques, auxquels on jetait du grain tous les jours. Quelques-uns des nouveau-venus trouvèrent sans

doute à leur goût la cuisine de *la Providence,* car ils finirent par fixer leur domicile sur la pièce d' eau et s' apprivoisèrent peu à peu.

Durant le mauvais temps, on se livra à des occupations sédentaires, qui ne manquaient pas d' un certain charme.

On fabriqua de la bougie avec la cire des ruches à miel et des mèches formées des fils d' une plante découverte par Victor. Puis on fit du savon avec des cendres de *varech* et de l' huile provenant d' un fruit ressemblant un peu à l' olive, et que Jean avait trouvé non loin de la Providence. Enfin les petits colons, devenus de vrais sybarites, se composèrent de nouveaux lits avec des sommiers formés de toile à voile et de varech desséché.

Dans les rares intervalles où le temps permettait de sortir, on fit un nouveau toit à l' étable et un hangar pour le bois de chauffage. Grâce aux nombreux abatages nécessités par les constructions, ce dernier article ne manquait pas.

Quelquefois Jean allait établir des piéges auprès des abreuvoirs naturels, fréquentés par les animaux de toute espèce, tels que zèbres, couaggas, gnous, springbocks, roebocks, etc., qui abondaient dans les environs. Après plusieurs tentatives inutiles, il finit par apprendre de l' expérience la façon de creuser les fosses, de disposer la pente des parois, et de les recouvrir de branches, d' herbes et de terre.

L' animal imprudent qui posait les pieds sur ce sol mouvant le sentait tout à coup s' écrouler sous son poids, et roulait au fond d' un trou de trois à quatre mètres de profondeur. Jean, qui visitait les fosses chaque matin, envoyait Mirza à *la Providence* avec une ficelle nouée d' une certaine façon autour de son collier. A ce signal, convenu à l' avance, toute la colonie masculine, guidée par Mirza, venait retrouver Belin et lui conduire Bobèche, dont la docilité s' était accrue en même temps que la force. On chargeait le gibier sur son dos, puis on revenait triomphalement à la Providence. Lorsque Bobèche était mal disposé cependant, ce qui se rencontrait assez souvent, il fallait décharger le quinteux animal et se réunir pour transporter à bras le gibier, après l' avoir dépecé sur place.

Les peaux, clouées sur des planches pour les empêcher de se racornir, étaient mises à sécher dehors ou sous le hangar. Par la suite, les enfants apprirent à les tanner assez bien pour pouvoir les utiliser.

Quant à la chair, on mangeait une partie de celle des antilopes, et on salait le reste pour la provision. Cette précaution était d' autant plus utile

que, pendant trois semaines environ, il tomba, presque sans interruption, de tels torrents de pluie, qu' il devint complétement impossible de sortir.

Durant la journée, on se trouvait souvent dispersé.

Les uns travaillaient dans la grange ou dans le hangar ; les autres à l' étable, à la buanderie ou bien au magasin des provisions. Le soir, en revanche, on se réunissait dans la même pièce. On fermait avec des volets les croisées garnies de carreaux en corne fondue.(Nous devons avouer, à ce propos", que ces carreaux, peu transparents et peu solides, faisaient le désespoir des petits architectes qui ne purent jamais rien trouver pour les remplacer.) Une fois les bougies allumées, — un splendide éclairage, ma foi, — chacun prenait un ouvrage du soir, et se rapprochait de la table. Victor ou Fanny faisait la lecture à haute voix. Vers huit heures, on mettait le livre de côté et l' on commençait à causer.

Il fallait alors entendre le babil, les récits et les projets de chaque enfant. Quelquefois on jouait aux dames ou au loto, car Jean avait fabriqué pour la petite Maria une quantité de jeux qui servaient à tout le monde.

Quand la montre de madame Person marquait neuf heures, la mère de famille déposait son ouvrage. On disait les prières en commun ; puis, se serrant la main comme de grandes personnes, nos petits colons regagnaient leurs chambres. Comme ils étaient tous plus ou moins fatigués des travaux du jour, je vous réponds que le sommeil arrivait bien vite.

Madame. Person et Suzette, restées seules, s' entretenaient de leurs maris, et se communiquaient leurs remarques sur les enfants.

Comme on n' avait retrouvé le corps d' aucun passager ni aucun indice qui pût faire supposer leur mort, les deux femmes conservaient toujours quelque espérance de revoir Firmin et M. Person. Chaque soir, elles priaient Dieu de veiller sur les deux naufragés et de les ramener auprès d' elles.

Trois ans s' étaient écoulés depuis le naufrage de *la Julie.*

Fortuné et Landry entraient dans leur seizième année ; mais, grâce au travail et au bon air, ils étaient si grands et si robustes, qu' on leur aurait donné dix-huit ans. Victor et Jean, plus jeunes d' un an, semblaient aussi plus âgés qu' ils ne l' étaient réellement. Seulement, par suite de leur nature fine et nerveuse, tous deux étaient restés plus maigres que leurs camarades.

L' infirmité de Victor avait disparu complétement avec l' état de faiblesse qui la causait. Il était encore un peu frêle et délicat, mais sa jolie figure rosée, encadrée d' épais cheveux bruns et respirant la santé, réjouissait les

yeux de sa mère. Son front large et ouvert exprimait l' intelligence et la bonté.

Quant à Jean, ses traits avaient déjà pris l' expression ferme et réfléchie d' un homme fait.

Malgré sa maigreur apparente, c' était, sinon le plus robuste, du moins le plus dur à la fatigue et surtout le plus agile et le plus adroit de la colonie. Il était fort joli garçon, ce qui ne gâte rien, et sa figure ferme et résolue inspirait la confiance dans les crises les plus désespérées.

Sans qu' il eût jamais cherché à imposer son autorité, il était insensiblement devenu le chef de la colonie. Dans toutes les circonstances critiques, Fortuné et Landry se soumettaient d' eux-mêmes à ses ordres, quitte à les discuter ou à les critiquer, une fois le danger passé.

Occupée des travaux intérieurs avec ses filles et Suzette, madame Person avait cédé tous ses pouvoirs à Jean pour les travaux de l' extérieur. De son côté, Jean avait fixé à chacun son emploi. Comme il avait gardé spécialement pour lui les travaux les plus pénibles et les moins attrayants, on ne pouvait murmurer, sous ce rapport, contre son gouvernement.

Sauf Fortuné et Landry, qui le jalousaient toujours un peu, tout le monde l' aimait dans la maison. Madame Person avait pour lui une affection presque égale à celle que lui inspirait Victor ; Suzette le portait aux nues ; Maria ne pouvait rester un jour sans voir son ami Jean, qui lui fabriquait des jouets de tout genre. Quant à Fanny, si elle cherchait à racheter, par son amitié pour Jean, son injustice d' autrefois, il faut croire qu' elle se sentait bien des torts à réparer, car une parole de Jean était devenue pour elle la loi et les prophètes. Son caractère sérieux avait fini par apprécier les nobles qualités de notre héros. Il y avait, dans l' affection muette qu' elle lui montrait, une sorte de respect instinctif ; elle sentait qu' il était l' âme de la Providence.

Cette prédilection pour celui qu' il s' obstinait à ne considérer que comme l' ouvrier de son oncle exaspérait l' orgueilleux Fortuné, à qui la rude leçon d' égalité que lui donnait le sort n' avait point encore profité. Il se repentait amèrement d' avoir si mal récompensé autrefois l' affection de sa cousine. Cela le contrariait d' autant plus, que Fanny devenait chaque jour plus charmante, et que son caractère, jadis si capricieux et si hautain envers tout autre que lui, s' était transformé complétement. Elle était devenue douce, bonne et laborieuse, et ne songeait qu' à se charger de tous les ouvrages pénibles pour soulager sa mère.

Fanny avait alors douze ans, et Maria comptait neuf printemps, comme on disait autrefois.

Madame Person, qui était pieuse, se disait que Dieu, qui les avait sauvées, ne les abandonnerait pas. Elle avait reçu une excellente éducation, et n' avait pas cessé de donner à toute la colonie, y compris Suzette, des leçons de français, d' arithmétique, d' histoire et de géographie.

L' intelligence des enfants s' était donc développée par l' étude, comme leur vigueur par les travaux manuels auxquels ils se livraient. Victor Jean et Fanny avaient acquis ainsi une éducation presque complète.



XXV. La maison neuve. — M. et madame Bobèche. — Chocolat et Café noir. — Séraphin. — La pièce d’ eau. — Tribulations de Beppo.

Trois années de ces travaux intelligents et continus, secondés par la richesse inouïe du sol, avaient apporté de grands changements à *la Providence.*

A côté des bâtiments primitivement construits s’ élevait maintenant une maison, en bois aussi, mais plus vaste et plus commode. Elle se composait d’ une grande pièce servant de salle à manger et de salon, et d’ une cuisine, à la suite de laquelle on trouvait les deux chambres réservées aux femmes. Venaient ensuite les anciens bâtiments, qui servaient de fruitier, de buanderie, de laiterie, d’ étable et de salle de récréation pour les heures de soleil et de pluie.

De l’ autre côté du salon étaient la chambre des garçons, un cellier, un hangar et une grange. Des troncs d’ arbre, légèrement équarris, formaient les murs ; les interstices en étaient bouchés avec de la terre argileuse, mélangée de sable et d’ herbes hachées. Des planches, recouvertes de larges galets, servaient de toiture.

Quant aux cloisons en bambous, elles n’ avaient pas coûté grand peine à établir.

Des plantes grimpantes égayaient et enrichissaient l' extérieur de la maison ; — des parterres, des bosquets, un petit bois, des eaux rives amenées habilement des sources éloignées ajoutaient à l' agrément.

Les fenêtres seules laissaient toujours à désirer. Pour les ferrures, Jean, qui avait travaillé jadis avec Firmin à la forge de la fabrique, pouvait faire passablement les principaux objets nécessaires aux constructions. Les ferrures des coffres recueillis sur la grève furent employées aux petits meubles et servirent de modèles pour les grands. Quant au fer, la chaîne du navire en fournit suffisamment. En attendant qu' on eût le temps de faire un mobilier complet, les coffres et les caisses qu' on avait recloués servaient de commodes et d' armoires.

Désormais dompté, quoique toujours sujet à quelques folies, Bobèche s' était honnêtement marié avec la sage Fanchon. Ce mariage, dont nous avons eu le tort de ne point faire part à nos lecteurs, avait été la récompense de la bonne conduite des deux époux.

Deux enfants avaient couronné cette heureuse union, l' un nommé Chocolat et l' autre Café noir, d' après leur couleur. L' aîné servait déjà aux travaux de l' agriculture et remplaçait sa mère, la bonne Fanchon, dont on tenait, à ménager les forces, à cause de la laiterie.

Un petit couagga, pris dans un piége et guéri de ses blessures, habitait un compartiment séparé de l' étable. Il s' arrangeait, en effet, très-mal avec la famille cornue de M. et de madame Bobèche. Ce couagga, qui ressemblait beaucoup à un cheval, avait été d' abord l' élève de Fortuné. Celui-ci, bientôt rebuté par le caractère obstiné de son élève, avait eu recours aux mesures de rigueur, et frappé, souvent mal à propos, l' indocile Séraphin. Ce nom, qui convenait si peu au couagga, lui avait été donné par les enfants, en souvenir d' une soirée de délices passée jadis au Palais-Royal.

Séraphin était, du reste, très-gracieux de formes ; mais quelques petits défauts gâtaient un peu ses qualités physiques. Il mordait, ruait et frappait des pieds de devant. Puis il ne voulait ni porter ni tirer. A cela près, c' était, le plus charmant caractère du monde.

Un moment, il fut question de le tuer ou, tout au moins, de le chasser, tant il était devenu méchant. Jean s' y opposa énergiquement et demanda qu' on lui confiât l' éducation du coupable. Notre ami Jean avait depuis longtemps l' idée de dresser le couagga ; afin d' en faire une monture pour Fanny et pour Maria. Secondé par son ami Victor, il déploya tant de

patience, de douceur, de calme et de fermeté, que Séraphin devint peu à peu moins sauvage.

Mis chaque jour à même de choisir entre des morceaux de pain et des légumes s' il obéissait, ou des coups de cravache et des saccades de caveçon s' il résistait aux exigences très-modérées de son professeur, Séraphin montra bientôt une préférence marquée pour les friandises. On arriva ainsi à le promener à main, avec un caveçon d' abord, puis avec une simple longe, enfin avec un bridon. On lui fit ensuite porter un sac vide, qui fut rempli progressivement d' objets de plus en plus lourds.

Un jour, Belin remplaça le sac par sa propre personne, mais il ne fit pas un long séjour sur maître Séraphin, dont la première ruade l' envoya rouler sur le gazon, à la grande joie de Fortuné. Après cinq ou six culbutes de ce genre, Belin finit cependant par se maintenir quelques minutes sur son coursier, que Victor prenait en ce moment par les sentiments, c' est-à-dire par l' offre de quelques légumes. Une fois ce premier succès remporté, l' éducation de Séraphin avança beaucoup, plus vite qu' on n' eût osé l' espérer. Excepté Fortuné, auquel il garda toujours une rancune dont les animaux donnent souvent l' exemple, il se laissa bientôt monter par tous les garçons.

Il arrivait souvent à Séraphin de les déposer sur l' herbe un peu malgré leur volonté;, et de se rouler avec eux sans les prévenir de son intention ; mais enfin, il était en bonne voie, et quelques mois de patience devaient certainement suffire pour achever de le dresser.

La pièce d' eau située devant la maison était couverte de canards et de divers oiseaux aquatiques qui avaient fini par s' habituer à la présence des colons. Comme on jetait fréquemment du grain à la petite ménagerie emplumée, elle s' augmentait chaque jour de quelque nouvel hôte. Tout cela nageait, volait, criait et caquetait à réjouir les oreilles des ménagères.

Le malheureux Beppo avait surtout le privilége d' exciter une véritable émeute chaque fois qu' il se risquait à entrer dans la pièce d' eau. Il se voyait presque toujours obligé de battre en retraite, tant il était effrayé du vacarme qu' il provoquait.

La queue entre les jambes et l' air offensé, il allait alors se coucher à côté de M. Popincourt, qui avait eu le malheur de perdre sa mère. On n' est pas parfait," et cette respectable personne était fort gourmande : une indigestion de chandelles l' avait conduite au tombeau;une mèche lui était restée dans le gosier.

Aux aboiements des chiens répondaient aussitôt les beuglements du turbulent Bobèche et de sa famille qui travaillaient, paissaient ou folâtraient dans les environs.

En historien véridique, nous sommes forcé d' avouer que la culture des champs laissait un peu à désirer. Le *Journal d' Agriculture de* MM. Bixio et Barral n' avait pas fait partie des livres retrouvés.

Comme des enfants qu' ils étaient, nos petits colons avaient d' ailleurs un peu négligé l' utile pour l' agréable. Les arbustes, les plantes grasses ou grimpantes abondaient ; les toits étaient des bouquets ; les murs, des espaliers où brillait la plus admirable collection de fleurs. La construction de la maison leur avait pris un temps énorme.

Telle était néanmoins la richesse du sol, que les récoltes dépassaient de beaucoup leurs besoins. Faute de bras et de temps, on était même obligé de laisser perdre sur pied de fort beaux épis.

Entre la maison et la pièce d' eau s' étendait un jardin divisé en deux par une palissade.

L' une des ailes de ce jardin, dépendant du département de Suzette, contenait des légumes et des fruits de tout genre. L' autre aile, sous la direction de Fanny, était émaillée de fleurs magnifiques, que les enfants, et surtout Jean, avaient rapportées de leurs excursions.

Quoique les bêtes féroces soient nombreuses en Afrique, il ne s' en montrait aucune dans les environs de la petite colonie. Quant aux sauvages, les craintes qu' avait fait concevoir un moment la rencontre du buffle blessé s' étaient peu à peu dissipées.

Dans une de leurs excursions, Victor et Jean Belin avaient cependant rencontré une antilope morte depuis deux ou trois jours, et dans le corps de laquelle ils avaient trouvé une flèche de Bosjeman. Mais cet animal appartenait à une espèce inconnue aux environs de *la Providence* et devait venir d' une contrée lointaine. Pendant quelques mois, Jean avait, sans en rien dire, exploré les environs de la Providence avec sa fidèle Mirza, mais il n' avait découvert la trace d' aucun être humain, quoiqu' il eût étendu fort loin ses recherches.

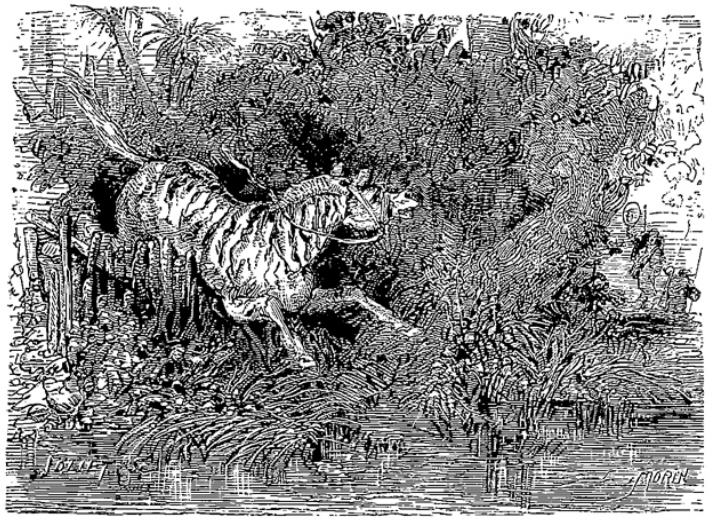
Tranquilles désormais de ce côté, les petits colons auraient vécu parfaitement heureux, si leur bonheur n' avait été troublé par l' inquiétude qu' ils éprouvaient au sujet de M. Person et de ses compagnons.

A mesure que les enfants avançaient en âge, ils sentaient plus vivement la perte qu' ils avaient faite. Leur espoir diminuait avec chaque année qui s'

écoulait sans apporter aucune nouvelle des passagers de *la Julie.* Suzette et madame Person commençaient à ne plus rien attendre, mais elles s' ingéniaient à trouver des prétextes pour motiver la disparition de M. Person et de ses compagnons.

— Dieu nous les rendra ! disaient-elles en embrassant les enfants ; ayons confiance dans sa bonté. Notre temps d' épreuves finira. Bénissons le ciel de nous avoir donné ce coin de terre si beau et si paisible, et attendons des jours meilleurs. Qui sait si nos maris ne sont pas, de leur côté, dans quelque pays désert d' où ils sortiront un jour ? Ce serait offenser Dieu que de ne pas en garder l' espérance.

Les enfants pleuraient ; puis on se serrait la main, et l' on retournait, fortifié par ces douces paroles, aux travaux quotidiens.



XXVI. Tristesse de madame Person. — Projet de Jean. — Annonce de son départ. — Landry l’ accompagne. — Le pavillon mystérieux. — Les adieux.

Par une belle soirée de printemps, toute la colonie se trouvait rassemblée dans le jardin de Fanny, sous un grand berceau de verdure.

Chacun, ayant bravement travaillé pendant le jour, éprouvait cette satisfaction, ce contentement de soi-même que procure une journée bien remplie.

Sur une petite table en bambou, une corbeille de joncs, ouvrage de Fanny, contenait diverses espèces de fruits entourés de fleurs. Chacun y puisait à son gré.

Auprès de la table, Victor donnait une leçon de botanique à sa cousine Maria. M. Popincourt, perché à côté de son maître, semblait écouter avec une grande attention les démonstrations du professeur ; mais le drôle se préoccupait surtout d’ un fruit que Victor tenait à la main, et il le suivait d’ un œil avide.

Non loin de Victor, Fortuné et Landry jouaient aux dames, et se querellaient de temps en temps, suivant leur habitude. Tous deux étaient

mauvais joueurs ; puis Fortuné était, en outre, fort contrarié de l’ entretien qui avait lieu, de l’ autre côté de la table, entre Jean et Fanny.

Jean montrait à la jeune fille et lui expliquait en même temps le plan d’ un moulin qu’ il voulait construire. Sa parole vive, facile et enjouée rendait si nettement sa pensée et se complétait si bien par son regard franc et spirituel, que Fanny l’ écoutait avec un plaisir qui se reflétait sur la charmante figure de la jeune fille.

— Regardez-les donc, madame ! dit tout bas Suzette à madame Person.

— Pauvres enfants ! murmura madame Person avec son doux et triste sourire.

— Ma foi ! dit Suzette, ils ne sont pas si à plaindre. Les voilà bien logés, bien nourris, bien vêtus, bien portants, forts comme des Turcs et presque toujours gais comme des pinsons ! Que pouvons-nous demander de plus à Dieu, dans notre malheur?

— Tu le sais bien, ma pauvre Suzette ! dit madame Person. Tu as beau dissimuler devant moi, je vois pourtant des larmes dans tes yeux, et je sais ce qui les fait couler.

Suzette baissa là tête.

— Où sont-ils maintenant ? reprit madame Person. Sont-ils encore vivants ? Un secret pressentiment me le dit, et pourtant comment se fait-il qu’ ils ne viennent pas à notre recherche?

— Ce n’ est pas de leur faute, allez, madame, dit Suzette. Peut-être ont-ils été emmenés par la mer bien loin d’ ici ; peut-être ont-ils déjà fait bien des tentatives sans pouvoir nous découvrir ; ou bien le vent les aura portés sur quelque autre partie de l’ Afrique, et, seuls dans quelque désert, leur unique pensée est d’ en sortir et de nous retrouver.

Et les deux pauvres veuves recommencèrent à causer de M. Person et de Firmin Nivelle.

— Comme votre mère a l’ air triste ! dit tout" bas Jean à Fanny ; ne dirait-on pas qu’ elle pleure?

— Elle pleure, en effet, répondit Fanny, dont les yeux se remplirent de larmes soudaines ; mais n’ ayons pas l’ air de le voir. Elle dissimule généreusement son chagrin pour ne pas nous attrister. Durant la nuit, quand elle croit que je suis endormie, je l’ entends souvent sangloter et prier Dieu. Elle pense à mon pauvre père. Oh ! s’ il était ici, comme nous serions tous heureux !

Jean regarda la jeune fille et baissa la tête d’ un air rêveur.

Le lendemain, il réunit tous les livres, toutes les cartes qui traitaient de l' Afrique, et se prit à les feuilleter. Victor lui demanda ce qu' il voulait faire ; mais, pour la première fois, Belin évita de lui confier son projet.

Au bout de deux jours, Jean alla trouver madame Person et lui annonça son intention de partir à la recherche de quelques-unes des villes, habitées par des Européens, qui pouvaient se trouver sur la côte.

Une fois déjà, il avait essayé de faire cette expédition en canot, mais les vagues avaient bientôt jeté la pauvre barque sur les brisants. Il n' avait même regagné le rivage que par un bonheur providentiel.

Cette fois, il comptait partir à pied.

— Tout me prouve que cette terre n' est pas une île, dit-il ; il est probable que nous sommes ici entre les colonies anglaises et les établissements portugais. Je vais longer la côte en descendant vers le sud, jusqu' à ce que j' aie rencontré des Européens.

— Mais, mon ami, répondit madame Person, tu sais que déjà tu as essayé de faire ce voyage et qu' il t' a fallu y renoncer. A une lieue d' ici commencent, le long de la côte, des forêts tellement épaisses qu' il est impossible de les traverser.

— C' est vrai, répondit Jean ; aussi ai-je l' intention de m' enfoncer d' abord dans l' intérieur du pays, en suivant un des cours d' eau qui aboutissent à la mer. Une fois en pays découvert, je prendrai la perpendiculaire de ces cours d' eau et je me rabattrai vers le sud. Comme il doit y avoir d' autres rivières se rendant à la mer, je serai sûr de ne pas rester longtemps sans trouver d' eau, ce qui est le point le plus important.

Madame Person eut la générosité d' essayer de le détourner de son projet, malgré le désir secret qu' elle avait de le lui voir accomplir. Jean n' en persista pas moins dans sa courageuse résolution.

— Tout ce que je sais, tout ce que je suis, dit-il, je le dois à votre famille ; Dieu m' offre un moyen de vous témoigner ma reconnaissance, et rien ne m' y fera renoncer.

Tout ce qu' on put obtenir de lui, ce fut qu' il emmenât un compagnon. La constitution encore frêle de Victor ne lui permettait pas de faire un tel voyage ; Jean dut choisir entre Fortuné et Landry.

Remplis d' enthousiasme au début, ceux-ci s' étaient promptement refroidis. Malgré leurs propos assurés, il était facile de voir qu' il leur semblait dur de renoncer à leurs bons lits de *la Providence* et à la cuisine de Suzette.

Pensant avec raison que Fortuné ne serait guère utile à Jean, Suzette prit Landry à partie. Elle lui représenta tout ce qu' il devait à la famille Person, et lui prouva que ce serait une affreuse ingratitude de sa part de refuser d' accompagner Belin à la recherche de leur bienfaiteur. A force de le prêcher et de lui faire espérer monts et merveilles de cette expédition, elle le décida à renouveler son offre de départ. Jean le prit au mot et se hâta d' achever les préparatifs de leur voyage.



Jean et Victor travaillaient depuis quelque temps dans une sorte de pavillon qu' ils avaient élevé à une ; demi-lieue environ de *la Providence.* Leurs travaux mystérieux excitaient vivement la curiosité des autres colons, mais nos deux héros ne répondaient à toutes les questions que par des plaisanteries et gardaient leur secret. On ne sut qu' au dernier moment ce qui : les avait si vivement préoccupés. Grâce aux manuels et aux autres livres que Victor feuilletait sans cesse, ils étaient parvenus à fabriquer de la

poudre, fort imparfaite encore, mais très-suffisante pour tirer même de gros gibier. On fit à chacun des voyageurs ; un sac de peau pareil aux havre-sacs de nos soldats, et une sorte de cartouchière pour leurs munitions. Une théière, une bouilloire, une grande gourde et une" couverture roulée surmontaient le havre-sac. Il contenait quelques vêtements, quelques objets indispensables pour la toilette, une cuiller, des aiguilles," du fil, des allumettes, de l' amadou, un briquet, un tournevis, un moule à balles, et une petite provision de viande salée. Jean avait de plus la petite longue vue de Victor, que son ami l' avait forcé d' emporter.

Pour armes, nos voyageurs avaient chacun un fusil à deux coups, un pistolet et un couteau. Un bâton, terminé d' un côté par une pique, de l' autre par une sorte de crochet, leur servait, suivant l' occasion, soit pour assurer leur marche, soit pour appuyer le canon de leur fusil, soit pour accrocher les branches d' arbres chargées de fruits. Tout cela formait une charge bien pesante pour des garçons aussi jeunes que nos deux voyageurs ; mais, grâce à leur habitude du travail et de la fatigue, ils portaient gaillardement leur fardeau.

Quant à leur costume, il se composait d' une sorte de vareuse en peau de springbok, d' un pantalon pareil, de brodequins lacés montant jusqu' à mi-jambe et d' un large chapeau de paille. Le soir, ils attachaient ce dernier à leur sac, et le remplaçaient par une casquette en peau à double visière.

Nous ne décrirons pas la scène des adieux. Tout le monde pleurait. Quand nos voyageurs se mirent en route, madame. Person et Suzette les bénirent et prièrent Dieu de veiller sur les courageux enfants qui se dévouaient pour leurs amis.

Fanny glissa dans la main de Jean une petite croix d' or, le seul bijou qu' elle eût sauvé du naufrage.

— Elle te protégera, mon bon Jean, lui dit-elle en la lui mettant dans la main. Qu' elle ne te quitte jamais !

Toute la petite ménagerie sembla prendre part au chagrin général. Séraphin lui-même franchit par un bond prodigieux la palissade de son enclos et rejoignit son maître. Jean fut obligé de le ramener à *la Providence* et de le confier à Victor et à Fanny. Celle-ci finit par accaparer entièrement l' éducation de Séraphin. Je suppose que le souvenir de Jean ne fut pas complétement étranger à l' affection que la jeune fille témoignait au petit couagga.



XXVII. Le voyage. — Le Bosjeman. — Le sanglier. — Le rhinocéros. — Frayeur de Landry. — Les sauvages. — Leur roi Tsébalé.

Tandis que chacun, à *la Providence,* regardait tristement les places vides maintenant et jadis occupées par Jean et Landry, ceux-ci cheminaient vaillamment dans la direction qu' ils s' étaient tracée.

Nous ne décrirons pas ici tous les obstacles matériels qu' ils eurent à surmonter : montagnes à franchir, rivières à passer, fourrés épineux à traverser, soleil ardent pendant le jour, brouillard glacé pendant la nuit, rencontre de serpents et d' animaux féroces, tel fut le menu de leur existence durant près de quinze jours.

Landry commençait déjà à perdre courage ; plus il s' éloignait de *la Providence,* plus il en regrettait la vie laborieuse mais paisible. N' ayant ni boussole, ni aucun renseignement précis de nature à guider sa Course, Jean devait se tromper souvent de direction. Aussi pénétra-t-il beaucoup plus avant dans le pays qu' il ne l' aurait voulu.

Au bout de deux semaines environ, Jean découvrit l' empreinte d' un pied humain, non loin d' une source près de laquelle il se disposait à passer la nuit en embuscade pour renouveler la provision de gibier. Plusieurs

circonstances firent supposer à Jean que ce pied devait être celui d' un sauvage. Les indigènes des côtes d' Afrique n' étant pas tous d' une douceur exemplaire envers les étrangers, nos héros ne savaient trop s' ils devaient se désoler ou se réjouir de cette rencontre. Ils renoncèrent à leur projet d' embuscade, malgré le beau clair de lune qu' il faisait, et se couchèrent sous un arbre, après avoir allumé un grand feu.

Vers le milieu de la nuit, ils furent réveillés par un cri de détresse poussé, non loin d' eux, par une voix humaine. Jean sauta sur son fusil, puis il écouta de nouveau. Le même cri se fit encore entendre. Certain cette fois de l' endroit d' où venait cet appel, Jean se dirigea précipitamment de ce côté. Peu désireux d' affronter un danger inconnu, mais moins soucieux encore de rester tout seul, Cantinaud finit par rejoindre son camarade, auquel Mirza servait d' éclaireur.

Guidé par la chienne, Jean arriva bientôt à une petite éclaircie du bois. Il aperçut alors un homme étendu à terre et luttant contre un sanglier qui le piétinait avec fureur et cherchait à le frapper de son boutoir. Le malheureux avait saisi une des jambes de l' animal et s' y cramponnait avec l' énergie du désespoir ; mais ses cris s' affaiblissaient déjà, et l' on voyait qu' il était sur le point de succomber.

Mirza s' élança aussitôt sur le sanglier, dont elle détourna ainsi l' attention. Jean profita de ce moment pour ajuster l' animal. Sa balle traversa le corps du sanglier. Celui-ci, néanmoins, eut encore la force de se précipiter sur Jean, qui lui envoya son second coup de fusil à cinq ou six pas de distance, et s' effaça vivement pour laisser passer la charge aveugle de l' animal furieux. Le sanglier se roidit sur ses jarrets, s' arrêta court, et tomba tout d' un coup comme une masse. Quelques secondes après, il était mort.

Jean courut aussitôt à l' homme, qui était resté évanoui.

C' était un sauvage de très-petite taille, plus petit que Jean. Quoiqu' il eût évidemment l' âge d' un homme fait, ses membres grêles et son corps débile n' annonçaient ni force ni énergie.

Il n' avait pour armes qu' un mauvais couteau, un petit arc et des flèches d' une dimension exiguë.

Jean se douta aussitôt qu' il avait affaire à un Bosjeman. Durant les trois années qui venaient de s' écouler, il avait déjà rencontré deux ou trois fois des animaux tués ou blessés par les flèches empoisonnées d' un de ces sauvages.

Tout en relevant le Bosjeman, et en lui jetant de l' eau à la figure pour le ranimer, Jean communiquait ses réflexions à Cantinaud. Le premier soin de celui-ci fut de sauter sur les flèches et sur l' arc, de les mettre en morceaux et d' en jeter les débris bien loin dans le fourré.

Quand le sauvage revint à lui, son tressaillement décela la frayeur qu' il éprouvait à se trouver entre les mains de deux êtres si différents de lui-même. Il se releva et voulut s' enfuir ; mais, au bout de deux ou trois pas, il retomba sur le gazon. Jean courut à lui et fit son possible pour lui donner à entendre qu' on n' avait aucun dessein hostile à son égard.

Il lui montra le sanglier qu' il frappa avec son fusil, caressa le sauvage qui tremblait, lui donna à boire, pansa sa blessure et fit enfin de son mieux pour le rassurer. Le Bosjeman commençait à paraître moins effrayé. Mais sa terreur revint lorsqu' il chercha inutilement son arc, ses flèches et son couteau. Jean essaya encore de lui faire comprendre par signes que son compagnon et lui se chargeraient de le fournir de gibier et le récompenseraient généreusement s' il voulait les conduire dans un pays habité par des hommes de leur couleur. Le sauvage ne répondit d' abord que par des signes négatifs. A la fin, Jean lui ayant montré un couteau, une hache et divers objets, en lui expliquant qu' il les lui donnerait pour récompense, le Bosjeman parut se décider. Ils se mirent en marche sous sa direction.

Le voyage fut long et pénible. Au bout de cinq ou six jours, le Bosjeman s' était un peu familiarisé avec Jean, mais il avait toujours peur de Landry. Ce dernier, naturellement brutal, avait conservé une malheureuse tendance à abuser de sa force avec les êtres plus faibles que lui. Dès que Jean n' était plus là pour le retenir, il molestait le sauvage, se moquait de lui et le chargeait de tous les fardeaux.

Un jour, nos voyageurs tombèrent à l' improviste sur un rhinocéros. L' énorme animal aurait probablement passé à côté d' eux sans les attaquer, si la téméraire Mirza n' avait couru sur lui en aboyant. Il fit volte-face et se précipita vers la chienne, qui battit alors en retraite et vint se réfugier entre les jambes de son maître. Celui-ci voulut s' enfuir, mais le rhinocéros courait plus vite que lui. Se voyant sur le point d' être atteint, Jean se retourna et tira sur le rhinocéros. Il l' atteignit presque au défaut de l' épaule.

Le colosse, furieux, continua sa marche aveugle, et, passant à côté de Jean, il s' en alla jusqu' à un arbre, au tronc duquel Landry était en train de

grimper.

Cantinaud, dans sa précipitation, avait choisi un arbre beaucoup trop gros pour qu' il lui fût possible de l' embrasser facilement. Parvenu à trois ou quatre mètres de terre, il s' était trouvé dans l' impossibilité complète de monter plus haut. D' un autre côté, la présence du rhinocéros, qui semblait l' attendre au pied de l' arbre, lui enlevait tout désir de descendre. Le souffle de l' animal, dont la tête n' était qu' à quelques centimètres de lui, arrivait jusqu' au malheureux Landry, qui poussait des cris de détresse.

Quant au Bosjeman (que ses compagnons avaient par ironie nommé César), installé sur une branche d' arbre à vingt pieds du sol, il paraissait se réjouir singulièrement de la position critique de Landry. Ce dernier ne pouvait conserver bien longtemps son poste ; ses forces s' épuisaient, il allait tôt ou tard glisser jusqu' à portée de la corne menaçante du rhinocéros. Déjà ses mains se crispaient, une sueur froide coulait de son front. Jean se dévoua pour sauver celui qui, pourtant, venait de l' abandonner.

Il commença par ramasser le fusil que Landry avait jeté pour courir plus vite ; puis, se retirant derrière un gros arbre destiné à parer le premier choc du rhinocéros, il envoya un second coup de fusil à l' animal. La balle rebondit sur l' épaisse cuirasse du colosse, qui n' y parut faire aucune attention et se contenta de frotter sa longue corne pointue contre le tronc de l' arbre, de la manière la moins amicale.

Une troisième balle, mieux dirigée, l' atteignit à la tête. Le colosse tourna sur lui-même avec une agilité surprenante dans un si gros animal, et fit mine de se précipiter du côté de Jean. Une quatrième balle modifia probablement le cours de ses idées, car, après avoir brisé sous ses pieds et labouré de sa corne le buisson qui se trouvait à sa portée, il partit au grand trot dans une direction opposée aux chasseurs.

Le pauvre Landry était tellement à bout de forces, qu' il se laissa choir tout d' une pièce et tomba sur le sol comme un paquet. Il retrouva bientôt cependant assez d' énergie pour épancher sa mauvaise humeur en gratifiant d' un soufflet maître César, dont la physionomie rusée trahissait une railleuse satisfaction.

Jean lui reprocha sa brutalité, et lui fit en outre comprendre combien cette conduite était imprudente à l' égard d' un homme qui pouvait, à son gré, les conduire chez des amis ou chez des ennemis.

Cette dernière considération fit une certaine impression sur Landry, qui promit de se corriger.

Malheureusement, son naturel reprenait toujours le dessus chaque fois qu' il était de mauvaise humeur, et le pauvre César en était la victime.

Soit que ce dernier voulût en effet se venger des mauvais traitements de Landry, soit qu' il eût mal compris l' intention de Jean, soit qu' il se fût trompé de route lui-même, toujours est-il qu' un beau matin nos deux voyageurs, réveillés par les aboiements de Mirza, se virent tout à coup entourés de sauvages. Quant au petit Bosjeman, il avait disparu.

Ces sauvages étaient des hommes de couleur foncée, luisant de graisse et d' huile, et ayant pour vêtement une ceinture autour des reins. Ils avaient une taille élevée, des cheveux crépus, le nez camard, le front étroit et le regard féroce. Leurs armes se composaient d' une sorte de sabre, ou d' une lance, de zagaies ou javelines et d' un bouclier en bois recouvert de peau.

Le chef, qui s' appelait Tsébalé, portait un kaross (sorte de manteau de, fourrure), un collier de dents d' animaux et un anneau de quatre à cinq centimètres de diamètre passé dans le nez.

Dans ce pays-là, c' est au nez que se portent les bagues ; Espérons que la mode n' en viendra pas chez nous ; celle des boucles d' oreilles peut suffire.

On amena les deux prisonniers devant le chef. Celui-ci prit une zagaie qu' il se mit à brandir, tout en faisant un long discours à nos héros. Landry tremblait de tous ses membres et n' osait ouvrir les yeux. Jean, la main sur son pistolet, recommandait son âme à Dieu et se promettait, en même temps, de riposter, s' il le fallait, à la javeline du roi par une bonne balle en pleine poitrine.

Il paraît cependant qu' en dépit de son air belliqueux, le roi n' avait que des intentions pacifiques, car il laissa tomber sa zagaie. Puis, sur un signal donné par lui, on apporta aux prisonniers un splendide déjeuner. Des sauterelles et des chenilles grillées, des racines bouillies et une sorte de bière aigre, tel était le menu du festin.

Sauf Mirza, qui trouva les sauterelles fort bonnes, nos voyageurs goûtèrent peu les largesses culinaires de Tsébalé.

— J' aime mieux la soupe de Suzette, murmurait Landry, qui avait toujours eu un faible pour le potage.

Le repas terminé, Jean essaya de faire comprendre à Tsébalé que Cantinaud et lui avaient le plus grand désir de partir pour vaquer à leurs petites affaires. Tsébalé, de son côté, leur expliqua clairement qu' il tenait à les garder auprès de lui, qu' ils seraient bien soignés et bien nourris, s' ils

restaient de bon gré, mais qu' on les tuerait impitoyablement s' ils cherchaient à s' enfuir.

Peu flatté de cette amitié, Jean s' inclina cependant et se résigna momentanément à son sort.



XXVIII. Les travailleurs et les oisifs. — Une grande cérémonie. — Le moulin. — Jean devient le favori de Tsébalé. — Une fantaisie royale. — L’ esprit du fusil. — Expédition de Landry.

Au bout de quelques jours, nos héros remarquèrent une bande de soixante à quatre-vingts jeunes gens qui ne travaillaient jamais, qu’ on nourrissait des meilleurs morceaux et qu’ on paraissait choyer avec une attention toute particulière. D’ autres, au contraire, plus âgés de deux ou trois ans, se livraient à de rudes travaux. Tsébalé, montrant à ses prisonniers les deux bandes de jeunes gens, sembla leur demander de laquelle ils voulaient faire partie.

Landry ne fut pas longtemps à se décider ; il désigna bien vite la bande des plus jeunes, ceux qui ne faisaient rien.

— Je crois que tu as tort, lui dit Jean. Les sauvages doivent avoir, pour soigner aussi bien ces jeunes gens, quelques motifs qui me sont suspects.

— Tant pis ! répondit Landry ; j’ aime mieux m’ amuser avec eux que de m’ éreinter à moudre du grain, comme les pauvres diables que je vois là-bas.

Jean choisit la bande des travailleurs, et se mit aussitôt à la besogne.

Comme nous l’ avons dit souvent, il avait l’ esprit prompt et inventif. Il possédait, en outre, la dextérité manuelle, acquise par les travaux de la fabrique.

Aussi ne tarda-t-il pas à déployer sa supériorité sur tous ses compagnons de travail. Il inventa successivement plusieurs moyens de simplifier les travaux dont on les chargeait. Puis il fabriqua pour Sa Majesté divers petits meubles qui flattèrent singulièrement Tsébalé. Il lui fit, en outre, un bilboquet, un petit chariot, une trompette, une magnifique crécelle, une toupie et des quilles.

Lorsqu’ il se fut ainsi bien établi dans les bonnes grâces du roi, il lui proposa de construire un moulin à vent. Il lui expliqua longuement son plan, qu’ il lui dessina sur le sable. Mais, comme Jean ne pouvait dessiner le vent, Tsébalé n’ y comprit rien ; ce qui ne l’ empêcha pas d’ approuver tout d’ un air satisfait.

Quelques jours après, on commença les préparatifs d’ une grande cérémonie. Il paraît que Landry et ses camarades devaient jouer un rôle important dans cette solennité, car on les y prépara par un jeûne sévère qui dégoûta beaucoup Cantinaud de sa nouvelle position.

Vers dix heures du matin, toute la peuplade se rangea en cercle sur un vaste terrain. Tsébalé grimpa sur son trône et fit placer Jean à ses côtés.

Au milieu du cercle se trouvaient des hommes placés sur deux files et armés de longues baguettes, minces, souples et solides à la fois. A un signal, on fit entrer, au milieu de l’ avenue que formaient ces hommes, les quatre-vingts jeunes gens, au nombre desquels se trouvait Landry. Ils avaient pour tout vêtement une sorte de caleçon de peau de springbok.

On leur remit à chacun une paire de sandales. Landry s’ empressa de chausser les siennes. Ses camarades le regardèrent d’ un air d’ admiration dont il ne put deviner le motif, et conservèrent les leurs à la main.

Un second signal fut donné par le roi. Aussitôt les jeunes gens se mirent à danser en chantant, et Landry dut faire comme les autres. Au troisième signal, les longues baguettes, que Landry examinait depuis quelque temps d’ un air inquiet, se mirent de la partie, et retombèrent en mesure sur les épaules des danseurs. Ceux-ci, continuant à sauter et à danser, élevaient adroitement leurs mains armées de sandales, afin de se protéger la tête, mais ils recevaient stoïquement, le sourire sur les lèvres, tous les coups qui s’ adressaient aux autres parties de leur corps. Landry goûtait fort peu le jeu. Il reçut pour sa part tant de coups des terribles houssines, qu’ il n’ eut plus

bientôt qu' une idée, celle de mettre fin à cette contredanse en sortant de la terrible avenue ; mais ses bourreaux lui fermèrent le passage d' un air indigné, et les coups de gaule continuèrent à pleuvoir sur ses épaules nues.

Pendant ce temps, Tsébalé expliquait de son mieux à Jean, qui réclamait en faveur de son camarade, le but de cette cérémonie, par laquelle avaient passé tous les hommes de sa nation. Elle était destinée à familiariser les jeunes gens avec la douleur, et à leur enseigner à la supporter en riant. Après cette épreuve, ils passaient de droit au rang des hommes et des guerriers. D' après le choix de Jean et de Landry, Tsébalé avait supposé que le premier avait déjà subi, dans son pays, cette initiation, et qu' il restait au second, sans doute trop jeune encore, à s' y soumettre.

Les cris frénétiques et les grimaces de Landry, à chaque coup de baguette, amusèrent beaucoup les sauvages, mais le firent descendre très-bas dans leur opinion. Quand l' épreuve fut achevée, le pauvre garçon sortit de là le dos tout sanglant, et alla cacher sa honte et sa douleur dans un coin, en pleurant de rage.

Jean courut l' y retrouver, mais Landry le reçut fort mal. Il l' accusa de ne pas l' avoir prévenu de ce qui l' attendait quand, pour son malheur, il s' était enrégimenté dans la bande des oisifs, de n' avoir fait aucun effort pour l' arracher au supplice des baguettes, etc., etc. Jean eut beau lui remontrer combien ses reproches étaient injustes, lui expliquer les choses comme elles étaient ; Landry jura qu' il ne lui pardonnerait de sa vie.

Peu intelligents, mais très-adroits et très-bons imitateurs, les ouvriers de la tribu, travaillant sur les modèles que Jean leur fournissait, eurent bientôt préparé toutes les pièces du moulin à vent.

Au bout de quelques semaines, le moulin se trouva établi sur un monticule qui confinait à la case du roi, et se mit à tourner de la manière la plus satisfaisante.

A la vue des ailes emportées par le vent dans leur mouvement circulaire, l' admiration des sauvages se trahit par la danse, les jeux et les cris les plus bizarres. Cette manière de faire travailler l' air impalpable et invisible dépassait leur intelligence. Jean devint pour eux une sorte de créature supérieure, à qui les éléments obéissaient, et qui animait et faisait vivre jusqu' à la matière.

Un sauvage influent, l' Om-Tagaty, ou médecin sorcier du roi, jaloux du succès de Jean, s' étant approché imprudemment des ailes du moulin, eut le sort de don Quichotte. Enlevé subitement de terre, il fut jeté à vingt pas de

là dans une mare, et ne dut son salut qu’ à la couche de vase qui amortit sa chute.

Les sauvages regardaient avec un respect mêlé de frayeur cette machine, qui semblait vivre et mourir au gré de Jean, et qui châtiait, comme d’ elle-même, les ennemis du jeune étranger.



Le roi fut si satisfait que, pour récompenser Belin, il lui fit cadeau de douze superbes dents d’ éléphant. Chacune de ces dents pesant de quatre-vingts à cent livres, et la livre d’ ivoire ayant une valeur assez élevée, ce présent avait, pour un Européen, une plus grande importance que ne le supposait Sa Majesté.

Jean ; remercia Tsébalé et lui demanda la permission de partager les produits de sa munificence avec Landry, qui avait conduit une partie des travaux du moulin. Le roi s’ y opposa, en disant qu’ un simple ouvrier ne

pouvait être payé comme un inventeur et un chef. Il envoya néanmoins deux défenses d' éléphant à Cantinaud, qu' il estimait fort peu depuis qu' il l' avait vu supporter les coups de baguettes avec si peu de sang-froid.

La préférence toute naturelle accordée à Jean exaspérait Landry ; car l' adversité, qui corrige les bons, rend quelquefois les méchants plus mauvais encore.

— Tu es un égoïste et un mauvais camarade, dit-il à Jean.

— Non, répondit Belin avec vivacité ; la preuve, c' est que, jusqu' à présent, j' ai toujours tout partagé avec toi.

— Tout, dit Landry en jetant sur Jean un regard chargé de rancune, tout, excepté les coups de gaule. D' ailleurs, c' est toi qui es cause que nous sommes ici. Sans toi, je serais resté à *la Providence,* au lieu que maintenant...

Et, repoussant son camarade, affligé de ces reproches si peu mérités, Landry s' en allait en pleurant, comme un grand niais qu' il était.

Dans les intervalles de ses occupations, Jean, grâce à son fusil, fit à la chasse des prodiges qui achevèrent de le mettre en renom dans la tribu et lui acquirent tellement les bonnes grâces et l' affection de Tsébalé, que ce dernier résolut de faire un jour de l' étranger son gendre et l' héritier de sa couronne.

Jean, le pauvre petit Jean, l' ancien protégé de Suzette et du père Caillaud, pouvait devenir roi!

Il est vrai que Jean, trop jeune d' ailleurs pour songer à se marier ; n' eût pas été flatté de cette brillante perspective. A la domination de ces hordes barbares, à la possession de la singulière princesse qu' on lui destinait, il préférait une place à la Providence, entre Victor et son amie Fanny.

Sa Majesté sauvage avait une idée fixe ; elle était dévorée depuis longtemps du désir de tirer avec le fusil de Jean, mais ce dernier était trop prudent pour s' exposer à perdre son principal prestige. Il avait donc expliqué au roi que son fusil était habité par un esprit qui n' obéissait qu' à un seul individu, et qui se courroucerait fort si un autre que son maître légitime s' en servait

Cette petite histoire, appropriée à la crédulité des sauvages, suffit longtemps pour contenir la curiosité de Tsébalé ; un beau jour, cependant, Tsébalé exigea qu' on lui laissât tirer un coup de fusil.

Mis au pied du mur, Jean se promit de dégoûter pour jamais Sa Majesté de l' emploi des armes européennes. Il glissa dans chaque canon de son fusil

trois charges de poudre et deux de plomb ; puis il donna le fusil à Sa Majesté, qui s' était déclarée capable de le mettre en joue, attendu qu' elle avait regardé souvent comment Belin s' y prenait.

Sans écouter une dernière représentation que Jean risquait encore, Tsébalé, impatienté, tira en même temps sur les deux gâchettes du fusil. Le recul fut si fort, que le fusil tomba d' un côté et Sa Majesté de l' autre. Jamais crosse de fusil n' avait si rudement caressé une mâchoire. Le roi était fort brave et dur à la souffrance, comme le sont tous les sauvages. Il se releva et ne dit rien, mais il est probable qu' il n' en pensa pas moins, car on le vit bientôt rentrer à pas lents dans la hutte royale. Le lendemain, il en sortit avec une joue si prodigieusement enflée, que sa tête semblait avoir doublé de volume.

Comme Jean avait prévenu le roi de ce qui lui arriverait, cet accident ne diminua pas la faveur dont il jouissait. Cette faveur avait malheureusement son mauvais côté, car plus elle rendait Jean nécessaire au roi, moins ce dernier se montrait disposé à lui rendre sa liberté. Jean avait appris la langue des Bosjemans ; le roi, enthousiasmé, avait avec lui des conversations interminables. C' était un esprit curieux, avide de s' instruire et véritablement supérieur à ceux qu' il commandait. Il n' avait pas une pensée qu' il ne la communiquât à Jean, qui se fût bien passé de cette extrême confiance.

Ce qui tourmentait le plus Belin, c' était la situation de ses amis de *la Providence.*

Quelle ne devait pas être leur inquiétude ! Depuis que le moment fixé pour son retour était passé, Jean ne pouvait résister à l' impatience qui le dévorait.

— Que vont-ils devenir sans moi ? se disait-il.

O mes amis, mes pauvres amis, quand vous reverrai-je!

Il essaya plusieurs fois de s' échapper, mais il était trop bien surveillé pour y réussir.

— Je ne veux pas que tu me quittes, lui disait Tsébalé en fixant sur lui de gros yeux attendris. Pourquoi t' en aller ? Je t' aime.

Poussé à bout, Jean déclara qu' il ne travaillerait plus. Le roi essaya de l' intimider par des menaces et lui fit même infliger quelques punitions sévères, mais Jean persista dans sa résolution.

Voyant qu' il mourrait à la peine plutôt que de céder, le roi consentit à faire remettre en liberté Landry et même à lui donner des guides pour le

conduire jusqu' à une contrée que, d' après les récits des anciens de la tribu, on supposait habitée par des Européens.

— Des Bosjemans nomades qui ont passé sur mon territoire, il y a trois ans, dit le roi à Belin, ont raconté que loin, bien loin dans cette direction (et son bras étendu montrait le sud-est), se trouvait une ville habitée par des hommes blancs qui avaient des tonnerres comme le tien, et habitaient de grandes cases de pierres très-élevées. Avec les indications que nous ont données les Bosjemans, mes hommes, qui connaissent le pays, pourront y parvenir ; mais le voyage sera long et périlleux.

— Cette expédition pourrait être très-utile à la tribu, répondit Jean. Choisissez les plus intelligents de vos sujets pour les envoyer avec mon ami. Ils nous rapporteront des renseignements sur les pays qu' ils auront traversés, et vous pourrez, plus tard, établir des relations d' échange, avec mes compatriotes.

Pour décider le roi à renvoyer ainsi Cantinaud, Jean fut obligé de promettre que lui-même renoncerait à ses tentatives d' évasion. En cette circonstance, comme toujours, le digne garçon se sacrifiait pour les autres.

— D' après ce que racontent les sauvages, dit-il à Landry, tu trouveras là-bas des établissements européens. Si c' est véritablement une ville, comme ils le disent, cette ville doit être, si mes suppositions sont vraies, fort importante. Cours, en arrivant, chez le premier fonctionnaire du pays, et donne-lui tous les renseignements de nature à faire retrouver l' endroit où sont nos amis de *la Providence.* Mets-toi à la recherche de M. Person, de Firmin, de Caillaud et de l' équipage de la Julie. Dépose entre les mains des autorités la déclaration détaillée sur le naufrage de notre navire. Fais procéder à une enquête, et tâche qu' on lui donne la plus grande publicité possible. Enfin, quand tu auras fait tout cela, explique ma propre situation, et prends les mesures nécessaires pour qu' on puisse me délivrer à mon tour.

Partagé entre le désir de la délivrance et la crainte d' un voyage long et périlleux, Landry promit à Jean de se soumettre à toutes ses instructions. Il embrassa son camarade, et partit avec une escorte de douze sauvages.



XXIX. Retour des sauvages. — Maladie de Jean. — Voyage à *la Providence.* — Retour chez les Bosjemans.

Triste, mais résigné, Jean attendit, avec une impatience facile à concevoir, le résultat du voyage de son compagnon de captivité.

Au bout de six mois environ, on vit reparaître les sauvages qui avaient accompagné Cantinaud. Ils racontèrent qu' ils l' avaient laissé aux portes d' une cité populeuse, habitée par des blancs, et nommée Port-Natal. Ils firent les récits les plus fantastiques de cette ville, de ses habitants et de ses magasins.

A la grande surprise de Jean, ils n' avaient pour lui ni lettre ni message de Cantinaud.

— Quelle peut être la cause de son silence ? se dit le pauvre garçon lorsqu' il se retrouva seul le soir dans sa cabane. Peut-être aura-t-il craint de donner l' éveil aux sauvages en m' écrivant. Peut-être aussi Tsébalé aura-t-il défendu à ses hommes de me remettre ce que Landry leur donnerait pour moi. Qui sait enfin si les sauvages ont respecté la vie du pauvre Landry et si leur récit est véridique?

Pendant quelques mois, cependant, Jean conserva l' espérance de voir arriver quelque expédition conduite par Landry, ou, tout au moins, envoyée par lui pour délivrer son compagnon d' infortune. Lorsqu' une année tout entière se fut écoulée sans qu' aucun changement se fût produit dans la situation de Jean, il lui fallut bien s' avouer la triste vérité : ou Landry l' avait lâchement abandonné, ou il n' avait pu retrouver le chemin qui conduisait au camp de Tsébalé, ou il lui était arrivé malheur à lui-même.

— Si du moins il a réussi à envoyer des secours à nos amis de la Providence ! se disait Belin avec son abnégation habituelle.

Malgré sa tristesse et son profond découragement;, Jean continuait à travailler et se rendait chaque jour plus utile aux sauvages. A la fin, cependant, soit fatigue, soit chagrin, il tomba malade. Voyant qu' il ne se rétablissait pas, le roi se prit à trembler pour la vie de son favori.

— Que puis-je faire pour te sauver ? lui demanda t-il un jour qu' il le voyait plus triste et plus abattu que jamais.

— Rendez-moi la liberté, dit Jean ; laissez-moi retourner vers mes compatriotes.

Tsébalé secoua la tête en signe de refus.

— Eh bien ! reprit Jean, accordez-moi un congé de trois mois ; je vous jure de revenir ici après ces trois mois révolus.

Le roi hésita ; mais Jean devint si malade, que Sa Majesté n' eut pas le courage de lui refuser la grâce qu' il sollicitait, L' espoir de revoir ses amis de *la Providence,* et surtout Fanny et Victor, ranima le pauvre Jean. Quinze jours après, quoique un peu faible encore, il se mettait en route.

Ne voulant pas indiquer aux sauvages la retraite de ses amis, il avait exigé qu' on ne lui donnât pas d' escorte. Il consentit seulement à se laisser conduire par un guide jusqu' à l' endroit où, quatre années auparavant, il avait été fait prisonnier avec Landry.

Arrivé à cet endroit, il congédia le sauvage. Pour éviter que ce dernier ne le suivît ou ne retrouvât ses traces, il traversa à la nage deux rivières et marcha longtemps dans le lit d' un ruisseau. Une fois certain d' avoir dérouté tout espion, il continua sa route en se guidant sur des entailles que Landry et lui avaient faites à divers arbres, aux endroits le plus en vue.

Trois semaines après, il arrivait près de *la Providence.*Oh ! comme son cœur battait à chaque pas qui le rapprochait de la demeure de ses amis !

Dès qu' il arriva aux champs cultivés, il fut frappé de l' état d' abandon dans lequel il les trouva.

On avait évidemment laissé la récolte pourrir sur pied sans la recueillir.

Vivement inquiet, Jean prit sa course et ne s' arrêta que devant la maison. Elle était fermée !

Le cœur de Jean se serra.

— O mon Dieu ! se dit-il, n' y aurait-il plus personne à *la Providence?*

Quelques plantes grimpantes avaient déjà envahi les croisées. La pièce d' eau était couverte d' une foule de volatiles qui paraissaient y vivre très-tranquillement. Quelques-uns poussèrent de tels cris à l' aspect de Belin et de Mirza, que Jean resta convaincu qu' ils avaient perdu l' habitude de voir des créatures humaines.

Au bout de quelques minutes, Belin entendit galoper derrière lui. Il se retourna vivement et reconnut le pauvre Bobèche, autour duquel Mirza aboyait joyeusement. Le buffle, déjà redevenu un peu sauvage, fut quelque temps avant de reconnaître Belin. Il le regardait d' un air surpris et tournait prudemment autour de lui. Il finit cependant par s' approcher ; soudain il vint, comme par le passé, appuyer son gros mufle sur l' épaule de Jean. Trois animaux de sa famille le rejoignirent un peu plus tard. Mirza, qui furetait partout, retrouva son ami Séraphin dans une prairie voisine. Le couagga fit trois ou quatre fois, comme son ami Bobèche, le tour de Jean, et vint ensuite le caresser. Il le reconnaissait évidemment et semblait heureux de le revoir.

Les portes des étables étaient ouvertes. Jean vit que les animaux y venaient coucher chaque nuit. A l' aide de son bâton ferré, il fit sauter une des croisées et pénétra dans la maison. L' examen auquel il se livra lui fit penser qu' elle devait être inhabitée depuis un an au moins, et peut-être même depuis plus longtemps.Comme il ne trouva nulle part de traces de lutte ou de violence, il espéra que le départ de ses amis n' avait été causé par aucune catastrophe, et qu' il avait été, par conséquent, volontaire.

— Landry sera peut-être revenu ici et les aura emmenés, se dit-il. Et moi, moi, m' a-t-on donc oublié ? Non, ce n' est pas possible!

Il chassa cette cruelle pensée et chercha partout, dans l' espoir de trouver un avis, une indication qui pût lui donner quelques renseignements sur le sort de la famille Person ; mais ce fut en vain qu' il regarda dans tous les coins et qu' il fouilla chaque tiroir ; il ne trouva rien.

A force de se creuser la cervelle pour s' expliquer cette inconcevable négligence de ses amis, Jean finit par retomber malade. Il fut obligé de se

coucher. Il resta, pendant une quinzaine de jours, avec la fièvre et le délire, sans pouvoir se remettre en route.

Mirza ne l' abandonna pas un instant. La pauvre bête sortait à peine pour chercher sa nourriture. Ses yeux ne quittaient pas ceux de son maître. Elle suivait tous ses mouvements d' un air inquiet, et lu léchait les mains quand la violence du mal arrachait au malade une plainte étouffée.

Le couagga et Bobèche lui-même venaient sur le seuil de la porte dix fois par jour, comme pour s' informer de la santé de leur bon ami Jean. Leurs regards placides s' arrêtaient sur lui avec une évidente compassion. Le pauvre Jean, quand ses souffrances le lui permettaient, accueillait avec un sourire les seuls êtres qui lui fussent restés fidèles, et se croyait moins abandonné après ces visites affectueuses.

Enfin, une transpiration abondante sauva notre héros. A la suite de cette crise salutaire, il entra en convalescence, et la jeunesse reprit bientôt le dessus.

Il lui fallut songer au retour.

A peine lui restait-il le temps de tenir la parole qu' il avait donnée à Tsébalé.

Après quelques jours consacrés à des excursions dans le voisinage, il sentit qu' il lui fallait, à son tour, abandonner *la Providence.* En désespoir de cause, il écrivit à madame Person, à Victor, à Fanny et à Suzette, Il plaça ses lettres dans les endroits les plus apparents, pour le cas, peu probable, où les colons reviendraient un jour à leur ancienne demeure.

Puis, après avoir réparé une partie des dommages causés à la maison par le mauvais temps., et nettoyé les étables qui abritaient Séraphin et la famille Bobèche, le désolé Jean dit adieu à *la Providence* et se mit en route pour rejoindre Tsébalé.

En le voyant paraître, les sauvages poussèrent des cris de joie. Sa fidélité à sa parole et son exactitude le grandirent encore dans leur estime.

En rentrant dans sa hutte, Jean y trouva deux douzaines de dents d' éléphant, douze peaux de lion et douze cornes de rhinocéros que Tsébalé lui envoyait en présent.

Laissons maintenant notre ami Jean reprendre le cours de ses travaux ordinaires, et voyons un peu ce qui s' était passé à *la Providence* depuis le départ de Jean et de Cantinaud pour leur voyage d' exploration.



XXX. Ce qui s’ était passé à *la Providence.* — Victor et Fortuné à la recherche de Jean et de Landry. — Indices sinistres. — Les sauvages. — Ils reviennent à *la Providence.*

Quand on est jeune, on est porté à voir l’ avenir tout en rose, et l’ imagination est toujours disposée à bâtir des châteaux en Espagne. A force de parler du résultat du voyage entrepris par Jean et Landry, les habitants de *la Providence* en étaient venus à
regarder comme chose presque certaine le succès, si problématique pourtant, de leurs deux pionniers.

Comme on avait calculé que les secours arriveraient probablement par mer, il ne se passait guère de jour que les petits colons n’ allassent, sur le rivage, épier l’ apparition du navire si impatiemment attendu.

Plusieurs mois se passèrent ainsi ; mais nulle voile ne paraissait à l’ horizon, nul Européen ne se montrait aux environs de *la Providence* et ne venait annoncer que le jour était enfin venu où ils reverraient des hommes et des chrétiens comme eux.

Après bien des alternatives d’ espoir et de découragement, Victor ne put y résister davantage. Craignant qu’ il ne fût arrivé quelque malheur à ses

amis, il prit la résolution d’ aller à leur recherche.

Sa mère aurait bien voulu le dissuader de ce voyage, dont elle pressentait les dangers ; mais le brave enfant lui représenta avec tant d’ éloquence et de sentiment tout ce qu’ il y aurait d’ ingratitude de leur part à ne faire aucune recherche pour retrouver Jean et Landry, que madame Person fut obligée d’ accorder à son fils la permission qu’ il sollicitait, Il partit avec Fortuné, après avoir promis que leur absence ne se prolongerait pas au delà de deux mois, quel que fût le résultat de leurs recherches.

La route qu’ avaient suivie Jean et Landry se trouvant indiquée par la nature même du terrain, puisqu’ ils avaient choisi les passages les plus faciles, et pratiqué dans certains endroits des trouées à coups de hache, Victor et son cousin suivirent assez facilement la trace de leurs amis. De temps en temps, d’ ailleurs, ils retrouvaient quelques-unes des entailles profondes que Jean avait eu la précaution de pratiquer sur des arbres isolés et placés dans des endroits faciles à remarquer, afin de pouvoir, à son retour, retrouver le chemin de *la Providence.*

Nos voyageurs arrivèrent ainsi non loin de l’ endroit où Jean et Landry avaient été faits prisonniers par les sauvages.

Un jour, en approchant d’ une source qui jaillissait au milieu d’ un petit bouquet de bois, ils découvrirent le squelette d’ un homme que les vautours et les chacals avaient complétement dépouillé. Non loin de ces restes lugubres, nos explorateurs trouvèrent un couteau et deux autres petits objets que Victor reconnut pour avoir appartenu à Jean et à Landry. Un peu plus loin, ils virent un petit arc et des flèches que Victor supposa avec raison être des flèches de Bosjemans, d’ après leur forme et leurs dimensions exiguës. Une zagaie et une sorte de casse-tête furent aussi retrouvés par Fortuné à quelques pas de là. Enfin, de l’ autre côté du bouquet d’ arbres, on découvrit les traces d’ un campement de sauvages. Le sol était encore jonché de branches qui avaient servi à faire leurs huttes. Au milieu, un espace dénudé et noirci par le feu indiquait la place du foyer.

Ce squelette, à moitié brisé par la dent puissante des hyènes, était celui du Bosjeman qui avait servi de guide à Jean et à Landry. Il avait été surpris par une de ces tribus cafres qui voyagent sans cesse comme les Arabes nomades, et avait péri sous les coups de ses ennemis. Deux autres squelettes que Victor trouva enfouis sous un petit monticule de terre prouvaient que le Bosjeman n’ avait pas péri sans vengeance.

La vue du couteau et des deux autres objets qu' il reconnaissait pour avoir appartenu à Jean et à Landry inspira de cruelles inquiétudes au pauvre Victor.

Il ensevelit pieusement ce qu' il supposait être les restes de ses amis. Mais, comme il lui restait un doute, il ne voulut pas s' en tenir là, et résolut d' explorer le terrain autour de la source et de se procurer de nouveaux et définitifs renseignements. Le soleil disparaissait derrière les arbres épais de la forêt. Nos voyageurs durent passer la nuit en cet endroit, malgré la terreur de Fortuné. Victor lui-même était loin d' être rassuré ; mais, comme c' était un garçon aussi pieux que brave, il se recommanda au bon Dieu et s' endormit en priant pour son pauvre ami Jean Belin, pour les hôtes de la Providence et pour son père. Son cœur fidèle était tout entier à ces chers absents.

Au point du jour, nos voyageurs se remirent en marche. Quoiqu' il ne lui parût que trop probable que ses amis avaient succombé dans leur périlleuse expédition, et malgré les représentations de Fortuné, Victor persista à pénétrer encore plus avant dans le pays.

Vers le milieu de la seconde journée, les deux voyageurs virent passer plusieurs animaux qui se sauvaient avec les marques de la plus vive terreur. Puis un bruit lointain frappa leurs oreilles. Ils reconnurent bientôt qu' il était produit par les clameurs d' une bande de sauvages. Ces clameurs continuant à se rapprocher, Victor et Fortuné montèrent sur un arbre et se blottirent dans le feuillage.

Devant eux s' étendait une immense prairie, qu' ils apercevaient de loin à travers les éclaircies de la forêt.

Au bout de deux heures environ, une bande de zèbres, de gnous et d' élans traversa la prairie. Bientôt parurent des sauvages, qui les poursuivaient avec une agilité incroyable. D' autres hommes étaient sans doute embusqués à l' autre extrémité, car on vit bientôt reparaître le troupeau, qui revenait sur ses pas dans une confusion et un pêle-mêle indescriptibles. Quelques-uns de ces animaux se trouvèrent bientôt cernés par les sauvages, qui les criblèrent de leurs zagaies et en tuèrent plusieurs. Le reste se dispersa dans toutes les directions. Les sauvages se divisèrent en deux bandes ; l' une emporta le butin, l' autre continua à poursuivre le gibier. Tous disparurent bientôt dans le lointain.

Malgré la terreur bien naturelle que Victor avait éprouvée à la vue de ces sauvages et de l' ardeur furieuse avec laquelle ils égorgeaient les animaux

blessés, il avait envie de les aborder, dans l' espoir d' obtenir quelques renseignements sur le sort de son ami Jean Belin. S' il avait été seul, il eût probablement exécuté son imprudente entreprise ; mais Fortuné n' était nullement disposé à l' accompagner. Voyant que l' idée d' un danger personnel ne pouvait rien sur Victor, Fortuné lui représenta qu' en se livrant aux sauvages il allait compromettre non-seulement sa vie, mais encore celle des habitants de la Providence.

— Libre à toi de risquer ainsi ta vie, lui dit Fortuné ; mais as-tu le droit d' exposer le repos et l' existence de ta mère, de ta sœur, de Maria et de Suzette ? Si les sauvages nous rencontrent, ils chercheront naturellement à savoir d' où nous venons, et ils n' auront pas de peine à retrouver nos traces, qui les conduiront tout droit à *la Providence.* Songe maintenant aux conséquences terribles qui peuvent en résulter.

Victor baissa tristement la tête et fut obligé d' avouer que son cousin avait raison.

— Voilà près de six semaines que nous sommes absents, reprit Fortuné. Tu avais juré à ta mère de ne pas consacrer plus de deux mois à ce voyage. Il est grand temps de retourner sur nos pas. Tu vois, d' ailleurs, combien il serait imprudent de nous risquer désormais plus avant dans ce pays qu' habitent des sauvages qui ont l' air si féroce. Quant à ce pauvre Jean, nous ne pouvons plus douter de sa triste fin, et je crois bien que Landry n' aura pas été plus heureux que lui.

— Retournons donc à *la Providence,* dit enfin Victor en écartant ses deux mains dont il avait couvert son visage baigné de larmes. Adieu, mon pauvre Jean ; adieu, Landry ; adieu, mes bons et fidèles amis ! Si vous êtes auprès du bon Dieu, vous devez lire dans mon cœur ; vous voyez que si je renonce à pousser plus loin mes recherches, c' est parce que ma vie appartient à ceux pour qui vous vous êtes dévoués vous-mêmes. Si vous vivez encore, que Dieu veille sur vous et vous ramène auprès de moi et de tous vos amis !

Fortuné prit le bras de son cousin et l' entraîna. Leur retour se fit tristement, et leur arrivée fut plus triste encore. Pour ne pas alarmer leur famille et lui ôter toute espérance, ils étaient convenus de ne parler ni des sauvages ni des squelettes qu' ils avaient découverts. Mais le résultat négatif de leur voyage et l' absence de toute nouvelle relative à Jean et à Landry suffisaient pour attrister profondément les colons de *la Providence.*

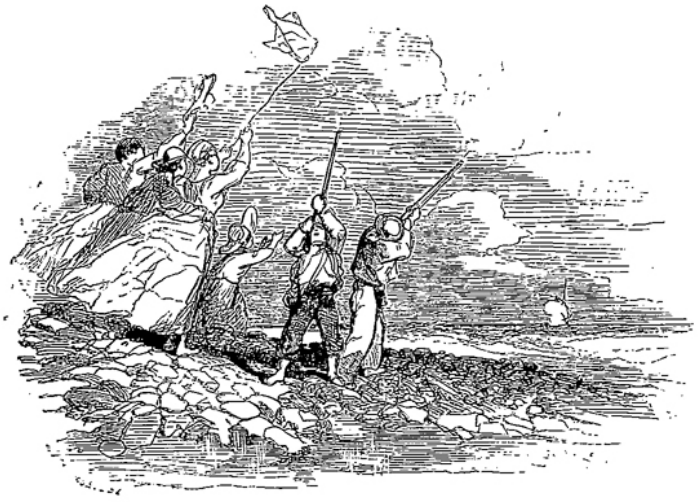
Quoiqu' elle essayât de le cacher à ses enfants, madame Person se désespérait à la pensée qu' au bout d' un voyage aussi long, on n' avait

découvert la trace d’ aucune créature humaine.

— Dans quel pays perdu sommes-nous ? se disaitelle. Quelle énorme et infranchissable distance nous sépare donc des colonies européennes ? Comment sortirons-nous jamais de cette contrée inconnue ? Comment retrouverons-nous mon mari et ses compagnons, si eux-mêmes ont échappé à la fureur des éléments?... Et ce pauvre Jean, si brave, si dévoué, qu’ est-il devenu ? Mort pour nous peut-être, ainsi que Landry... Oh ! que du moins Dieu protége ces pauvres enfants et les ramène près de nous!...

De toute la petite colonie, Fanny était peut-être celle qui se lamentait le moins en apparence ; mais que de fois sa mère la trouva pleurant dans un coin, et priant pour ceux qui n’ étaient plus là ! La pauvre petite avait transporté dans sa chambre tous les objets qu’ elle avait reçus, en diverses occasions, de Jean Belin. Elle entourait de soins tout particuliers les fleurs et les animaux qu’ affectionnait Jean, et que tous deux avaient coutume de soigner ensemble. Souvent, au milieu des entretiens en apparence les plus gais, sa mère la voyait pâlir et se détourner en portant son mouchoir à ses yeux.

La pauvre madame Person levait alors au ciel ses yeux humides, comme pour prier Dieu de consoler son enfant chérie. Quelquefois, ne pouvant maîtriser ses propres sentiments, elle prenait Fanny dans ses bras et l’ embrassait avec une effusion silencieuse. Alors Fanny appuyait sa tête sur l’ épaule de sa mère qui essuyait ses larmes sous ses baisers affectueux.



XXXI. Surprise inespérée. — Coups de canon. — Un bâtiment. — Signaux des colons. — Réunion miraculeuse. — Infâme mensonge de Landry.

Plus de deux ans s’ étaient écoulés depuis le départ de Jean et de Landry. Leurs amis avaient perdu toute espérance de jamais les revoir.

Un matin, les colons de *la Providence* entendirent un bruit sourd et lointain qui venait de la mer et ressemblait à des coups de canon. Ils coururent sur le rivage et aperçurent au large un petit bâtiment qui croisait à deux ou trois milles de la côte.

Les enfants poussèrent un cri de joie. Victor et Fortuné saisirent leurs fusils et les déchargèrent en l’ air, dans l’ espoir que le bruit des détonations parviendrait jusqu’ au navire. Suzette et Fanny se hâtèrent d’ allumer un grand feu sur le rocher le plus élevé, tandis que madame Person, aidée de Maria, cousait précipitamment une sorte de pavillon qu’ on fixa ensuite au sommet d’ une longue perche.

Un nouveau coup de canon partit du sloop, comme pour saluer le drapeau que venaient d’ arborer les petits colons ; puis le navire mit le cap sur la côte. Il avait cargué une partie de ses voiles, et l’ on voyait qu’ il n’ avançait qu’ avec une extrême circonspection vers ce rivage hérissé d’ écueils.

A quelques *encâblures* de la côte, le sloop jeta l’ ancre. Il mit à la mer une chaloupe, dans laquelle descendirent huit personnes.

— Je parie que c’ est Jean et Landry qui reviennent nous chercher ! s’ écria Victor.

— Oui, oui, dit bientôt Fortuné qui avait la vue plus perçante que tous les autres ; je reconnais Landry. Il est sur l’ avant du bateau, et il agite son mouchoir.

— Mais les autres, murmura madame Person d’ une voix tremblante, les reconnaissez-vous, mes enfants?

— Il y a quatre matelots qui tiennent les avirons, répondit Victor. Puis... Mon Dieu, ajouta-t-il tout à coup, on dirait... Oh ! si c’ était mon père!

— Mon mari ! s’ écria madame Person.

— Papa, papa ! s’ écria Fanny.

— Regarde, Fortuné, reprit Victor, à l’ arrière de la chaloupe... celui qui tient la barre...

— C’ est mon oncle ! dit Fortuné. A côté de lui, je reconnais le père Caillaud.

— Et Firmin, mon pauvre Firmin ? demanda Suzette avec angoisse..

— Attends, dit Victor ; il y en a un grand dont je ne puis voir la figure parce qu’ il est derrière un matelot... Peut-être...

— C’ est Firmin ! s’ écria Fortuné. Le voilà qui se lève... c’ est bien lui!

— Ah ! madame ! dit Suzette en se jetant dans les bras de madame Person. Ils vivent ! ils vivent!

— Dieu de bonté et de miséricorde, murmura celle-ci en levant les mains au ciel, faites que mes enfants ne se soient pas trompés ! S’ il me fallait renoncer maintenant à l’ espoir qu’ ils m’ ont donné, je sens que j’ en mourrais.

— Prions le bon Dieu, madame, dit Suzette, qui riait et pleurait en même temps. Tenez, il me semble qu’ il ne peut nous avoir donné cette joie pour nous la retirer aussitôt.

Les deux femmes se jetèrent à genoux et adressèrent à Dieu une fervente prière.

— Ce sont eux, répéta Victor, j’ en suis sûr maintenant... Mais Jean, mon pauvre Jean, je ne le vois pas.

— Je ne l’ ai pas aperçu, moi non plus, murmura Fanny, dont la voix s’ éteignit dans les larmes.

— Peut-être sera-t-il resté à bord du navire, dit madame Person en pressant la main de sa fille. Puisque Landry est là, Jean doit y être... Peut-être est-il un des quatre matelots qui tiennent les avirons... Il faut toujours qu' il se rende utile, ce brave Jean. Fortuné, toi qui as de bons yeux, regarde bien.

— Il n' y est pas, ma tante, répondit Fortuné. Maintenant, le bateau est si près, qu' on reconnaît parfaitement les figures. Tenez, voyez-vous mon oncle qui se lève et qui agite son chapeau?... et Firmin aussi?



— Que Dieu soit béni ! s' écria Suzette. Qu' il nous rende aussi notre cher Jean, et je n' aurai plus rien à désirer en ce monde.

La chaloupe n' était plus qu' à deux ou trois portées de fusil du rivage. Quelques coups d' aviron l' y firent bientôt aborder.

Nous renonçons à décrire la scène de joie et de larmes qui eut lieu. Pendant quelques minutes, on n' entendit que des baisers et des sanglots. Les matelots anglais eux-mêmes étaient si émus de ce spectacle, que de grosses larmes coulaient sur leurs joues hâlées.

— Et Jean ? demanda Victor en embrassant Landry.

Celui-ci baissa la tête.

— Où est-il ? répéta madame Person. Qu' est devenu notre brave et fidèle compagnon ? Ah ! mon ami, dit elle en embrassant son mari, si tu savais le courage et le dévouement qu' il a montrés ! Quel bon et noble cœur!

— Hélas ! dit M. Person, le pauvre Cantinaud n' ose vous avouer la cruelle vérité. Vous ne reverrez plus votre petit camarade, mes enfants.

— Il est prisonnier des sauvages ? s' écria Maria.

— Mort peut-être ? murmura Victor, qui lisait la terrible nouvelle sur la figure désolée de son père.

— Dieu nous l' a repris, répondit M. Person en essuyant les larmes qui ruisselaient sur ses joues. Il a péri dans un combat contre les sauvages ; Cantinaud lui a fermé les yeux.

Madame Person, qui avait pris le bras de sa fille par un mouvement instinctif, sentit que Fanny faiblissait. Elle la fit bien vite asseoir sur un rocher. Victor et Fortuné étaient trop occupés à questionner Landry pour remarquer l' état de la jeune fille, qui avait presque perdu connaissance.

Tandis que Suzette et madame Person cherchaient à la ranimer, Landry racontait toutes les circonstances de la mort de Jean Belin.

Nous n' avons pas besoin de dire que ce récit n' était qu' un tissu de mensonges odieux.

De tout temps, Landry avait détesté Jean Belin, auquel il ne pouvait pardonner sa supériorité et ses succès auprès de la famille Person. Depuis leur captivité chez les sauvages, et les tribulations qu' il avait subies, l' aversion de Cantinaud était devenue une haine profonde.

Aussi, au lieu de fournir aux autorités de Port Natal tous les renseignements de nature à amener la délivrance de Belin, avait-il gardé le plus profond silence sur le sort de ce dernier.

Plus tard, lorsqu' il se retrouva avec M. Person, comme nous le raconterons tout à l' heure, le digne négociant ne manqua pas de lui demander des nouvelles de Jean.

Landry n' eut garde d' avouer la vérité. Pour cacher l' infamie de sa conduite et le lâche abandon dont il s' était rendu coupable, il ne trouva d'

autre moyen de se tirer d' affaire, que de prétendre que Jean était mort dans un combat contre les sauvages. A force de répéter cette petite histoire et d' y penser jour et nuit, il avait fini par lui donner un certain cachet de vraisemblance. Comme il ne serait jamais venu à l' idée de personne de soupçonner une telle lâcheté, on crut ce qu' il racontait, Son récit ne faisait, d' ailleurs, que confirmer les craintes que Victor et Fortuné éprouvaient au sujet de Belin, depuis l' expédition qu' ils avaient faite à sa recherche. Il demeura certain pour eux que l' un des squelettes qu' ils avaient trouvés était celui de leur fidèle et courageux ami. Chacun pleura Jean Belin. Les regrets qu' il laissa à tout le monde jetèrent un voile de deuil sur la joie que causait l' arrivée si inespérée de M. Person et de ses deux compagnons.

Pendant le récit de Cantinaud, on était arrivé à *la Providence.* Les matelots anglais, qui surveillaient l' état de l' atmosphère avec une sorte d' inquiétude, n' avaient pas voulu quitter leur chaloupe. Tandis que Landry allait leur porter des provisions, M. Person racontait comment il avait échappé au naufrage de la Julie, et comment, grâce au voyage de Landry à Port-Natal, il était parvenu à découvrir la côté sur laquelle se trouvait sa famille.

Voici ce qui s' était passé à bord du navire naufragé, après le départ de la chaloupe qui avait emporté madame Person, Suzette et les enfants.

Ne voyant pas revenir cette embarcation, on s' était naturellement figuré qu' elle avait coulé avant de pouvoir débarquer sur la côte.

Le capitaine fit alors descendre les passagers dans le canot, la dernière espérance des naufragés. Puis les braves marins attendirent la mort, qu' ils ne pouvaient plus éviter. Ils essayèrent bien de construire un radeau, mais ils n' eurent pas le temps de l' achever. Les vagues écrasèrent la carcasse démâtée du malheureux bâtiment, et la brisèrent en mille morceaux. Quelques matelots tentèrent de se sauver à la nage ; aucun ne put gagner le bord.

Pendant que ces bravés gens succombaient, victimes de leur dévouement, le canot était entraîné vers la pleine mer par la marée qui commençait à descendre.

Après quinze jours de dangers inouïs et d' angoisses épouvantables, les naufragés du canot furent enfin recueillis par un vaisseau qui, par un heureux hasard, se rendait à Ceylan.

Après avoir installé sa colonie et mis en train les travaux les plus pressants, M. Person laissa le tout sous la direction de Caillaud et de

Nivelle, et partit pour le Cap de Bonne-Espérance, où il espérait retrouver les traces de sa famille. Quoiqu' il fût persuadé que tous les passagers de la chaloupe avaient péri dans les flots, le pauvre père conservait toujours une lueur d' espoir. En arrivant au Cap, il envoya des émissaires de tous côtés, et promit de fortes récompenses aux gens qui lui apporteraient quelques renseignements utiles.

Malheureusement, la position de *la Providence* était telle, ainsi que nous l' avons déjà dit, que personne n' avait entendu parler des naufragés. Ni voyageurs ni navires ne passaient en vue de la petite colonie.

Le résultat négatif de ces recherches ne fit que confirmer les tristes appréhensions auxquelles toutes les apparences avaient fait croire jusque-là.

M. Person fut obligé de quitter le Cap de Bonne Espérance.

Il partit, le cœur navré, en suppliant le consul français de continuer ses recherches et de le tenir au courant de tout ce qu' il pourrait apprendre.

La nouvelle de l' arrivée de Landry à Port-Natal et du récit qu' il faisait du naufrage de la famille Person vint aux oreilles de quelques personnes, qui se rappelèrent avoir lu les instructions du gouvernement au sujet de cette famille. On fournit au jeune homme les moyens de gagner le Cap. Le consul français informa aussitôt M. Person de l' arrivée de Cantinaud.

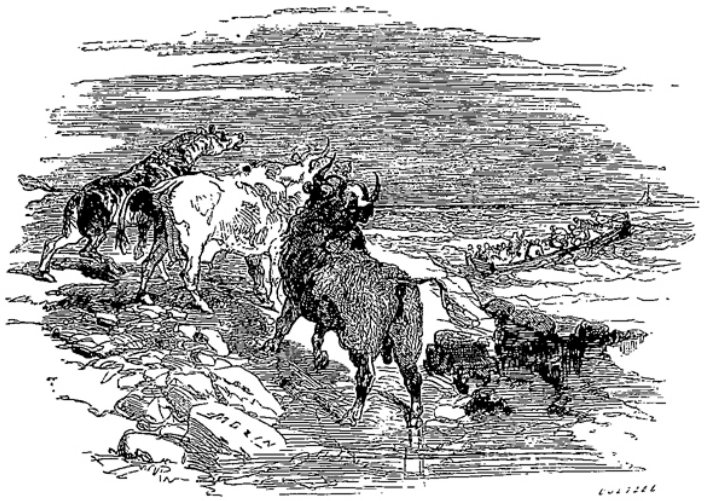
Nous n' avons pas besoin de dire quelle fut la joie du digne négociant, à cette heureuse nouvelle. Il s' empressa de prendre passage sur le premier navire en partance pour le Cap. Il vendit à un Américain son établissement, qui lui avait déjà rapporté une jolie fortune, et il ramena avec lui tous ses ouvriers.

En arrivant au Cap, il y trouva Landry et se hâta de fréter un petit bâtiment pour aller délivrer sa famille. Guidé par les indications de Cantinaud, le capitaine du sloop, qui connaissait parfaitement la côte, était parvenu à conduire son navire en vue de la baie dans laquelle avait eu lieu le naufrage de *la Julie.*

Malheureusement, ces parages, hérissés de récifs et sillonnés de rapides courants, étaient trop dangereux pour qu' un navire osât y séjourner. Le capitaine en avait averti M. Person et lui avait dit qu' au moindre signe d' orage il faudrait revenir au plus vite à bord du sloop et gagner promptement le large. Il avait été convenu que trois coups de canon seraient le signal du retour.

La tempête, que le marin redoute fort peu en pleine mer, devient, en effet, pour lui un juste sujet d' effroi lorsqu' il se trouve près d' une côte

dangereuse où ne s’ ouvre aucun port de refuge.



XXXII. Brusques adieux à *la Providence.* — Regrets unanimes. — Pauvre. Jean ! — Le retour en France. — Détails de famille. — Projets de mariage. — Tristesse de Fanny. — Fanny et Fortuné. — Victor et Maria.

Deux heures à peine s’ étaient écoulées depuis l’ arrivée de M. Person, de Caillaud et de Firmin à *la Providence,* lorsque trois coups de canon retentirent en mer. Presque au même instant, un des matelots arriva en courant :

— Monsieur, dit-il à M. Person, le temps noircit là-bas. Un orage se prépare... Vous avez entendu le signal du capitaine. Il faut se hâter de gagner le large. Si la tempête nous surprenait si près de cette côte maudite, nous serions perdus. D’ après ce que nous avait dit le vieux pilote de Port-Natal, c’ est déjà une grande chance que nous ayons pu en approcher sans accident. Embarquons vite, tandis que nous avons la marée pour nous, car il n’ y a pas un instant à perdre pour rejoindre le sloop.

— Il a raison, mes enfants, dit M. Person. La joie de vous revoir m’ avait fait oublier les recommandations du capitaine. Hâtons-nous de partir.

La brusque annonce de ce départ... de ce départ qu' on attendait avec tant d' impatience cependant!... causa une sorte de consternation aux enfants, et même aux deux femmes. Leurs cœurs se serrèrent douloureusement à la pensée de quitter cette terre charmante et bonne qui avait été pour eux une mère et une nourrice, où ils avaient si longtemps vécu, aimé et souffert ensemble.

Les enfants auraient désiré emmener Fanchon, Bobèche, Séraphin, M. Popincourt et tous les autres animaux. Puis chacun avait ses objets de prédilection qu' il eût voulu emporter. Malheureusement, le temps et l' espace leur manquaient à la fois, car la chaloupe suffisait à peine pour contenir les nouveaux passagers.

Pressés par M. Person et le matelot, les enfants couraient de tous côtés d' un air désolé. Ils embrassaient en pleurant Fanchon, Bobèche et Séraphin. Les pauvres animaux semblaient comprendre qu' on allait les abandonner. Leur regard inquiet et affectueux avait l' air de demander la cause de ces caresses multipliées.

— Allons, allons, pressons-nous, répétait le matelot, qu' un autre marin était venu rejoindre afin de hâter le départ. La marée descend et nous irons vite ; mais, dans une heure, avec le *flot* contre nous, nous mettrions quatre fois plus de temps pour regagner le sloop. Pour l' amour de Dieu, mesdames, pressez vous!

— Mon père, dit Victor, ne vaudrait-il pas mieux que le navire partît avec les matelots, et qu' il revînt nous chercher dans quelques jours seulement?

— C' est impossible, mon ami, répondit M. Person. C' est à cette époque de l' année que soufflent les vents.
du sud-est dans ces parages. Dès lors, cette côte devient tellement dangereuse, qu' aucun navire n' oserait en approcher. D' après ce qu' on nous a dit à Por-Natal, nous devons regarder comme un grand bonheur d' avoir pu arriver ici sans accident. Je comprends et je partage vos regrets, mes pauvres amis ; mais, quand il s' agit de la vie, toute considération secondaire doit disparaître. Partons, partons, je vous en conjure.

Il n' y avait plus à hésiter. M. Person prit le bras de sa femme. Firmin celui de Suzette. Caillaud se chargea de quelques paquets rassemblés à la hâte. Puis ils se mirent en marche vers la grève, en poussant devant eux les enfants qui pleuraient et se détournaient, à chaque instant, pour regarder encore une fois le petit royaume qu' ils s' étaient créé par leurs travaux.

Etonnés de voir toutes ces figures étrangères et d' entendre pleurer leurs amis, Fanchon, Bobèche et Séraphin suivaient lentement le cortége. De temps en temps, l' un d' eux se détachait du groupe et venait frotter sa tête contre l' épaule ou la main de ses petits amis. Séraphin surtout suivait pas à pas Fanny, qui pleurait en le regardant. Quant à M. Popincourt, juché sur l' épaule de Victor, il se cramponnait au collet de son maître, comme pour dire qu' il le suivrait, bon gré mal gré.

Comme il ne pesait pas beaucoup, ce fut le seul animal qu' on admit dans l' embarcation, car le petit Beppo était mort de vieillesse l' année précédente. Les autres, restés sur le rivage, suivaient d' un œil triste et inquiet la chaloupe qui s' éloignait. Les pauvres bêtes avaient un air de désolation qui toucha jusqu' aux matelots. L' embarcation était déjà bien loin de la côte, qu' on Entendait encore les beuglements plaintifs de Fanchon et de Bobèche.

— Pauvre Séraphin ! murmurait Fanny en pleurant, lui que Jean aimait tant !

— Pauvre Fanchon ! répétait Maria.

— Et Bobèche ! ajoutait Victor. Qui aurait jamais cru qu' il se montrât aussi sensible à notre départ?

— Que vont-ils devenir ? demanda Fanny.

— Dieu prendra soin d' eux, répondit M. Person qui cherchait à consoler les enfants. Ils ont autour d' eux tout ce qu' il leur faut pour vivre, et ils peuvent se passer de vous... Ils vous regretteront sans doute, et j' aurais bien désiré qu' on pût emmener ces pauvres animaux qui vous ont tenu si fidèle compagnie ; mais vous voyez vous-mêmes qu' il y avait impossibilité absolue.

— Et la maison ! le jardin ! dit Victor d' un ton désolé. Et Jean ! oh ! laisser Jean sur cette terre où son exemple nous a soutenus, c' est horrible, mon père !

— Horrible ! murmura Fanny...

Maria la vit si pâle, qu' elle lui baisa la main.

— Chère Fanny, lui dit la douce enfant, nous parlerons de Jean tous les jours.

— Du courage, mes amis!. N' offensons pas par des murmures le bon Dieu qui a permis que nous nous retrouvions d' une façon si miraculeuse.

Le capitaine du sloop avait raison de rappeler précipitamment ses passagers..

A peine avait-il eu le temps de mettre à la voile et de s' éloigner des récifs, que la tempête éclata avec la violence qui caractérise, les orages de ces contrées.

Par bonheur, le sloop portait bien la toile, et le capitaine connaissait son métier. Il cargua une partie de sa voilure et laissa le navire fuir vent arrière devant la tempête.

Au bout de cinq ou six heures, le vent diminua, et le sloop put reprendre sa route vers la ville du Cap. Quelques jours plus tard, nos héros apercevaient la montagne de la Table et débarquaient à Cape-Town.

Un mois après, ils faisaient voile pour le Havre.

Avant de quitter le Cap, M. Person, remplissant une promesse qu' il avait faite à ses enfants, indiqua la position de *la Providence* à une famille de colons irlandais qui cherchait à fonder un établissement. Diverses circonstances, qu' il serait trop long de rapporter ici, empêchèrent ces Irlandais de profiter de l' autorisation que leur avait accordée M. Person. Ce ne fut que trois ans plus tard, que des Allemands, partis de Port-Natal, arrivèrent à la Providence, et y fondèrent une colonie qui prend chaque jour une nouvelle extension, et qui figurera bientôt, nous l' espérons, sur les cartes de ce pays.

Pour ne pas ennuyer nos jeunes lecteurs par trop de détails, nous passerons sous silence toutes les affaires que M. Person eut à régler en arrivant à Paris. Disons seulement qu' il acheta son ancienne fabrique aux actionnaires et qu' il en reprit la direction.

Victor servait de secrétaire à son père et le remplaçait au besoin. Sa santé s' était complétement raffermie. Depuis longtemps il ne boitait plus. L' enfant pâle et souffreteux était devenu, grâce à la vie active de la Providence, un homme robuste, au front intelligent, au regard ferme et doux à la fois. Quant à Fortuné, il était censé travailler aussi dans les bureaux de son oncle, mais il passait le temps à se promener ou à courir les spectacles et les cafés.

Avec ses longs favoris ébouriffés, sa raie au milieu de la tête, un lorgnon dans l' œil et des habits à la mode du lendemain, il ne ressemblait guère au Fortuné de *la Providence.* Sa famille, qui le voyait avec douleur prendre cette mauvaise ligne de conduite, avait pensé que le seul moyen de l' y arracher était de le marier à sa cousine Fanny. Quoique fort mécontents du caractère et des manières de leur neveu, M. et madame Person avaient fini par donner une sorte de tacite consentement à ce projet, La tristesse

continue de Fanny, depuis leur retour, les inquiétait. Ils espéraient que les soins et les devoirs de la famille dissiperaient la mélancolie de la jeune fille. Mais celle-ci avait refusé de se prononcer et avait prié qu' on lui laissât encore une année pour bien peser une détermination aussi grave. Depuis qu' il avait été question de ce projet d' union, elle était devenue très taciturne.

Au grand étonnement de la famille, Landry était peut-être la personne avec laquelle elle causait le plus volontiers. Comme la conversation roulait presque constamment sur la grande expédition durant laquelle Jean et Landry avaient été faits prisonniers par les sauvages, celui-ci cherchait toujours à éluder ce sujet qui le ramenait forcément au souvenir de sa lâche conduite envers le pauvre Jean ; mais la jeune fille y revenait toujours.

Quant à Victor, son mariage avec sa bonne petite cousine Maria était arrangé et presque annoncé. Ils étaient aussi bons, aussi aimables l' un que l' autre, et promettaient de faire le plus charmant couple du monde.

Suzette était devenue femme de confiance dans la maison Person ; mais elle faisait, à vrai dire, partie de la famille. On n' avait pas oublié sa conduite et son dévouement à *la Providence.* Son mari Firmin Nivelle dirigeait avec habileté, comme contre-maître, une partie des travaux de l' usine. Le père Caillaud et Landry occupaient aussi de bonnes positions dans l' établissement. Le premier avait fini par se corriger tout à fait de son funeste penchant pour la boisson ; mais sa santé, détruite par ses anciens excès, ne lui permettait pas un travail assidu. M. Person le conservait pourtant à la fabrique, afin d' avoir un prétexte pour lui donner, sans l' humilier, un salaire que Victor et. Fanny doublaient, à l' insu du vieillard. Il était d' ailleurs de bon conseil, et fort aimé des ouvriers qui le consultaient dans tous les cas embarrassants. Fanny veillait avec un soin touchant et particulier sur le pauvre vieux, qu' elle considérait comme le père adoptif de Jean. Elle l' entourait de tant d' attentions, que Caillaud ne savait comment l' en remercier.

Quand il en parlait à Suzette, celle-ci hochait tristement la tête et soupirait, en disant d' un air attendri :

— Pauvre demoiselle, quel cœur ! On a beau dire, elle ne se consolera jamais, voyez-vous, père Caillaud !

— De la mort de notre pauvre Jean, n' est-ce pas?

— Elle me parle toujours de lui. Elle l' aimait tant, et il le méritait si bien ! Oh ! si seulement M. Fortuné, avec sa raie dans le dos et ses favoris brouillés, était resté à la place de notre petit Jean !

— Ne souhaitons de mal à personne, disait le père Caillaud ; le Fortuné est là, c’ est bien ; mais, si notre Jean était encore de ce monde, ce propre à-rien ne tiendrait pas tant de place dans la maison.

Et Suzette s’ en allait sangloter dans un coin, tandis que le père Caillaud, branlant la tête et se bourrant le nez de tabac, répétait mélancoliquement :

— Pauvre Jean ! Est-il possible qu’ un si brave cœur ait péri dans une bagarre dont un Landry a su se tirer?



XXXIII. Troisième anniversaire. — Préparatifs du dîner. — Le retard du père Caillaud. — Un convive inattendu.— Retour d’ un ami.

Chaque année, M. Person célébrait, par un dîner à sa maison de campagne, l’ anniversaire du jour où il avait retrouvé sa famille.

Firmin, Caillaud, Landry et tous ceux qui avaient pris part à la malheureuse expédition de *la Julie* étaient naturellement les convives de cette petite fête.

Le jour du troisième anniversaire, comme il faisait un temps magnifique, madame Person, sur la prière de Victor et de Fanny, fit dresser la table dans le jardin, sous un vaste berceau de glycine qui avait été autrefois planté par les enfants, sur les plans du pauvre Jean.

— Ce sera comme pour nos soirées de *la Providence,*n’ est-ce pas, Fanny ? dit Maria qui aidait sa cousine à disposer des fruits dans des corbeilles.

Deux grosses larmes brillèrent aussitôt dans les yeux de Fanny. Elle se hâta de placer tant bien que mal sur de la mousse les fruits qu’ elle tenait à la main ; puis elle remonta au plus vite dans sa chambre.

Victor et Maria la suivirent d’ un regard attristé. Elle redescendit au bout d’ un quart d’ heure, mais elle avait les yeux un peu rouges.

Les convives furent bientôt réunis. Caillaud seul manquait encore.

— Serait-il retombé dans son ancien défaut ? murmura M. Person avec impatience.

— Il est vieux et marche difficilement, mon père ! se hâta de répondre Fanny.

— *Eh ben!* ajouta Fortuné, qui affectait de parler mal comme quelques beaux fils croient bon de le faire, il a l' omnibus du chemin de fer.

— Peut-être n' y-aura-t-il pas trouvé de place.

__ Mademoiselle Fanny défend toujours ce vieil ivrogne, dit Landry.

— Je n' abandonne jamais mes amis, *moi!* répondit Fanny avec une émotion visible.

On se mit à table.

Le père Caillaud arriva enfin. Il s' excusa de son retard en racontant qu' en effet il n' avait pas trouvé de place dans l' omnibus. Le vieillard avait l' air si bouleversé et en même temps si joyeux, que M. Person crut que Caillaud avait vraiment fait une halte dans quelque cabaret. Il n' en était rien cependant, et l' on ne tarda pas à reconnaître qu' on avait à tort soupçonné le père Caillaud.

Comme on enlevait le potage, un convive qui n' était pas invité s' approcha de la table sans qu' on l' aperçût.

C' était une vieille chienne, qui marchait lentement. Ses yeux un peu éteints et son pelage usé en certains endroits révélaient son âge et ses longs services. Elle regarda autour d' elle, en levant le nez, comme pour faire son inspection ; puis, comme si son choix eût été fixé, elle alla glisser sa tête sur les genoux de Fanny et prit dans sa gueule la main de la jeune fille, qui reposait sur ses genoux.

Mademoiselle Person fit un mouvement de surprise qui se changea bientôt en un indicible mouvement de joie.

— Mirza ! s' écria-t-elle avec une telle expression, que tout le monde tressaillit. C' est Mirza !

— Quelle idée ! murmura Landry, qui était devenu blanc comme un linge.

— C' est elle, j' en suis sûre ! répéta Fanny. Tenez, regardez cette tache au milieu du front.

— C' est un chien qui lui ressemble, voilà tout, reprit Cantinaud,

— Non, non ; c' est Mirza. Il n' y a qu' elle qui soit capable de me prendre ainsi la main tout entière dans sa gueule, comme la Mirza de *la*

Providence, sans me faire de mal. Mirza, ma pauvre Mirza ! Voyez comme elle me reconnaît!... Mais comment est-elle ici?...

Et la jeune fille, s' agenouillant, se mit à embrasser la vieille chienne.

Toute fière d' être ainsi reconnue, Mirza remuait la queue et poussait de petits gémissements de joie qui redoublèrent lorsque Victor et Maria vinrent aussi lui faire fête.

C' était bien Mirza ; il n' y avait pas à en douter. Elle sut très-bien retrouver et caresser madame Person et Suzette.

Quant à Landry, qui l' avait souvent battue et qu' elle avait toujours détesté, elle lui montra une rangée de dents qui n' annonçaient pas de meilleures dispositions à son égard que par le passé.

Sa présence, aussi inattendue qu' inexplicable, donna lieu à un feu croisé de conjectures.

— Comment se trouve-t-elle ici ? répétait chacun. Le père Caillaud seul se taisait, se contentant de sourire d' un air mystérieux.

— Eh bien ! Landry, dit le vieil ouvrier, tu ne parais pas aussi enchanté que Mirza de la rencontre?

M. Person n' avait encore rien dit. Depuis quelques minutes, cependant, il observait Landry d' un œil soucieux. L' inexplicable retour de Mirza l' avait jeté dans de profondes réflexions.

— J' ai cru un moment qu' après Mirza nous allions voir apparaître ce pauvre Jean Belin, dit M. Person. Si Landry ne nous avait assuré qu' il l' a vu mourir, et qu' il l' a enterré de ses propres mains, l' arrivée de Mirza nous donnerait encore quelque espoir.

On eût entendu à dix pas les battements précipités du cœur de Fanny, pendant que son père parlait de l' espoir qu' avait éveillé en lui, comme en elle, la vue si inattendue de Mirza.

— Landry, demanda Suzette, es-tu bien sûr que Jean ne respirait plus du tout quand tu l' as abandonné?

— Mais sans doute, répondit brusquement Landry en faisant un effort pour raffermir sa voix ; sans cela je ne l' aurais pas quitté...

— C' eût été en effet l' action d' un misérable, dit M. Person, et j' aime à croire que vous en auriez été incapable.

Chacun reprit sa place. Les conjectures recommencèrent au sujet de l' arrivée de Mirza. On questionna les domestiques, qui répondaient en rougissant qu' ils ne savaient pas « comment cette bête était entrée. » Fanny voulut garder le bon animal auprès d' elle, La jeune fille luttait

courageusement contre les pleurs qui l’ étouffaient ; mais ses paupières gonflées trahissaient si bien ce qu’ elle ressentait, que Suzette et madame Person échangèrent des regards inquiets.

— Mes amis ! dit Victor, que notre premier verre de vin soit bu à la mémoire du pauvre Jean, puisque c’ est le seul souvenir que nous puissions lui donner aujourd’ hui. Vous l’ avez tous connu... C’ était le cœur le plus noble, le caractère le plus loyal, l’ ami le plus...

Le pauvre Victor ne put achever ; les larmes lui coupèrent la parole, et ce fut d’ une voix entrecoupée par des sanglots qu’ il murmura :

— A la mémoire de Jean Belin !

— A sa santé plutôt ! s’ écria le père Caillaud, qui se leva d’ un bond comme un jeune homme. Ah ! ma foi, tant pis ! je ne peux plus y tenir, moi... Ça m’ étouffe... Il est vivant, notre ami Jean Belin ! Il est là... dans la maison... Il voulait attendre que M. et madame Person fussent seuls, pour se montrer... Mirza a trahi son secret ; elle lui aura échappé Ne croyait-il pas qu’ on l’ avait oublié, qu’ on ne pensait plus à lui?... Eh bien ! s’ il vous a entendus, il doit voir qu’ il se trompait joliment. Vive Jean Belin!

Et le père Caillaud, oubliant ses vieilles jambes, fit deux ou trois entrechats, qui allaient se terminer par une culbute si Firmin n’ avait soutenu le vieillard.

Le premier qui serra les mains de Jean, ce fut Victor... Et qui le croirait?... Fanny arriva la dernière de toute la famille. La pauvre enfant était restée d’ abord comme clouée, comme pétrifiée sur sa chaise. Mais quel regard elle eut pour Belin, quand, tenant toutes les promesses de son passé, l’ ami dévoué de son enfance lui apparut sous les traits d’ un homme à la fois simple et distingué, quand sa main se retrouva dans la sienne, et quand enfin les lèvres de Jean s’ approchèrent de son front!

Jean fut ramené en triomphe dans le jardin, et toutes ses anciennes connaissances vinrent le féliciter de sa résurrection. Après mille propos échangés, mille questions et mille réponses entrecoupées de rires et de pleurs bien doux, Suzette se leva :

— Voyons, voyons, dit-elle, il faut dîner tout de même. Parce que Jean est vivant, ce n’ est pas une raison pour que le dîner refroidisse et que nous mourions de faim.

— A table ! dit M. Person.

— Viens à côté de moi, Jean, dit Victor en faisant à Belin une place auprès de lui, du côté opposé à Maria, bien entendu.

— Allons donc, dit Suzette ; deux messieurs ensemble ; ce n’ est pas convenable. M’ est avis qu’ il serait mieux ici.

Et Suzette plaçait un couvert entre Landry et Fanny, qui s’ était éloignée de Cantinaud par un mouvement de répulsion qu’ elle n’ essaya pas de cacher.

— Mais, Suzette ! murmura Landry en essayant de reprendre son assurance.

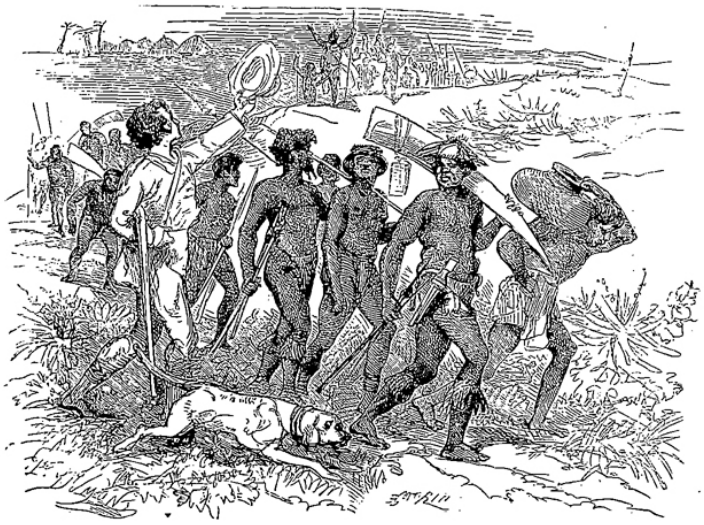
— Bah ! interrompit Suzette, tu as l’ air si bouleversé par la joie de revoir l’ ami que tu avais enterré, que tu ferais un trop triste voisin. Tiens, regarde-toi plutôt dans la glace ; tu es vert.

Le fait est que, comme disent les gens du peuple, Landry n’ avait pas l’ air d’ être à la noce.

Quoique Jean se fût promis de ne pas divulguer la trahison de Landry, il ne savait pas assez dissimuler ses impressions pour se résigner à embrasser Cantinaud.

Tel était, d’ ailleurs, l’ embarras de Landry, que, sans deviner au juste la vérité, chacun pressentait quelque mystère peu honorable pour le jeune ouvrier.

Au dessert, tout le monde insista pour que Jean racontât ses aventures et la manière dont il était parvenu à regagner la France.



XXXIV. Récit de Jean. — Bataille chez les Cafres. — Retour en France. — Devoir de Cantinaud. — Deux rivaux. — Deux mariages. — Fin.

—Tandis que Landry *me croyait* mort, commença Jean, dont un sourire compléta la pensée, je vivais tristement au milieu des sauvages. J' eus l' occasion de leur rendre divers services, et l' amitié que leur chef me portait s' en accrut encore. Aussi, me comblait-il de cadeaux, et né savait-il qu' inventer pour adoucir les ennuis de ma captivité. Malheureusement, tous les présents et toutes les faveurs du monde ne pouvaient me consoler de mon isolement et m' empêcher de songer avec douleur à mon pays, à la Providence et à mes amis. Chaque jour, je devenais plus triste ; je n' avais plus qu' une seule pensée : celle de m' échapper, au risque de périr de soif ou de faim au milieu de ces forêts inconnues.

« Ma seule distraction était la chasse avec Mirza, le seul ami que le sort m' eût laissé. Cet exercice violent et périlleux convenait à l' agitation de mon cœur, et parvenait quelquefois à me distraire de mes sombres pensées.

Un jour que j' étais parti pour une expédition de ce genre avec une vingtaine d' hommes, les sujets de Tsébalé furent attaqués, en mon absence, par une tribu de Batongas qui remporta sur eux une victoire complète. Les

sujets de Tsébalé se retirèrent en désordre dans une sorte de campement fortifié par des palissades et des murs en terre, qui leur servait de retraite dans les occasions de ce genre. Mais, cette fois, lès Batongas, beaucoup plus nombreux que leurs ennemis, les poursuivirent vivement et cernèrent leur retraite.

Tsébalé m' envoya plusieurs messagers. Un d' eux parvint à me rencontrer et me ramena, par un sentier connu de lui seul, au campement de mes amis. Je réussis à y pénétrer, malgré la surveillance des Batongas. Je trouvai le roi et sa petite troupe dans la plus grande consternation. Outre la supériorité du nombre, les Batongas possédaient encore celle des armes. Cinq ou six d' entre eux avaient des fusils. Fort heureusement, ils n' avaient ni poudre ni balles, et ces fusils avec les baïonnettes n' étaient pour eux que des armes blanches ; mais Tsébalé, ignorant ce détail, n' en était pas moins terrifié ; ses hommes n' avaient que leurs flèches et leurs zagaies.

Tsébalé m' exposa la situation, me fit voir que sa retraite était cernée de tous les côtés, et me révéla qu' il ne lui restait plus que pour deux jours de vivres. Un Batonga, qu' on avait fait prisonnier, nous apprit que ses compatriotes avaient envoyé chercher du renfort, et qu' ils avaient juré de détruire jusqu' au dernier des hommes de Tsébalé.

— Écoute, Jean, me dit le chef, toi seul peux nous sauver. Tire-nous de ce danger, et je te jure de accorder tout ce que tu me demanderas.

— Même ma liberté ? répondis-je.

— Ingrat, me dit-il, tu yeux me quitter?... Ah ! si tu voulais être mon fils, je te donnerais ma fille, et tu hériterais un jour de mon pouvoir.

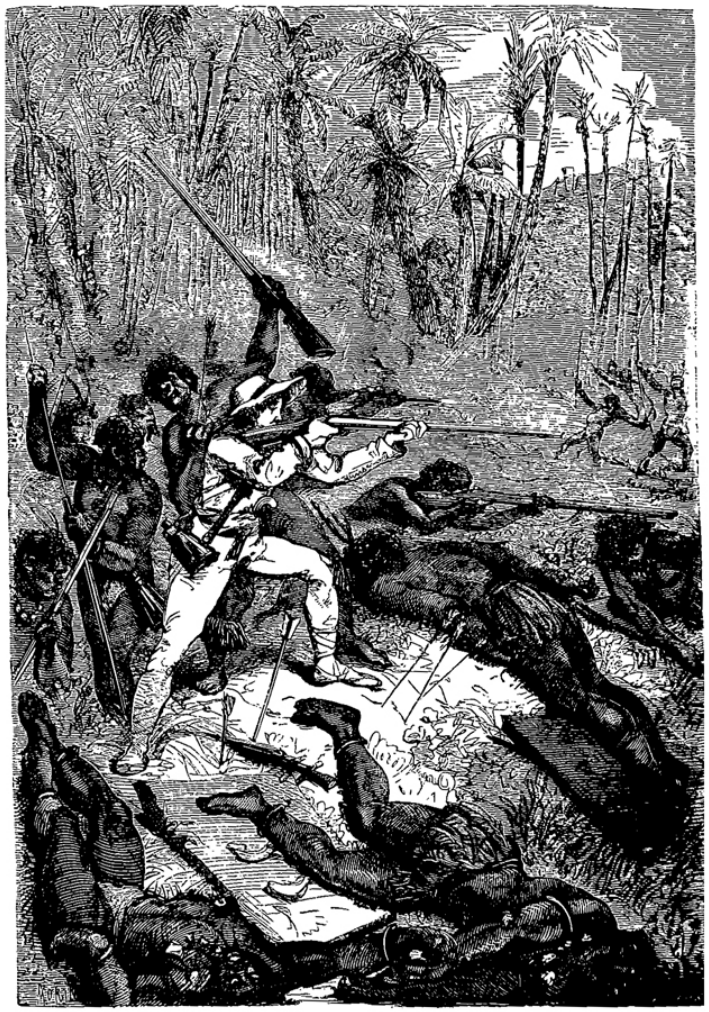
— Je ne veux que ma liberté, repris-je. Jure moi de me l' accorder, et je vais tout mettre en œuvre pour sauver ton peuple et toi.

— Eh bien ! oui, me dit-il enfin, je te le jure.

Je lui fis répéter son serment avec toutes les formalités religieuses qui, chez les sauvages, accompagnent d' habitude les promesses solennelles. Puis, je me mis à réfléchir aux moyens de sauver cette tribu qui m' inspirait d' ailleurs une sincère affection, et de conquérir en même temps ma liberté.

Je commençai par choisir les vingt sauvages les plus intelligents. Par une nuit sombre, je fis une sortie avec eux et parvins à m' emparer des cinq ou six fusils de mes adversaires. J' avais de la poudre et des balles pour environ deux cents coups. Avec mes sept fusils, je pouvais faire face à l' ennemi et jeter la terreur et la mort dans ses rangs.

Vers le milieu de la journée, les Batongas commencèrent à nous assaillir à coups de flèches et de zagaies. Ils eurent d' abord l' avantage, mais nos fusils se mirent bientôt de la partie.



Je profitai du moment où les Batongas se portaient tous ensemble sur un point de notre retranchement, pour faire plusieurs décharges successives. Elles réussirent tellement, qu' une vingtaine de nos ennemis tombèrent foudroyés. Leur chef fut une des premières victimes.

Saisis d' une panique soudaine, et superstitieux comme le sont tous les sauvages, les Batongas, voyant leur roi à terre, perdirent la tête. Ils prirent la fuite dans toutes les directions. Deux nouvelles décharges achevèrent leur déroute.

Tsébalé fit une cinquantaine de prisonniers. Il se proposait de les mettre à mort avec tous les raffinements de torture qu' emploient les sauvages en

pareille circonstance ; mais je fus assez heureux pour obtenir leur grâce.

Je n' ai pas besoin de vous dire la reconnaissance et la joie de Tsébalé.

Une fois délivré de ses ennemis, il a tenu fidèlement la promesse qu' il m' avait faite de me rendre à la liberté.

Il m' a comblé de cadeaux de tout genre et m' a fait ensuite conduire à Port-Natal par une escorte de ses sujets, dont firent partie quelques-uns de ceux qui avaient déjà servi de guides à Landry.

Comme on avait annoncé ma mort, les autorités anglaises faillirent d' abord me prendre pour un imposteur.

Mais la vérité a un accent qui ne trompe pas, et leurs doutes cédèrent bientôt devant les explications que je leur donnai. Les cadeaux de Tsébalé avaient une grande valeur ; je m' en défis avantageusement et promptement. J' avais appris à Port-Natal comment *la Providence* avait en effet perdu et pour toujours ses hôtes, comment toute la colonie, réunie à M. Person, à Firmin et à Caillaud, était rentrée en France. La terre étrangère me brûlait les pieds. Pour hâter mon retour d' une semaine, j' aurais tout abandonné. Je pris passage sur le premier navire qui se trouva en partance ; et, grâce à Dieu, me voici, enfin, auprès de vous, mes chers amis. »

— Vive Jean Belin ! cria le père Caillaud en tendant son verre, que Suzette remplit, tout en lui faisant signe de se modérer.

— Vive mon ami Jean ! répéta Victor.

Et tout le monde félicita de nouveau le brave et modeste jeune homme.

La soirée se passa gaiement, sauf pour Landry, et peut-être aussi pour Fortuné qui voyait avec un peu de jalousie la joie silencieuse, mais significative, de Fanny.

Quoi que pût faire Jean pour ménager son perfide compagnon, la trahison de ce dernier ne tarda pas à être manifeste.

Chacun tourna le dos au jeune contre-maître. Lors même qu' on ne lui disait rien, il lisait le mépris sur toutes les figures.

Sa position dans l' usine devint insoutenable. Il demanda lui-même à la quitter.

Comme M. Person ne pouvait oublier le service que Cantinaud lui avait rendu en le mettant sur la trace de sa famille, il lui assura une pension afin de le mettre pour jamais à l' abri du besoin, et l' on fut bientôt débarrassé de sa présence.

Tout en désirant épouser sa cousine Fanny, et tout en l' aimant autant que pouvait aimer un égoïste de son espèce, Fortuné continuait à mener une vie

oisive et dissipée. Un beau jour, il apprit que Jean venait d' entrer dans le cabinet de M. Person, avec l' intention de demander la main de Fanny.

Outré de cette prétention, dont il accueillit l' annonce avec un sourire moqueur, Fortuné courut chez son oncle.

Il trouva M. Person causant amicalement avec Jean Belin dont il tenait la main, tandis que l' autre main du jeune ouvrier était serrée dans celles de Victor. ...

Déconcerté par cet aspect imprévu, Fortuné réclama énergiquement contre le mariage de Fanny avec tout autre que lui.

— Voyons, mon ami, lui dit son oncle en retenant Victor qui allait, comme d' habitude, prendre la défense de Jean, ne nous emportons pas. Tu dis avoir plus de droits à la main de ma fille que Jean Belin. Explique-les-moi, et nous verrons qui de vous deux la mérite le mieux.

— D' abord, je l' aime ! s' écria Fortuné.

— Et moi, répondit Jean, croyez-vous donc que je ne l' aime pas?

— Qu' avez-vous fait tous deux pour lui prouver votre affection ? demanda M. Person. Voyons, Fortuné... toi d' abord...

— Dame, mon oncle... je... je...

— Je vais te le dire. Durant votre séjour à *la Providence,* Jean a exposé vingt fois sa vie pour Fanny, pour ma femme et pour mon fils, pour ta sœur et pour toi-même. C' est lui qui a entrepris, au péril de ses jours, l' expédition à laquelle vous devez tous le bonheur de revoir la France, et qui, par sa captivité, par les plus cruelles épreuves, en a payé tous les frais. Toi, au contraire, tu n' as même pas eu le courage, depuis ton retour, de renoncer à la vie oisive et dissipée qui, tu le savais bien, me faisait hésiter à donner mon consentement à ton mariage avec ma fille. Voilà un point réglé, et pas à ton avantage. Passons à d' autres.

— Je me corrigerai, mon oncle, reprit Fortuné. D' ailleurs, moi, j' ai de la fortune...

— Tu as cent vingt mille francs.

— Vous voyez bien, mon oncle... Et Jean n' a rien, lui.

— Pardon, dit M. Person, outre ses excellentes qualités, qui sont une richesse, elles aussi, il a environ le double de cette somme.

— Lui!...

—Mon Dieu, oui. Avec une partie du produit des dents d' éléphant, des peaux, etc., qu' il avait reçues de Tsébalé, il a acheté, au Cap, une cargaison

de bois précieux et l' a revendue au Havre. Bref, il a plus de deux cent mille francs à lui en ce moment.

— Mais, mon oncle, murmura Fortuné, abasourdi par cette nouvelle, et furieux d' être ainsi battu sur tous les points, Belin est un homme de rien ; son père était...

— Fortuné ! s' écria Victor.

— Silence ! fit M. Person. Le père de Jean, Fortuné, était un honnête charpentier. Il avait sans doute le caractère brave et généreux de son fils, car il est mort d' une blessure qu' il avait reçue en se dévouant dans un incendie. Or ton grand-père à toi était un maçon ; où vois-tu la différence?... Mais laissons cela. J' ai voulu seulement te prouver combien tu t' abusais sur ta propre valeur et sur celle des autres. Jean Belin est un homme intelligent, actif, courageux et dévoué ; de plus, son instruction est supérieure à la tienne ; enfin, ce n' est pas tout : Fanny, touchée de ses qualités, l' aime depuis longtemps, puisqu' il faut te dire la vérité, et jamais elle n' a consenti à devenir ta femme. De mon côté, je suis doublement satisfait de trouver un moyen de témoigner à Jean ma reconnaissance pour les nombreux services qu' il nous a rendus à tous, et d' acquérir, en même temps, un associé qui me secondera dans mes travaux et vivra heureux au milieu de nous.

Fortuné prit son chapeau et sortit d' un air furibond. Il partit peu de temps après pour l' Angleterre, et revint l' année suivante avec des favoris encore plus larges et un chapeau plus étroit que jamais. Comme tous les ouvriers le prenaient pour un Anglais et riaient de son lorgnon, de sa démarche roide et de son grand col, ce succès le consola un peu du mariage de Jean et de Fanny qui avait eu lieu pendant son absence, en même temps que celui de Victor avec Maria.

Fortuné avait retiré son argent de l' usine pour l' employer à des opérations de bourse. Il l' a si bien placé, qu' il ne lui reste plus rien. Il vit d' une pension que lui font Jean et son beau-frère.

L' adversité n' a pu le corriger de ses défauts, car il est toujours paresseux ; mais, du moins, elle lui a un peu ouvert les yeux.

— Ma foi, a-t-il dit un jour à Fanny en présence de son mari, tu as bien fait d' épouser ton Jean, après tout ; il vaut mieux que moi.

Cette bonne parole, un peu tardive, lui sera comptée là-haut, espérons-le.

Le père Caillaud est devenu le gardien de la maison de campagne de M. Person. Grâce aux libéralités de Jean, il vit en vrai rentier, et raconte à qui

veut l’ entendre l’ histoire qu’ on vient de lire.



COLLECTION HETZEL

BIBLIOTHEQUE ILLUSTRÉE DES FAMILLES

SÉRIE NOUVELLE. — *Ouvrages entièrement inédits.*

NOUVELLES ET DERNIÈRES SCÈNES DE LA COMÉDIE ENFANTINE, par LOUIS RATISBONNE, illustrées par FROMENT. Riche édition pareille à la première série. Gravures à part d'après FROMENT, tirées en couleur. 1 beau vol. sur vélin..... 10 fr.

LE THÉATRE DU PETIT CHATEAU, par JEAN MACÉ. 1 beau vol. in-8 sur vélin, illustré par FROMENT..... 10 fr.

LES CONTES DU PETIT CHATEAU, par JEAN MACÉ. 1 beau vol. in-8 sur vélin, illustré par BERTALL..... 10 fr.

LES FÉES DE LA FAMILLE, par Mme A. LOCKROY. 1 beau vol. in-8 illustré par DE DONKER..... 10 fr.

LES BONS PETITS ENFANTS (vol en prose), par le comte DE GRAMONT, vignettes par LUDWIG RICHTER. 1 vol. in-8..... 10 fr.

LE SECRET DES GRAINS DE SABLE, géométrie de la nature. avec figures et vignettes, par Mme MARIE CARPENTIER. 1 vol. in-18.. 3 fr. 50

LA JOURNÉE DE MADEMOISELLE LILI. — Vignettes par FROLICH, texte par UN PAPA. 1 joli livre-album..... 4 fr.

LES MÉSAVENTURES DU PETIT PAUL, par MICK NOEL..... 4 fr.

HISTOIRE DU GRAND ROI COCOCUBUNOS, par MICK NOEL..... 4 fr.

2e SÉRIE. — *En vente.*

LES CONTES DE PERRAULT, préface de Stahl. Splendide édition in-folio, illustrée par GUSTAVE DORÉ. Riche reliure anglaise. 3e édit. 70 fr.

LES ENFANTS *(le Livre des Mères et des Jeunes Filles)*, la fleur des poésies de Victor Hugo ayant trait à l'enfance, par VICTOR HUGO, illustrées par FROMENT. Un vol. grand in-8..... 15 fr.

LA COMÉDIE ENFANTINE, par LOUIS RATISBONNE, riche édition illustrée par GOBERT et FROMENT. — *Ouvrage couronné par l'Académie.* — 3e édition (1re série). In-8..... 10 fr.

PICCIOLA, par XAVIER SAINTINE, illustrée à nouveau par FLAMENG. In-8. 10 fr.

RÉCITS ENFANTINS, par E. MULLER, illustrés par FLAMENG. In-8.. 10 fr.

LES BÉBÉS, poésies de l'enfance, par le comte DE GRAMONT, illustrés par OSCAR PLETSCH. In-8..... 10 fr.

LE VICAIRE DE WAKEFIELD, traduit par CHARLES NODIER, illustré

lien vers http://www.bnf.fr

lien vers http://gallica.bnf.fr

Aventures d'un petit Parisien, par Alfred de Bréhat

http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5658379q

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*opticalcharacter recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr